

La Revue Populaire

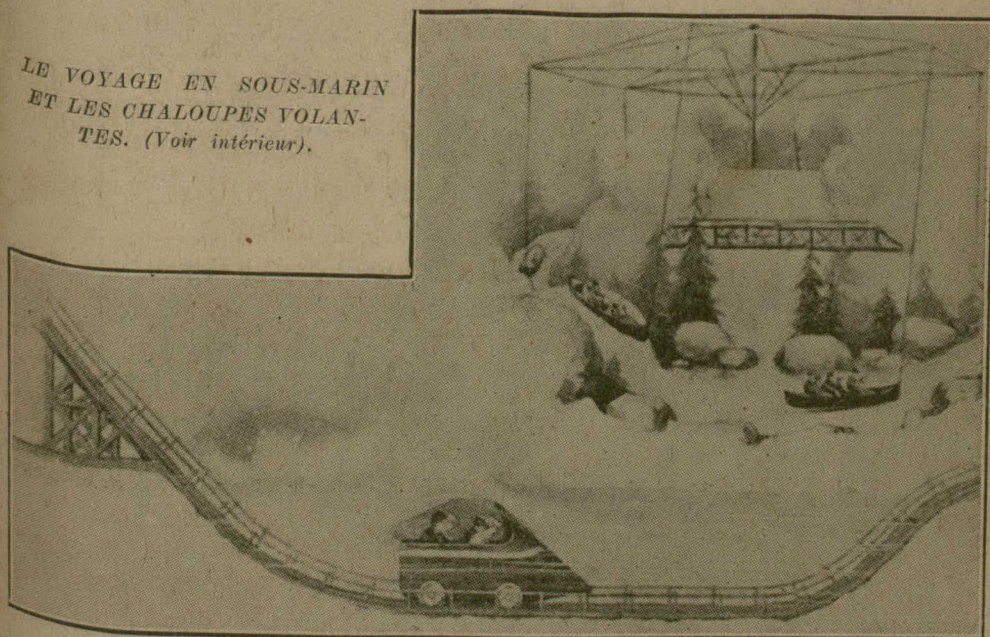
Magazine Littéraire
Illustré Mensuel

10ème Année, No 5

MAI 1917

PRIX
10 CENTS

LE VOYAGE EN SOUS-MARIN
ET LES CHALoupES VOLAN-
TES. (Voir intérieur).

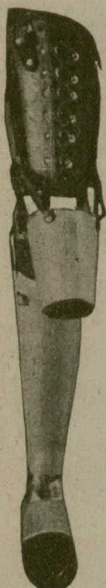


La Jambe
Artificielle
de CONRAD

MARTIN

donne une marche souple,
facile, légère, confort par-
fait, solidité garantie :-: :-:

Nous avons la réputation, établie depuis près de 60
ans, de faire ce qu'il y a de mieux en



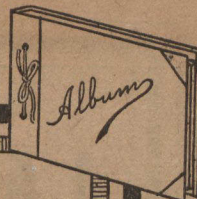
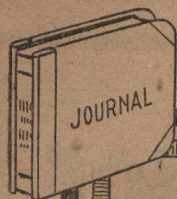
*Bandages Herniaires,
Appareils Orthopédiques, Bas
Elastiques, Etc., Etc.,*

DE TOUT LE PAYS

NOS APPAREILS SONT FABRIQUES
PAR DES EXPERTS SOUS LA
SURVEILLANCE PERSONNELLE DE
M. CONRAD MARTIN

☞ CONSULTATIONS GRATUITES ☞

Fabrique Canadienne de Bandages
36-38 rue GRAIG Est, Montreal



La Plus Importante Librairie et Papeterie Française au Canada

(FONDEE EN 1885)

ARTICLES RELIGIEUX, artistiques et pratiques. ENCADREMENT.

LIVRES RELIGIEUX. Musique et chant grégorien. RELIURE.

ARTICLES DE CLASSE. Dessin. Globes. Cartes murales. MUSEES.

LIVRES DE CLASSE : français, anglais, latins, grecs. SAYNETTES ET DRAMES.

ARTICLES DE FANTAISIE. Maroquinerie. Décorations. Statuettes. Cartes postales. Albums, Jeux, Jouets.

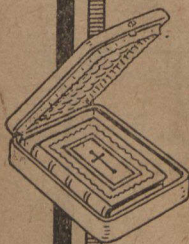
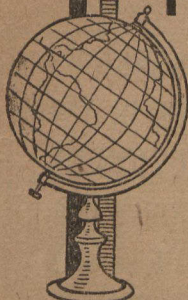
LIVRES CANADIENS ET FRANÇAIS : Littérature, Histoire, Romans, Economie sociale, Théâtre, Sciences, Arts, Métiers, Manuels, Guides.

ARTICLES DE BUREAU. Meubles. Livres perpétuels. IMPRESSIONS.

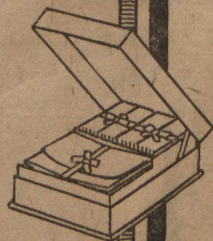
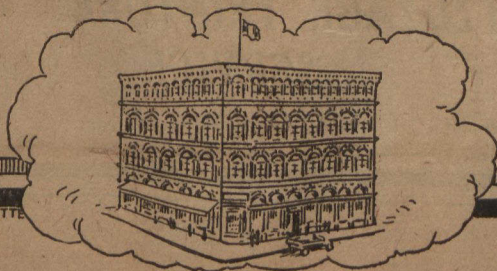
TAPISSERIES. Papiers peints, reliefs et vitraux. Rideaux à ressorts. Moulures.

Librairie **GRANGER FRERES**, Limitée

PLACE D'ARMES ET RUE NOTRE-DAME O.
MONTRÉAL.



ED. J. MASSICOTTE



LA DUREE DU LINGE

VOTRE LINGE DURERA PLUS LONGTEMPS
SI VOUS NOUS CONFIEZ LE SOIN DE LE BLANCHIR.
NOUS GARANTISSONS LA PERFECTION DE
NOTRE TRAVAIL. NOUS LAVONS ET REPASSONS,
MAIS N'ABIMONS PAS LE LINGE. C'EST UN
AVANTAGE QUE VOUS TROUVEREZ DIFFICILEMENT
AILLEURS.

**UPTOWN
7640**

LIVRAISON
DANS
TOUTES LES
PARTIES
DE LA VILLE

TOILET LAUNDRY

CO. LTD.

Recommandée par "The Montreal
Housewife's League".

**NETTOYAGE TEINTURE "VALET
SERVICE"**

SOMMAIRE DU NUMERO DE MAI 1917

	Pages		Pages
Ça déménage	7	COURS POPULAIRES :	
Sur le front de la Somme	8	Le monde des animaux	131
Les Poissons qui se déguisent	11	ECHOS DU CONCERT EUROPEEN :	
La guerre aux journaux Danois	12	La guerre des races	137
TRAVAUX D'AMATEURS :		Les Pays-Bas	137
Une jolie garniture de cheminée ...	13	Le Vitrail	138
Réparations à faire soi-même	14	Le coton et la guerre	138
Un étai bien pratique	14	L'utilisation des restes	139
Un timbre d'alarme	15	Rien de nouveau	139
L'odyssée d'un caporal	16	Les fusils de guerre	139
Surnoms de soldats	17	Comment il finira	139
LA MAGIE EN FAMILLE :		Un journal mystérieux	139
Le citron obéissant	19	L'obus-éclaireur	140
L'ancienne cour de Russie	21	Un acte infâme	140
Le mauvais oeil	22	Le tir des torpilles	140
LANGAGE DES FLEURS. Mois de Mai ..	23	Charbon pour navires	140
Un filet nouveau genre	26	La mort d'un combattant	140
Les femmes et la guerre il y a 3000 ans..	27	Un vieux régiment	141
Rafraîchissement des poignets	28	Les aéroplanes	141
Mésaventure d'un Chinois	29	La Machine à faire travailler les gens ...	142
Un signal d'alarme	30	MOSAÏQUE : Coutumes de mariages ...	143
Zônes neutres	30	Papier d'Herbes	143
Le chant de la Victoire, par l'abbé Lebrun.	32	La bague fatale	143
Dessous d'un truc de jongleur	33	Les coqs de bruyère	144
Coutume du Dharma Hindou	34	Les vieux arbres	144
ROMAN :		Les livres de couleur	144
POUR MICHELINE,		The greatest in the world	145
par Henry Franz ...	35	Oiseaux contrefacteurs	145
Les navires auront des oreilles	107	Le Protocole et les femmes	145
Les gaz asphyxiants	109	Robes lumineuses	146
Le sombrero avant tout	111	Richesse minéralogique	146
La marche funèbre de Chopin	112	Calendrier anecdotique	146
Différentes manières de se casser le cou ..	113	Invitations chinoises	147
Rois qui ne sont pas dans le Gotha	118	Le pain et le sel	147
La Tapisserie et la lumière	119	Une distraction d'artiste	147
L'Hypnotisme et les animaux	120	La république nicarienne	147
Un moyen de Kultur en Allemagne	121	Les poissons dorés	148
La balle au bond	122	Un ancêtre	148
Le théâtre en Chine	123	La fin de la guerre	148
L'aluminium et la guerre	124	Pour les torpilles	148
Vieux flacons, vieux vins	125	La Gutta-Percha tirée des feuilles	150
Sabre qui fut cause d'une guerre	126	Des curieuses photographies	152
Léonard de Vinci aviateur	127	L'admirable aviateur	156
Trésors engloutis au fond des mers	129	Les plantes pulcificuges	156
Un gant lumineux	130	Epouvantails coréens	158
		Pour ne pas égarer le compte-gouttes ...	162



UNE REQUETE A NOS AMIS

Nos lectrices et nos lecteurs ont pu constater qu'à de multiples reprises, nous avons fait de notables améliorations dans notre hebdomadaire "LE SAMEDI" et dans notre publication mensuelle "LA REVUE POPULAIRE".

Ces améliorations sont, naturellement dispendieuses surtout lorsqu'il s'agit d'un tirage important comme le nôtre car le prix des matières premières est très augmenté depuis quelque temps.

Nous n'avons cependant reculé devant aucun sacrifice pour plaire à notre clientèle et les encouragements qui nous sont venus d'un peu partout nous prouvent que nous avons réussi.

Nous ferons mieux encore.

Mais cela dépend de nos abonnés et de nos acheteurs au numéro. Que les uns et les autres nous fassent un peu de propagande autour d'eux. Cela leur est très facile. **Que chacun d'eux nous procure un abonné ou un lecteur de plus** et nous serons ainsi rapidement en mesure de pouvoir exécuter les projets que nous formons pour le perfectionnement de nos magazines.

Beaucoup de gens ne lisent pas "LE SAMEDI" ni "LA REVUE POPULAIRE" parce qu'ils ne les connaissent pas. Parlez-en, faites les connaître et vous serez les premiers à en bénéficier.



La Revue Populaire

Vol. 10, No 5

Montréal, Mai 1917

ABONNEMENT.

Canada et États-Unis:

Un An: \$1.00, — Six Mois: - - - 50 cts

Montréal et Etranger:

Un An: \$1.50 - - Six Mois: - - - 75 cts

Tout renouvellement d'abonnement doit nous parvenir dans le mois même où il se termine. Nous ne garantissons pas l'envoi des numéros antérieurs.

**Paraît tous
les mois**

POIRIER, BESSETTE & C^{ie},
Éditeurs-Propriétaires,
200, Boulv. St-Laurent, MONTREAL

La REVUE POPULAIRE est expédiée
par la poste entre le 1er et le 5 de cha-
que mois.

ÇA DEMENAGE!

Le traditionnel voyage annuel des meubles vient d'avoir lieu. L'an dernier, à pareil époque, de nombreux locataires s'installaient dans le logis idéal ENFIN trouvé et ils avaient la ferme résolution d'y rester jusqu'à la fin de leurs jours.

Ils ont eu bien de la peine à y demeurer jusqu'à la fin de leur bail...

Et le paquetage a recommencé. La démolition aussi... On ne débarque pas d'un endroit où l'on s'était installé pour toujours sans perdre quelque chose et sans casser quelque meuble mais on trouve toujours de bonnes raisons pour s'excuser et l'on arrive à se prouver à soi-même que l'on fait une bonne opération.

Telle est l'opération des boches.

Eux aussi, ils déménagent, ils cassent leurs meubles, ils en perdent, ils en laissent et malgré cela ils se frottent les mains de contentement.

Il est vrai qu'ils ont une excellente raison pour justifier leur déménagement. "Nous nous étions, disent-ils, installés dans un endroit qui est devenu véritablement intenable; les voisins étaient par trop gênants! Non seulement ils faisaient du bruit mais ils nous tapaient même vigoureusement sur le nez si nous avions l'air de nous plaindre!"

Et voilà comment toute la belle équipe

de Guillaume le Dernier a jugé bon de plier bagage et d'aller voir plus loin s'il y faisait meilleur...

Ceci se passe quelque part en France, principalement dans la région de Péronne, St-Quentin et autres lieux.

C'est une curieuse histoire.

Les boches s'étaient installés là sans passer de bail, il y a environ deux ans. Ils avaient fait certaines améliorations qui consistaient principalement à démolir les maisons et à creuser des caves. Ils avaient négligé de s'assurer le consentement du propriétaire et poussaient même l'indélicatesse à refuser de payer le loyer.

Devant un tel état de choses, propriétaires et voisins ont fini par se fâcher sérieusement. Ils ont expulsé les gêneurs et comme le raisonnement aurait été inutile, ils ont employé la manière forte.

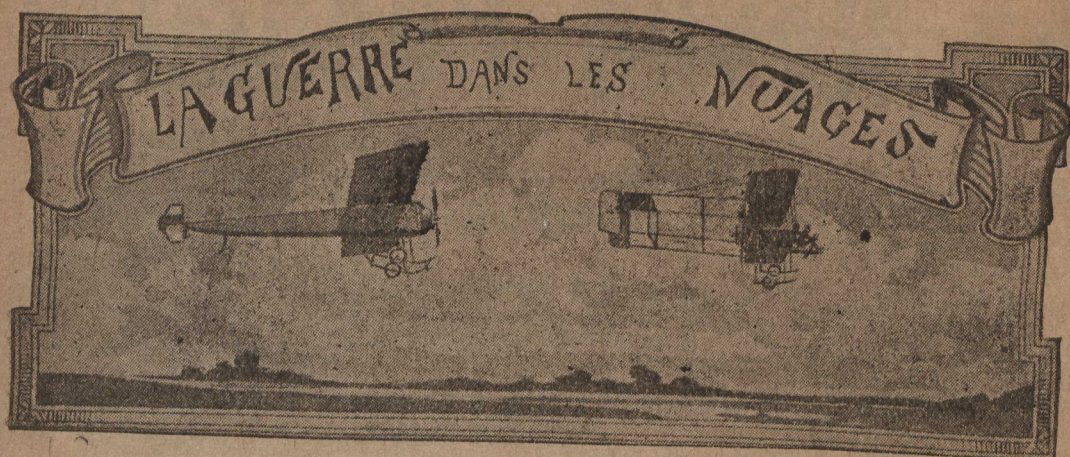
Le local a été enfin libéré, pour une partie déjà, en attendant mieux, mais on a constaté ce qui arrive toujours après le passage d'un locataire indésirable: les expulsés avaient tout saccagé, puis, non contents encore, ils avaient volé tout ce qu'ils avaient pu.

En revanche, ils avaient laissé de la vermine à pleins chars...

Ça ne fait pas l'affaires des proprios qui sont à établir la liste des dommages.

On dit qu'elle sera longue...

ROGER FRANCOEUR



SUR LE FRONT DE LA SOMME

LES AVIATEURS PARTENT...

L fait, ce matin, un temps de brume.

Ciel bleu, soleil radieux, mais, là-bas, vers la Somme, de lourdes vapeurs montent de la vallée, et sur la cîme des coteaux les bois disparaissent, noyés, et les arbres isolés prennent des formes bizarres, indéfinissables...

Et cependant, c'est le matin de l'attaque. Il va falloir voler, car le canon tonne sans relâche, et du côté de Vaux, de Curlu et de Maurepas, la bataille, déjà, fait rage.

Aussi, sur le champ d'aviation où nous sommes entrés, l'animation est-elle à son comble. Les grands hangars de toile verte, dissimulés dans le bois, sont déjà vides.

Le long de la haie qui borde le chemin par où nous sommes arrivés, vingt avions de chasse, rangés, alignent leurs silhouettes trapues et courtes d'oiseaux de proie sur le perchoir.

Les moteurs rotatifs lancent au ciel la

frénésie folle de leurs appels rythmés, coupés de glissements de silence, et la rosace des hélices en marche les irradie sans relâche d'une série d'éclairs ininterrompus.

Cramponnés aux ailes, haletants et suffoqués par la tempête du vent qui les frappe au visage, les pieds calés en avant, la tête rejetée en arrière, les mécaniciens retiennent l'envol, et, dans les fuselages, de jeunes hommes, penchés, examinent un détail dernier, ou bien, debout, vérifient le disque de la mitrailleuse placée sur le plan supérieur.

Des officiers de marine, affairés, courent d'un appareil à l'autre donnant un ultime conseil.

Au milieu du champ, un biplan de chasse isolé d'où s'échappe un double rugissement. Un moteur puissant tourne, tourne, frénétique, à près de 2,000 tours, crachant près de vingt explosions par seconde, et le pilote, courbé, la mitrailleuse à l'épaule, dans un suprême essai, tire, tire, sans interruption à une vitesse folle.

Soudain, il lève la main, et tout ce tumulte s'apaise. Il se dresse, grand et mince, au-dessus des plans qu'il domine. Il est très calme, très froid, avec des yeux durs et qui regardent en face.

Un capitaine, guêtré de cuir noir, s'approche lentement, les deux mains sur les hanches, et interroge du regard. Le pilote hoche simplement la tête.

"Cela ira", déclare-t-il.

LES CHASSEURS DE BOCHES

Nous sommes au groupe de chasse, au milieu du bataillon sacré des jeunes héros de l'air que commande le capitaine B... Il y a là, autour de nous, les plus fameux "chasseurs de Boches".

Quelques-uns sont déjà connus, d'autres en passe de l'être. Quelques-uns sont peut-être déjà marqués par le destin, et il y a déjà des vides dans les rangs de la troupe glorieuse. Tels hommes, tel chef. Le capitaine B..., dont l'escadrille a 34 appareils allemands descendus officiellement à son actif, a commencé par inspirer confiance à ses aviateurs par quelques combats personnels, dont l'un, engagé et soutenu seul contre trois aviatiks de chasse, dont il descendit le premier et mit en fuite les deux autres, ce qui lui valut une balle dans la mâchoire et une nouvelle citation à l'ordre de l'armée.

"Nous ne combattons plus, nous dit-il, qu'au-dessus de l'ennemi, car il ne vient plus chez nous. Je crois que si, quelque jour, à un moment choisi par lui, il voulait forcer le blocus et passer, pour venir quelques instants, il pourrait le faire. Mais nous, nous le faisons régulièrement à toute heure du jour, et même de la nuit."

Voilà ce qu'on appelle la maîtrise de l'air.

C'est dans l'une de nos attaques aériennes que le sergent B..., aujourd'hui à l'hôpital, étonna jusqu'à ses camarades, pour qui l'étonnement est un sentiment rare, car l'héroïsme est, ici, monnaie courante. Chargé d'incendier, à 1,500 verges d'altitude, un *drachen* défendu par des mitrailleuses et des canons antiaériens, il arriva sur lui au moment où l'ennemi, inquiet, commençait à le ramener à terre.

Intrépide, il le suivit et, à 500 verges à peine au-dessus du sol, au milieu d'une grêle effroyable de projectiles, il le rejoignit et l'attaqua.

Au moment où il allait déclencher ses fusées, une balle lui coupa le pouce. La douleur fit trembler sa main. Les fusées manquèrent le but.

Alors, il descendit encore et à 150 verges du sol, criblé de balles et d'obus, il attaqua de nouveau le *drachen* avec ses balles incendiaires.

Un projectile lui fractura d'abord la cuisse. Mais il continua, s'approcha, tira. Une gerbe de flammes s'éleva du ballon en feu. B... revint au camp, déclara simplement :

"C'est fait, je l'ai vu flamber."

Puis, il s'évanouit.

Le sergent L..., avec qui nous faisons connaissance, a été moins heureux. Il a abattu son dernier avion boche au-dessus de Saint-Quentin. Nul officiel n'a pu constater la chute. Il ne lui compte donc pas. L... hausse les épaules, dédaigneux et méprisant :

"Quand je l'ai vu tomber, déclare-t-il, si loin de nos lignes, je l'ai machinalement salué de la main, en lui criant : "Dire que tu ne figureras pas même au "Communiqué!"

Cependant, la sonnerie impérieuse d'un

téléphone a retenti. Le capitaine B... nous quitte un instant et nous restons avec le capitaine M..., bien connu des sportifs d'autrefois, car il était alors l'adjudant M..., l'un des recordmen de l'armée. Chargé d'une mission à Lille, au début de la guerre, il y fut pris d'une crise d'appendicite. On l'opéra. Quand il revint à lui, à côté des médecins français, il vit des médecins boches. Lille avait été pris dans l'intervalle... Emmené captif en Allemagne, il s'échappa. Il nous quitte en courant. C'est son tour d'aller aux Boches. C'est lui qui, le premier, va partir.

L'ENVOL SUPRÊME

Le capitaine B... vient de revenir, en effet. Il crie un ordre et lève la main. Un à un, les moteurs reprennent leur effarant tumulte.

Les hélices flamboient à nouveau, les pilotes, guêtrés de cuir fauve, sautent dans les longs fuselages, comme d'agiles et souples lévriers, et les mécaniciens, se faisant traîner comme à regret, retardent, en se cramponnant, la marche des avions, qui gagnent le milieu du champ.

Déjà, au-dessus de nous, vient de passer le vol long des grands biplans d'artillerie. Le troupeau aérien est en route. Ses dogues vont partir le garder.

Un à un, nos avions s'envolent dans le soleil. L'un d'eux, le dernier, l'appareil d'où sortait tout à l'heure le bruit infernal de mitrailleuse, bondit littéralement dans l'espace, et semble s'élever presque verticalement, comme un robuste oiseau.

Pas un cri, pas un mot, pas un geste inutile. Ce départ au combat à l'air d'un départ pour la promenade. Le capitaine B... tend le cou, regarde l'horizon, tou-

jours noyé de lourdes vapeurs, et déclare simplement:

"Ils auront du mal à rester ensemble. D'ailleurs, aujourd'hui, il y aura du Boche en l'air. On se battra dur."

Une seconde équipe se prépare déjà. C'est la célèbre escadrille des "Cigognes", qui porte au flanc du fuselage le profil élégant de l'oiseau d'Alsace, filant le cou tendu, les ailes en arrière, d'après la classique chrono-photographie de décomposition du vol de Marey.

En kaki, le képi en bataille sur l'oreille, la badine à la main, roulant les épaules, le fameux sergent Ch... rôde autour de son avion et attend fiévreusement son tour.

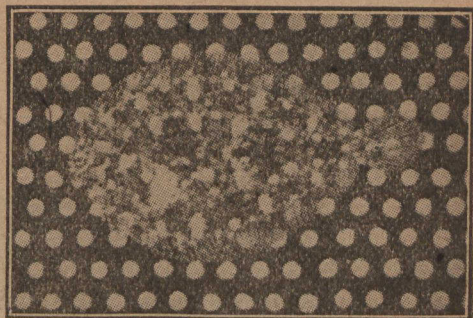
Sa chasse sera particulièrement fructueuse. Nous apprendrons le soir qu'il a abattu deux Boches. À côté de lui, un lieutenant tout en noir, grand, mince, élégant et froid, se promène comme un lion en cage. Malgré son impassibilité voulue, il a de visibles soubresauts nerveux, chaque fois que s'envole un camarade.

"Le pauvre garçon! me dit en riant B... Il y a deux jours, il est rentré, son appareil criblé de balles, ayant échappé à la mort par miracle. Tout a pris feu à l'atterrissage où il a culbuté dans les fils de fer. Il est sorti de là, je ne sais comment. Il n'a plus d'avion pour le moment et il enrage de rester là quand les autres s'en vont. Il ne veut pas en avoir l'air. Il se concentre, il bout et "fait de la vapeur".

Et il n'y a qu'un aviateur qui marque quelque émotion à cette heure du départ pour le combat qui sera peut-être le combat suprême. C'est celui qui ne peut partir.

— o —

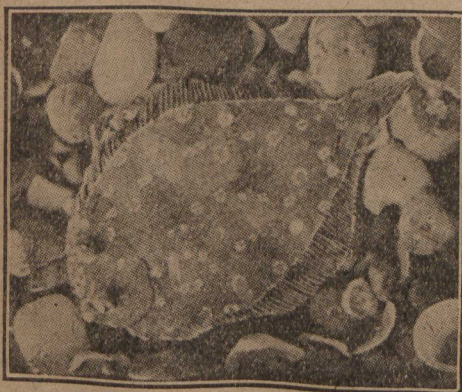
LES POISSONS QUI SE DEGUISENT



LE caméléon, qui peut à son gré changer de couleur, n'est pas le seul de son espèce. Il y a des poissons qui ont une vraie faculté de se maquiller, autrement dit de changer de teint.

Mais ils ne ressemblent pas tout à fait aux personnes qui se mettent du fard sur la peau, car chez eux le fard se trouve sous la peau.

Parmi les poissons qui se maquillent, il faut citer le turbot qui prend la couleur



On ne peut le distinguer du fond sur lequel il repose.

du terrain au milieu duquel il évolue, vert s'il nage au milieu des herbes, jaune si c'est au milieu du sable. C'est à ce point qu'on peut à peine le distinguer du fond sur lequel il repose.

Il y a aussi le poulpe, un poisson assez laid et qu'on rencontre fréquemment sur les côtes bretonnes ou normandes. Le poulpe ressemble assez à la pieuvre, il a une tête hérissée de ventouses au nombre de huit.

Il a, lui aussi, la faculté de modifier la couleur de son corps selon la place qu'il occupe dans la mer. Au repos, il s'identifie tout à fait avec le lit du terrain au milieu duquel il se trouve. Il se marbre quand il avoisine un terrain sur lequel se trouvent de gros coquillages marbrés.

Quand on l'attaque, il a l'avantage énorme de rendre trouble l'eau autour de lui, de telle sorte qu'il se rend à peu près invisible. Pour arriver à cet effet, il est muni d'une poche qu'on appelle "le réservoir à encre". Il parvient, grâce à cette poche, à faire un vrai nuage noir autour de lui. Ce nuage lui permet d'échapper à son ennemi. En effet, comme on ne peut distinguer le nuage d'avec le poisson, le poulpe profite de ce doute pour se serrer dans le sable, et alors immédiatement sa peau prend la teinte sablonneuse.

C'est là, une particularité des plus curieuses chez certains poissons.

LA GUERRE AUX JOURNAUX DANOIS

UN des plus anciens journaux en langue danoise publié dans la province de Schleswig, province enlevée au Danemark par la Prusse en 1864, vient d'annoncer qu'il cessait de paraître parce que son dernier ouvrier venait d'être appelé sous les armes malgré son grand âge.

Ce journal est le "*Dybbøel Posten*" et tous les employés, rédacteurs, imprimeurs, etc, sont sous les armes. Depuis quelques mois le journal avait pu continuer à paraître quand même, parce que le directeur avait remplacé les employés qui partaient par quelques jeunes de 17 ans, et par des vieux de 50 à 60 ans. Or le gouvernement allemand a appelé la classe de 17 ans sous les armes, pour apprendre l'exercice, et il a mobilisé tous les hommes jusqu'à 65 ans.

Dans un autre journal Danois, le "*Flensborg Avis*" qui est le plus important journal en langue danoise de toute la province de "*Schleswig*", il n'y a plus que le directeur qui est un vieillard, et il continue à publier lui-même irrégulièrement son journal sur une seule page.

Comme les Alsaciens-Lorrains d'origine française sont restés de coeur fidèles à la France, leur ancienne patrie, les danois, des provinces danoises annexées par les prussiens, sont restés fidèles à leur cher Danemark, et ils aspirent à la délivrance. C'est dans le but de les tyranniser,

que le gouvernement allemand cherche à faire disparaître tous les journaux publiés dans leur langue en appelant sous les armes tous leurs employés mobilisables, malgré leur grand âge, car il fait des exceptions pour les journaux allemands, afin qu'ils puissent continuer à paraître et à publier les fausses nouvelles que l'état-major a intérêt à répandre.

Mais les journaux danois disaient souvent la vérité, et il fallait les supprimer, c'est ce que le gouvernement a fait.

Malgré ces actes de tyrannie, le gouvernement boche n'arrachera pas aux danois qui sont devenus de fait allemands, l'amour qu'ils ont pour leur pays, et, bientôt, le jour viendra où ces provinces redeviendront danoises. Il le faut pour que la puissance navale allemande soit anéantie par la restauration de l'ancien Danemark, qui posséderait alors le canal de Kiel, créé dans le but d'arriver à la domination allemande sur le monde.

Le canal de Kiel appartenant au Danemark serait alors internationalisé et servirait uniquement au commerce, au lieu d'être le point d'appui de la formidable flotte allemande. Il y a beau temps que cette flotte serait détruite si elle n'avait ce refuge dont elle se sert avec tant de lâcheté !

—o—



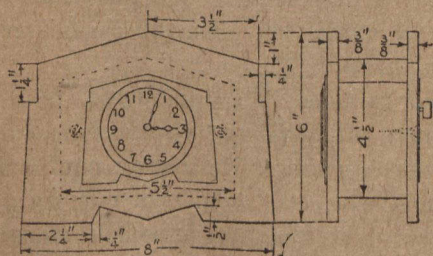
PETITS TRAVAUX D'AMATEURS



UNE JOLIE GARNITURE DE CHEMINEE

Vous pourrez transformer un cadran ou simple réveil en une pendule qui fera pour votre chambre à coucher ou salon, une véritable garniture de cheminée.

Pour construire cette pendule ou plutôt ce qui doit en faire l'emboîtement, on prendra de préférence de l'acajou ordinaire, ou mieux de l'acajou blanc; à défaut de ces deux sortes de bois, on prend tout autre bon bois dur, mais facile à être travaillé.



Détail des mesures.

La pendule est faite de trois parties, la partie de devant et d'arrière auront chacun la même dimension, c'est-à-dire $\frac{3}{8}$ de pouce d'épaisseur, $6\frac{1}{2}$ de largeur et $8\frac{1}{2}$ comme longueur. Le morceau du milieu que l'on choisira d'un bois assez solide pour pouvoir résister au travail de l'emplacement du cadran, aura 5 pouces de large sur 6 de long.

Maintenant que nous avons les mesu-

res, il ne reste plus qu'à bâtir et pour cela il suffit d'un peu d'attention et l'opérateur n'a pas besoin d'avoir passé par l'école des Beaux-Arts. Comme le représente notre dessin on voit sur la partie de devant de la pendule, au centre, une copie exacte mais plus petite de ce qu'est en grand la pendule elle-même. Cette plaque est faite en cuivre léger. On la fixe sur son centre au moyen de petits clous ou vis à tête plate, à la hauteur des encognures faites à chaque bout du morceau de devant.

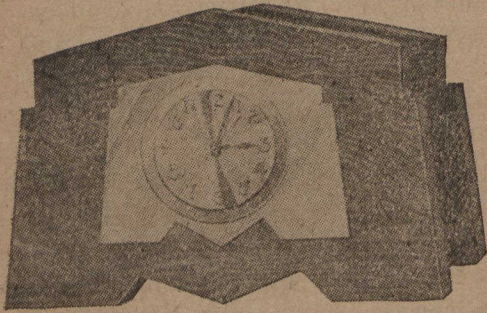
Pour creuser la cavité où doit reposer le cadran dans le morceau du milieu on peut se servir d'un ciseau à froid ou d'une scie à main. Pour donner un bon fini à la cavité découpée, on se servira d'une lime demi-ronde que l'on passera un peu partout pour unir et égaliser ce que la scie ou le ciseau n'ont pas dû faire.

On aura bien soin aussi de creuser dans le milieu de la plaque de cuivre, l'emplacement du cadran. Tracez d'abord dans votre cercle sur la plaque en dessous de laquelle vous mettrez un gros morceau de bois qui vous servira de support pour percer plus facilement le cercle; commencez par faire un trou dans le milieu que vous agrandirez petit à petit jusqu'à complet développement.

Les trois morceaux mentionnés plus haut, pourront être collés ou vissés par en

arrière, avec une vis à tête plate assez longue pour unir les trois morceaux à la fois.

La pendule étant finie, il ne reste plus qu'à lui donner une teinte choisie. Une imitation de bois fumé est aussi très jolie pour ce genre de garniture. Pour cela prenez un seau ou autre récipient assez large et creux pour contenir la pendule; dans un autre plat aussi large que la pendule, mais moins haut, bien entendu, mettez 2 onces d'ammoniaque. Placez alors au-dessus du plat qui contient l'ammoniaque, votre pendule, sans toutefois que celle-ci baigne dans le liquide, et recouvrez complètement la pendule, le plat et le seau,



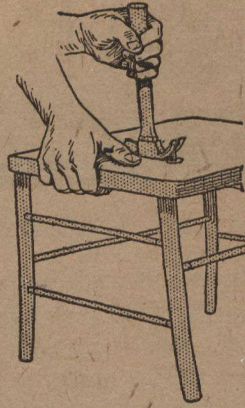
Le cadran terminé.

sens dessus-dessous. Ainsi recouvert, l'ammoniaque en s'évaporant, s'imprégnera dans le bois qui foncera plus ou moins suivant le temps qu'on l'y laissera, c'est une affaire de goût.

— o —

Berton Arnaud, musicien français demeurant à St-Louis, perdit dernièrement un bras accidentellement. Son infirmité ne l'empêcha pas de former une orchestre composé uniquement de musiciens n'ayant qu'un bras. Ils jouèrent dans plusieurs *Music-Halls* et ils eurent plein succès.

LES REPARATIONS QUE L'ON PEUT FAIRE SOI-MEME



L'homme un peu débrouillard, peut faire bien des réparations dans son ménage s'il veut s'en donner la peine et en prendre les moyens.

Il s'exemptera ainsi d'un ouvrier et augmentera ses économies. Evidemment il ne s'agit

pas ici, de grosses réparations, mais de ces accidents journaliers qui arrivent souvent de briser le pied d'une table, le dossier d'une chaise, d'une porte ou tiroir qui se détache, etc.

Comme notre gravure le représente il s'agit ici de retirer un morceau d'un dossier de chaise qui est resté cassé dans le siège.

Servez-vous d'un vilebrequin ou simplement d'une vis que vous enfoncez dans le morceau cassé. Retirez tranquillement de nouveau cette même vis avec un marteau qui retirera facilement le morceau cassé. On peut procéder ainsi avec tous les morceaux cassés dans ces genres d'accidents.

— o —

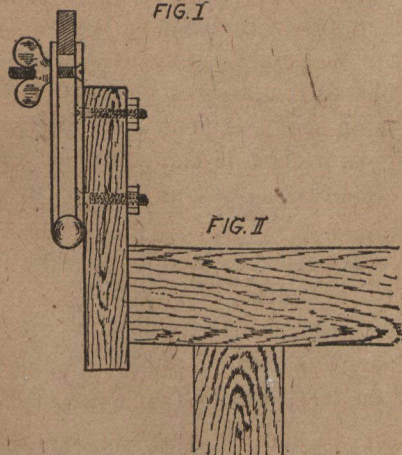
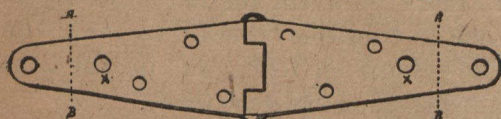
UN ETAU BIEN PRATIQUE

CEUX qui font des travaux de fantaisie, n'ont pas toujours à leur disposition tout l'outillage voulu, par exemple, pour rogner un morceau de bois ou de fer quelconque. L'opération n'est pas des plus faciles, par suite du manque de stabilisation

du morceau, sans compter qu'elle fatigue à la longue la main du travailleur.

Notre gravure vous donnera une idée de faire vous-même un étau d'une grande simplicité et d'une utilité encore plus grande.

Prenez une charnière de 8 sur 10 pouces; coupez-en les deux extrémités, tel que vous le montre le dessin à la hauteur marquée par A.B. de la première figure. Consolidez la, selon votre goût, sur une

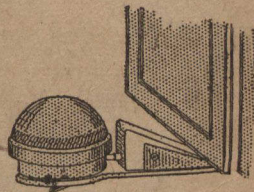


planche, ou indirectement sur votre table de menuiserie, au moyen de deux boulons comme vous le montre la figure II. Un troisième boulon qui se visse à la main de $\frac{1}{4}$ de pouce de diam. sur $2\frac{1}{2}$ de long passera dans les deux trous, que vous aurez eu soin de percer avant de l'adapter soit à votre table, soit à la planche, et que vous voyez dans la 1ère figure du dessin, marqués par un x de chaque côté.

Voilà votre étau terminé sans grand peine; il vous sauvera bien du temps, vous travaillerez plus facilement et votre ouvrage sera mieux fait.

UN TIMBRE D'ALARME

LES effractions de nos jours sont tellement nombreuses, qu'on ne néglige rien pour se prémunir contre la visite nocturne et désagréable des voleurs. Il va sans dire qu'il existe une quantité d'appareils plus ou moins perfectionnés qui sont déjà en usage. Voici qu'on vient d'en inventer un autre.



L'appareil consiste en une petite cale très pointue d'un bout et qui va en grossissant de l'autre. On glisse cette cale par l'extrémité pointue, en dessous de la porte. La partie du dessous de la cale est munie de petites griffes ou petites pointes qui mordent sur le plancher sitôt qu'on essaye de forcer la porte qu'il est impossible d'ouvrir, même par la poussée la plus forte.

Lorsqu'on veut forcer la porte, une certaine pression s'exerce sur la cale qui à son tour, vient s'appuyer sur une petite tringle de bois. Cette dernière met en mouvement le mécanisme d'une sonnette d'alarme.

Cet appareil se dissimule facilement dans la poche ou dans un sac de voyage. On peut l'emporter avec soi et lorsqu'on est de passage dans un hôtel on peut l'adapter à la porte de sa chambre à coucher.

— o —

Les trois fils d'un propriétaire d'un cirque étant partis pour la guerre, la patronne, âgée de 60 ans, devient gardienne et dompteuse des fauves à la place des fils absents.

L'ODYSSEE D'UN CAPORAL



DE quelles étonnantes aventures les soldats n'auront-ils pas été les héros au cours de la longue guerre actuelle !

Le caporal Veyssier, du 4^e colonial, en reconnaissance dans un village des Ardennes, se vit cerner avec sa compagnie par un fort parti allemand. Menacé par trois uhlands, le caporal en ayant tué un, blessa le second pendant que le troisième prenait la fuite. Se voyant seul, il se réfugia en forêt, où, durant trois jours, il dut se cacher au creux d'un fossé.

Comme il avait quitté sa cachette, il tomba dans un convoi de prisonniers français encadrés d'ennemis ; fait prisonnier à son tour, au bout de quelques heures il réussit à s'échapper du convoi avec six compagnons. Mais, poursuivis, Veyssier seul parvient à s'échapper.

Quatre jours il se cache, puis repart. Il parvient, malgré la chasse qui lui est donnée par des sentinelles et des patrouilles, chez de braves paysans qui le cachent et lui donnent des vêtements civils.

Il repart sur la route où il est arrêté par une auto allemande dont le conducteur, le prenant pour un paysan du pays, se borne à lui demander son chemin.

Veyssier juge alors prudent de prendre des sentiers écartés, mais il s'y heurte contre des sentinelles qui l'arrêtent puis le relâchent. Enfin, il gagne un village où il retrouve un soldat breton avec lequel il passe en territoire belge, où ils se nourrissent tant bien que mal.

Mais les Allemands reparaissent et ils grimpent dans un arbre où ils doivent rester vingt-quatre heures ! Enfin, ils parvinrent près de la frontière hollandaise, prirent un tramway et se trouvèrent à la limite du territoire belge. Ils se croyaient sauvés, mais, arrêtés, puis découverts, ils s'enfuirent, poursuivis par les balles allemandes en franchissant la frontière.

Enfin, de Hollande, ils purent gagner l'Angleterre et être rapatriés en France.

Au cours de cette odyssée qui avait duré plus de six mois, Veyssier avait, en tout, été prisonnier deux heures !

— o —

En Perse, la chirurgie est exercée en majeure partie par les barbiers et juifs du pays ; ces derniers sont dentistes et rebouteurs autrement dit, qui guérissent les fractures et luxations.

Il paraît qu'il n'est pas prudent de manger du fromage trop avancé ; c'est ce que nous laisse entendre le Dr Corfield parce que ces fromages trop faits, contiennent souvent des toxiques.

SURNOMS DE SOLDATS

IL est une constatation assez curieuse, c'est d'observer que, dans tous les temps et dans tous les pays, le soldat a toujours aimé à donner des surnoms à ses chefs.

Lisez les annalistes romains, vous verrez que les légionnaires antiques avaient des appellations qui leur étaient propres pour désigner ceux d'entre leurs chefs qui avaient mérité quelque popularité.

Il en fut de même au moyen âge, et notre vieille langue française, si expressive, s'est employée avec bonheur à dépeindre d'un mot, élogieux ou péjoratif, les héros des combats d'autrefois.

Les soldats de la Révolution et de l'Empire ne manquèrent pas à la tradition ancienne: le "Petit Caporal" fut le plus célèbre des surnoms donné au plus célèbre des soldats.

Nos poilus d'aujourd'hui ont imité les "grognards"; ils ont leur "Papa Joffre", une appellation familière, qui est aujourd'hui connue dans le monde entier. Nous avions sous les yeux, l'autre jour, un journal illustré de Philadelphie où l'on voyait le généralissime, représenté par une souris, en train de mordiller les jambes du colosse germanique. On lisait en dessous, comme légende: "Papa Joffre les grignotte!"

Le général de Castelnau a su mériter du soldat français l'affectueuse appellation de "Père Noël", en raison de sa charmante habitude de distribuer des petits cadeaux, cigarettes, chocolats et bonbons

aux hommes dans les tranchées, quand il passe une inspection.

Un de nos plus émérites tacticiens, l'homme qui creva les lignes allemandes, pendant la bataille de la Marne, l'*homme d'Ypres*, comme disent aussi les gens bien renseignés, le général Foch, a l'amusant surnom de "Monsieur deux sous".

Cela tient à la curieuse habitude qu'il a de répéter: "Je m'en fiche comme de deux sous!" Si, par exemple, on lui cite un précédent comme devant influencer sur une décision ou un ordre à donner, le général répond:

—Je m'en fiche comme de deux sous, que Machin ait fait ça...

Un de nos plus jeunes généraux qui soient arrivés à la notoriété,—à la gloire —le général Pétain, le valeureux défenseur de Verdun, est souvent désigné par le poilu sous ces mots, désormais historiques: "On les tient" ou "Passeront pas!"

Il est assez curieux d'entendre dans la bouche du troupier une phrase de ce genre: "Il paraît que *Passeront pas!* vient nous inspecter demain."

Les Tommies sont, eux aussi, grands amateurs de surnoms et il n'y a rien d'étonnant en ceci, puisque l'armée britannique actuelle a reçu toutes les traditions d'une *armée de métier* où l'esprit de corps est, forcément, beaucoup plus développé que dans une armée reposant simplement sur le système de la conscription, comme l'armée française.

Les hommes de la marine britannique,

par exemple, parlent un langage spécial, un argot qui ne saurait être compris d'aucun civil. Les surnoms qu'ils donnent se rapportent aux sports qu'ils aiment ou à des détails tout à fait particuliers de leur vie nautique.

L'amiral Wilson, par exemple, est toujours nommé "Tug Wilson", en souvenir d'un incident où cet officier, lors de la révolte des Derviches, mit en fuite une demi-douzaine d'Indiens, armés, rien qu'en se défendant avec ses poings.

Cet exploit pugilistique fit comparer le marin à un boxeur alors en pleine notoriété, Tug Wilson, qui put tenir tête, pendant un certain nombre de "rounds" à J.-L. Sullivan, le fameux Yankee, dans une rencontre qui eut lieu à Madison Square.

L'amiral Beresford est surnommé "le Bouledogue" à cause de sa combativité.

Le commandant en chef des troupes britanniques en France, sir Douglas Haig, est surnommé par Tommy: "Haig, le veillard, en raison de la chance extraordinaire avec laquelle il se tira toujours de situations périlleuses.

Un autre général anglais, Sir William Robertson, est appelé "Old Any Complaints", ce qu'on pourrait traduire par "le vieux Pas de réclamations?" Cette désignation pittoresque est née de ce qu'en visitant les chambrées et les campements, le général dit invariablement en entrant: "Pas de réclamations à faire, mes amis?"

Pour les Russes, le Grand-duc Nicolas, qui mène si vaillamment ses troupes contre les Turcs en Arménie, s'appelle toujours "Batooska", c'est-à-dire le "Petit père". On nous a affirmé que cette expression, employée par les officiers comme par les soldats, était tellement passée dans l'usage qu'elle se retrouvait, sans que per-

sonne en prenne ombrage, jusque dans les communications et les rapports officiels.

Le brillant vainqueur de Galicie, Brousilow, est connu d'Yvan sous le nom de "Papa Kasha", en souvenir d'un plat favori du soldat, la *kasha*, une bouillie de sarrasin, dont il ordonna l'inscription au menu quotidien du troupier russe reconnaissant.

Parmi les Boches, le général Von Klück, qui avait promis aux soldats allemands un petit déjeuner à Paris, à date et à heure fixée d'avance sur le programme des fêtes, Von Klück est surtout connu sous le sobriquet de "Von Clock", que lui donnèrent les troupiers anglais, en mémoire de ce rendez-vous manqué, et pour le prier de tenir un compte plus exact des indications de la pendule (the clock).

Le plus cocasse, c'est que ce surnom a été, paraît-il, adopté par les Allemands eux-mêmes.

Un autre de leurs généraux célèbres, aujourd'hui en disgrâce, Von Haeseler, leur seul homme de génie, peut-être, Haeseler qui avait déconseillé l'attaque sur Verdun, est surnommé "la Hyène". Il est bien la bête noire des officiers, à cause des rigueurs de sa discipline.

Von Mackensen, dans la bouche des officiers boches, est désigné "Mariska", ce qui est une allusion à une célèbre beauté polonaise dont il fut fortement épris. Nous cherchons en vain un surnom affectueux donné par le "Michel" boche au kaiser ou au konprinz. Nous ne le trouvons pas. Malgré leur insondable servilité, les victimes de ces monomanes n'ont pas encore été assez bêtes pour bénir du nom de "père" les tyrans qui les menaient à la boucherie...



LE CITRON OBEISSANT

Vous présentez un citron, que vous traversez de part en part, par un ruban. Apuyez le pied sur une des extrémités de ce ruban, et tenez l'autre extrémité avec la main gauche. De la main droite, vous maintenez le citron à la partie supérieure du ruban.

Vous annoncez alors que, par suite du pouvoir que vous possédez, vous êtes arrivé à faire obéir le citron à votre commandement et que vous allez le démontrer.

Exécution de ce tour

Vous commencez par poser au citron cette question :

— Comment ferez-vous pour dire oui ?

Le citron descend et s'arrête au milieu du ruban.

Vous reprenez le citron et le maintenez de nouveau à l'extrémité supérieure ; vous l'abandonnez de la main droite ; le citron reste, suspendu en haut.

Nouvelle question : — Comment ferez-vous pour dire non ?

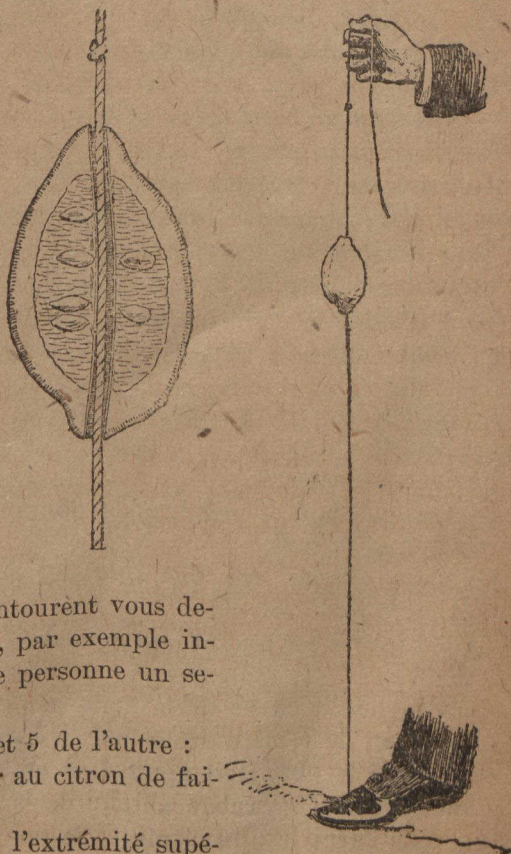
Le citron glisse vivement sur le ruban et tombe à votre pied.

Vous adressant aux personnes qui vous entourent vous demandez à l'une d'elles un chiffre peu élevé, par exemple inférieur à cinq ; vous demandez à une autre personne un second chiffre.

Supposons que l'on réponde 2 d'un côté et 5 de l'autre :

+ C'est bien, dites-vous, je vais ordonner au citron de faire l'addition de ces deux chiffres ?

Vous reprenez le citron et le remontez à l'extrémité supé-



rieure. Puis, vous dites :

— 2 d'une part et 5 de l'autre, donnez-moi le total.

Le citron descend en sept fois, c'est-à-dire qu'il s'arrête six fois dans sa course.

Vous posez alors le citron et le ruban sur une table ou une chaise. Ceci fait, vous prenez un jeu de cartes et priez une personne d'en choisir une.

Supposons qu'on ait tiré le huit de carreau. Reprenant le citron vous lui posez ces questions :

— Est-ce un pique ?

Le citron tombe.

Vous remontez le citron.

— Est-ce un carreau ?

Le citron descend et s'arrête à moitié chemin. (Il est convenu, en effet, comme je l'ai dit plus haut, que ceci signifie oui).

— Ah ! c'est un carreau ?

Vous remontez encore.

— Dans les carreaux, nous avons des figures et des basses cartes... Est-ce une figure ?

Nouvelle chute du citron.

Vous le remontez de nouveau :

— Alors c'est une basse carte ?

Le citron descend et s'arrête au milieu du ruban.

Remontez-le encore :

— Indiquez-moi le nombre de points portés sur cette carte ?

Le citron descend huit fois, c'est-à-dire s'arrête sept fois en route.

— C'est bien, c'est tout ce que je voulais savoir.

Vous prenez le citron de la main gauche, le ruban de la main droite par le côté sur lequel le pied était appuyé, et enroulant vivement ce ruban autour de la main, vous l'arrachez du citron et le po-

sez, le moins en vue possible des personnes qui assistent à l'expérience.

Vous prenez enfin un couteau, coupez le citron en deux et le montrez pour prouver qu'il n'est pas préparé.

Explication et préparation du tour

Vous vous procurez un petit tube cintré de cuivre léger ou de fer blanc, ayant

une ouverture juste assez large pour laisser passer le ruban (ou le cordon, si on le préfère). En préparant l'expérience, vous introduisez secrètement ce tube dans le citron, de façon à ce que ni l'une ni l'autre des extrémités du tube ne dépasse le citron. Vous avez soin en outre de peindre ce tube d'une couleur pareille au ruban que vous employez.

Quant au ruban, il aura 5 pieds de longueur ; il sera terminé d'un côté par un noeud assez fort que l'on tiendra en haut ; l'autre partie du ruban sera attachée à un fil de fer, de deux fois la longueur du citron et assez *souple* pour qu'il puisse jouer le rôle d'une longue aiguille (qui, elle, n'aurait pas

la souplesse nécessaire).

Ceci fait, vous présentez aux spectateurs le citron, sans toutefois le laisser visiter. Vous saisissez ensuite l'extrémité inférieure du ruban et l'introduisez, à l'aide du fil de fer, dans l'intérieur du tube qui est au milieu du citron. Vous avez ainsi traversé le citron de part en part.

Détachant alors le fil de fer, vous appuyez le pied sur l'extrémité du ruban où



ce fil de fer était attaché et, de la main gauche, vous saisissez le noeud qui est à la partie supérieure du ruban.

Il va de soi dans ces conditions, chaque fois que le citron se trouvera en haut, le ruban étant tendu exercera, par la courbe qu'il décrit à l'intérieur du citron, une pression sur le milieu de la partie cintrée. Cette pression sera suffisante pour l'arrêter dans sa course. Vous n'aurez donc qu'à tirer sur le ruban ou le laisser lâcher pour faire descendre ou arrêter le citron à volonté.

Le plus grand effet de ce tour se produit au moment où l'on coupe le citron, pour prouver qu'il n'est pas préparé. Pour cela, vous n'avez, comme il est expliqué dans la présentation du tour, qu'à enrouler, par l'extrémité inférieure, le ruban sur la main droite jusqu'à ce que celle-ci arrive à toucher le citron. Tirez brusquement. Le noeud qui se trouve à la partie supérieure, étant plus gros que le tube, entraînera celui-ci. Le citron se trouvant libre de tout appareil, pourra être coupé par le milieu, sans crainte que l'on voie le trou, puisque la coupure suit une ligne droite, tandis que le tube suivait une ligne courbe.

— o —

L'ANCIENNE COUR DE RUSSIE

ON ne se doute guère, à l'étranger, du nombre considérable de charges qui existaient à la cour impériale de Russie.

Ces charges se répartissaient comme suit :

- Trois grands chambellans.
- Quatre grands-maîtres de la Cour.
- Un grand maréchal de la Cour.
- Un grand échançon.
- Un grand écuyer.
- Deux grands veneurs.

- Un grand écuyer tranchant.
- Quarante maîtres de la Cour.
- Vingt-deux écuyers.

- Neuf veneurs.
- Deux grands maîtres de cérémonies.

- Un maréchal.

Vingt-deux dignitaires en fonctions de maîtres de la Cour.

Trente-cinq en fonctions d'écuyers de la Cour.

- Douze maîtres des cérémonies.

Trente dignitaires en fonctions de maîtres des cérémonies.

- 181 chambellans.

- 243 gentilhommes de Chambre.

- 15 dames à portraits.

- Deux grandes maîtresses de la Cour.

Quatre demoiselles d'honneur à portraits.

- 196 demoiselles d'honneur.

A cette liste déjà longue, il faut ajouter les médecins et le clergé de la Cour.

On comprend que dans une Cour aussi nombreuse, les questions de l'étiquette étaient poussées à l'extrême et le Protocole perpétuellement sur les dents.

C'est ainsi que l'étiquette russe prescrivait au Tzar de ne donner sa main qu'aux souverains; mais en revanche, il était réservé une prérogative—un devoir plutôt—qui ne laissait pas d'avoir parfois son côté agréable: c'était celui d'embrasser ses cousines, qui sont très nombreuses.

A ce propos, rappelons que l'étiquette autrichienne exige que l'empereur d'Autriche ne serre jamais la main à personne en saluant. Une légère inclinaison de la tête et un sourire aimable doivent suffire.

Les autres souverains et les ministres font seuls exception, mais alors l'empereur doit simplement placer les doigts fermés dans la paume de leurs mains tremblantes et ensuite les retirer immédiatement.

LE "MAUVAIS OEIL" ET LA "MANO CORNUTA"

DE toutes les superstitions celle du "mauvais oeil" est peut-être la plus répandue. Les "sorts" que des paysans accusent certaines personnes de jeter sur leur bétail ne sont en effet, qu'une variante de ce qu'en Italie on appelle la *jettatura*, à Rome, et *il malacchio* à Naples.

Les Italiens, à quelque rang de la société qu'ils appartiennent, n'ont su s'affranchir de ce sentiment suranné qui poussait les anciens Latins à suspendre au cou de leurs enfants une amulette protectrice, qui avait nom le *fascinum*. De nos jours, un emblème tout différent est en vogue.

Nous voulons parler des *mani cornute* ou mains en forme de corne que beaucoup d'Italiens portent ostensiblement, en breloques.

Ce petit bijou, en perle, en onyx ou le plus souvent en corail, représente une main dont le pouce, le médium et l'annulaire se trouvent réunis à l'intérieur de la paume, tandis que l'index et l'auriculaire se dressent, en faisant le simulacre de la corne.

D'où ce nom de *la mano cornuta*.

Cet emblème est d'une infaillible efficacité à l'encontre de la *jettatura* ou du "mauvais oeil".

Si vous conversez avec un Italien, vous pourrez remarquer, qu'au cours de la causerie, il semblera jouer machinalement avec les breloques suspendues à sa chaîne, ou, sans avoir l'air de rien, fermer la main en laissant l'index et l'auriculaire allongés.

Vous pouvez être certain que votre interlocuteur est en train de se défendre contre la *jettatura* de quelqu'un, venu à

passer et qui a la réputation d'avoir le "mauvais oeil".

Comme tout ici-bas, où toutes choses ne sont que causes et effets, la doctrine de la *jettatura* est un phénomène résultant de certains antécédents.

Au moyen âge, cette superstition, dont l'origine est venue d'Afrique, s'était étendue à tous les pays d'Europe.

"Le mauvais oeil"—on se le figurait du moins — était l'un des pouvoirs qu'on accusait les sorcières de posséder au plus haut degré.

Pour le combattre, on avait recours aux méthodes les plus extraordinaires. L'une des plus connues consistait à natter un certain feuillage avec le poil provenant de la queue d'une vache.

En Egypte, aujourd'hui encore, on procède à de nombreuses cérémonies ayant pour but de lutter contre les effets du "mauvais oeil".

Dès qu'un enfant vient au monde, on commence par le saupoudrer d'un peu de sel, à titre de précaution initiale.

Des *cauries* (monnaie indigène) sont attachées à la bride des chameaux, afin d'éloigner d'eux le mauvais sort, et pour en affranchir l'intérieur d'une habitation, on y fait brûler de l'alun. N'importe qui peut être affligé du "mauvais oeil", aussi bien les femmes que les hommes, car c'est là un attribut surnaturel, satanique pour ainsi dire, qui appartient, on ne sait trop pourquoi, à l'individu.

Un *jettaturo* n'est pas rendu responsable du mal qu'il peut causer bien involontairement. On se contente de ne pas l'approcher; on le craint et on l'évite comme un instrument irresponsable du mauvais sort.



MUGUET DE MAI OU LIS DES VALLÉES

RETOUR DU BONHEUR

Le muguet aime le creux des vallons, l'ombre des chênes, le bord des ruisseaux; dès les premiers jours de mai, ses fleurs d'ivoire s'entr'ouvrent et versent leurs parfums dans les airs.

A ce signal, le rossignol quitte nos haies et nos buissons, et va chercher au sein des forêts une compagne, une solitude et un écho qui répondent à sa voix; guidé par le parfum du lis des vallées, le charmant oiseau a bientôt choisi son asile; il s'y établit, en chasse ses rivaux, et y célèbre, par des chants mélodieux, la solitude, l'amour et la fleur qui, chaque année, lui annonce le retour du bonheur.

TROËNE

DÉFENSE

Pourquoi, disait une jeune mère de famille au pasteur de son village, n'avez-vous pas planté une forte palissade d'épines à la place de cette haie de troène fleuri qui entoure votre jardin?"

Le pasteur lui répondit: "Lorsque vous défendez à votre fils un plaisir dangereux, la défense s'embellit sur vos lèvres d'un tendre sourire, votre regard le caresse, et, s'il se mutine, votre main maternelle lui offre aussitôt un joujou qui le console; de même la haie du pasteur doit éloigner les indiscrets et offrir des fleurs à ceux mêmes qu'elle repousse."

NARCISSE

ÉGOÏSME

Le narcisse des poètes répand une douce odeur; il porte une couronne d'or au centre d'une large fleur, toujours blanche comme l'ivoire et légèrement inclinée: cette plante paraît naturelle à nos climats; elle aime l'ombre et la fraîcheur des eaux.

Les anciens voyaient dans cette fleur la métamorphose d'un jeune berger qu'Amour punit de son indifférence par un fatal égarement. Mille nymphes aimèrent le beau Narcisse, et connurent le supplice d'aimer sans retour. Echo, la triste Echo,

fut méprisée par cet ingrat; elle était belle alors, mais la douleur et la honte effacèrent sa beauté: une affreuse maigreur se répandit sur tout son corps; les dieux en eurent pitié: ils changèrent ses os en pierres, mais ils ne purent guérir son âme, qui gémit encore dans les lieux écartés où tant de fois elle suivit le cruel qui ne put l'aimer.

Fatigué par l'exercice de la chasse et par la chaleur qui desséchait la terre, le beau Narcisse se reposa un jour sur un épais gazon, au bord d'une fontaine dont les eaux limpides n'avaient jamais été troublées: le berger, attiré par la fraîcheur, veut se désaltérer; il se penche vers le pur cristal de cette onde perfide; il se voit, il s'admire, et reste si frappé de son image que, les yeux fixés sur cette ombre, il perd tout mouvement et semble une statue attachée sur la rive.

Amour, qui se venge d'un cœur rebelle, embellit cette image de tous les feux qu'elle inspire; puis il se rit d'une si folle erreur, abandonnant sa victime au délire qui doit la consumer.

Echo, seule, fut témoin de sa peine, de ses larmes, de ses soupirs, des vœux insensés qu'il s'adressait à lui-même. Sensible encore, la nymphe répondit à ses plaintes et redit son dernier adieu, qui ne fut pas pour elle: même en expirant, le malheureux cherchait encore au fond des eaux l'erreur qui l'avait charmé; on assure même que, en descendant aux enfers, il la redemanda aux eaux ténébreuses du Styx, des bords duquel rien ne put le détacher.

Les Naiades, ses soeurs, déplorèrent sa perte et couvrirent son corps de leurs longues chevelures; elles prièrent les Dryades d'élever un bûcher pour ses funérailles. Echo suivait ces nymphes et redisait leurs

plaintes d'une voix désolée. Le bûcher s'élève, mais le corps qu'il doit mettre en cendres n'existe plus; on ne trouve à sa place qu'une fleur pâle et mélancolique, qui se penche sur l'eau des fontaines comme Narcisse sur celle du Styx.

Depuis ce jour, les Euménides parent leurs fronts terribles d'une couronne de ces fleurs, qu'elles ont consacrées elles-mêmes à l'égoïsme, qui est de toutes les fureurs la plus triste et la plus funeste.

TILLEUL

AMOUR CONJUGAL

Baucis fut changé en tilleul, et le tilleul devint l'emblème de l'amour conjugal. En jetant un coup d'œil sur les plantes consacrées par la mythologie des anciens, on ne peut se lasser d'admirer avec quelle justesse ils ont su rapprocher les qualités de la plante de celles du personnage qu'elle devait représenter. La beauté, la grâce, la simplicité, une douceur extrême, un luxe innocent, tels seront dans tous les siècles les attributs et les perfections d'une tendre épouse.

Toutes ces qualités, on les trouve réunies dans le tilleul, qui se couvre, chaque printemps, d'une si douce verdure, qui répand de si douces odeurs, qui prodigue aux jeunes abeilles le miel de ses fleurs, et aux mères de famille ses flexibles rameaux dont elles savent faire de jolis ouvrages.

Tout est utile dans ce joli arbre: on boit l'infusion de ses fleurs, on file son écorce, on en fait des toiles, des cordes et des chapeaux.

THYM

ACTIVITÉ

Des mouches de toutes les formes, des scarabées de toutes les couleurs, les dili-

gentes abeilles, les papillons légers, environnent sans cesse les touffes fleuries du thym. Peut-être que cette humble plante paraît à ces légers habitants de l'air, qui ne vivent qu'un printemps, comme un arbre immense aussi vieux que la terre, couvert d'une verdure éternelle sur laquelle ses fleurs brillent comme de superbes amphores toutes pleines de miel à leur usage.

Les Grecs regardaient le thym comme le symbole de l'activité; sans doute ils avaient observé que son parfum, qui fortifie le cerveau, est très salulaire aux vieillards, auxquels il rend l'énergie, de la souplesse et de la vigueur.

L'activité est une vertu guerrière qui toujours s'associe avec le véritable courage. C'est pour cela qu'autrefois les dames brodaient souvent, sur l'écharpe de leurs chevaliers, une abeille bourdonnant autour d'une branche de thym.

Ce double symbole disait encore que celui qui l'avait adopté mêlerait la douceur à toutes ses actions.

VALERIANE ROUGE

FACILITÉ

La valériane à fleurs rouges est une fleur des montagnes. Sa parure est brillante, mais toujours un peu en désordre. Cette fille des montagnes conserve au milieu de nos fleurs cultivées un port rustique qui lui donne un peu l'air d'une parvenue; cependant cette beauté sauvage doit sa fortune à son mérite; sa racine est excellente contre la plupart des maladies qu'engendre la mollesse; son infusion fortifie la vue, ranime les esprits, éloigne la mélancolie; ses fleurs durent presque toute

l'année; la culture les embellit, mais elles ne dédaignent jamais leur champêtre origine, et on les voit quitter nos plates-bandes pour parer les flancs d'une aride colline ou la cime d'un mur abandonné.

Les valérianes des bois et celles des prairies ont autant de vertus et de beautés que la valériane rouge; mais la main du jardinier les néglige, parce qu'elles manquent de l'heureuse facilité qui distingue celle des montagnes.

— o —

L'ACTION DES FLEUVES

CONTINUELLEMENT le lit des fleuves et des rivières est creusé par les eaux qui charient ces déchets dans son courant. Plus le fleuve est rapide et impétueux plus il ronge rapidement ses rives.

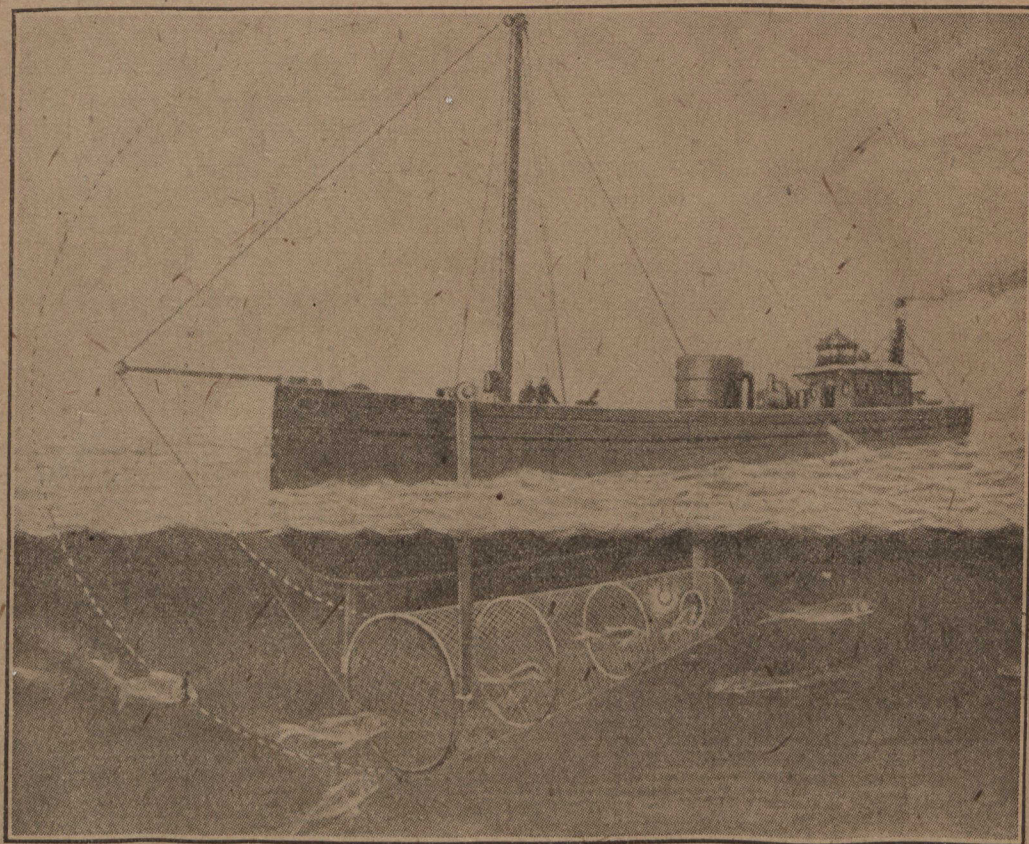
On a calculé que "la Tamise", qui passe à Londres, Angleterre, en creusant ainsi ses bords, y enlève chaque jour 1500 tonnes de matières, ce qui représente un demi-million de tonnes par an.

Le même calcul a été fait pour le fleuve "Mississipi" et on évalue à 360 millions de tonnes, les matières, pierres, sable, graviers, etc., enlevées de ses bords et charriées par le courant. La plupart de ces matières sont entraînées au fond et peu à peu les rivières s'élargissent en diminuant de profondeur.

— o —

"L'huile d'orange" est extraite de l'écorce d'orange. Pour se rendre compte de sa présence et de son caractère inflammable l'on a qu'à presser la pelure d'une orange près de la flamme d'une bougie.

UN FILET NOUVEAU GENRE



Tranquillement assis dans une chaloupe, légèrement ballottée par la brise du matin, ayant pour compagnons une bonne pipe de tabac, une bonne ligne et surtout une bonne dose de patience, voilà la pêche telle que nous l'aimons pour se distraire.

Mais quand il s'agit de faire du produit de notre pêche un commerce, cela change, et il faut laisser de côté la pêche par plaisir pour faire la pêche d'intérêt.

C'est dans le but de sortir de l'eau une très grande quantité de poissons et très rapidement que l'on invente des appareils de pêche destinés à satisfaire la grande demande de commerce. Ainsi, tel que nous le montre notre gravure, l'on vient de trouver un nouvel engin pour faire la guerre aux paisibles habitants de l'eau. Attiré par une lumière posée au fond d'un filet en forme d'entonnoir allongé, le poisson se précipite vers l'ouverture d'un tuyau à succion qui fait remonter, sur le pont, le poisson pris à ce piège nouveau genre.

Les marins munis de ce filet "attrappe poissons" font des pêches très fructueuses, tout en naviguant comme vaisseaux de transport.

COMMENT LES FEMMES SE PRÉPARAIENT A LA GUERRE IL Y A 3000 ANS

EN ce temps de guerre terrible, il est intéressant de constater un fait assez curieux. Ce qu'aujourd'hui l'Amérique et même l'Europe se proposent de faire, existait chez les Egyptiens il y a 3000 ans.

Il s'agit de l'utilité de l'établissement de camps militaires et éducateurs pour les hommes et les femmes.

Ce projet soulèvera, sans nul doute, une foule d'objections et d'approbations qui pourront nous permettre d'en juger le bon et le mauvais côté.

Les Egyptiens nous semblent pratiques dans leurs efforts d'il y a 3000 ans, puisque les résultats obtenus ont été très satisfaisants. Voici quelles étaient leurs moyens de procéder. Le camp était situé tout près de la métropole de Bubastis qui était une ville consacrée au "Chât Sacré".

Ce camp était donné principalement pour l'entraînement du tir à l'arc et à la fronde des troupes défensives.

Les femmes, aussi bien que les hommes, étaient supposées se battre, mais seulement en cas d'invasion.

A elles était réservée la rude tâche de repousser les envahisseurs de leurs pays, et elles n'avaient rien à voir dans les conquêtes projetées au loin.

Il existe encore, en Egypte, un ancien ouvrage médical écrit en hiéroglyphes, — sorte d'écriture employée dans ce temps-là et qui exprimait toute une série d'idées par la représentation d'objets visibles — qui prouve que la pratique du tir à l'arc

chez la femme, la rendait meilleure mère et lui procurait une force physique très utile.

En certain temps de l'année, les garçons étaient admis dans ces camps éducateurs pour apprendre l'art de tirer à l'arc et de se servir de la fronde et se préparer ainsi à devenir de bons soldats. Tous étaient soumis à des règlements des plus sévères et la moindre infraction à ces règlements, était punie de mort, pour les hommes, et d'un entraînement plus dur pour les femmes.

Au temps de Ramsès II, un tiers des terres fertiles du pays était réservé à la classe militaire.

Le service militaire n'était pas obligatoire, mais tous recevaient une éducation utile à la défense de leur pays.

C'est ainsi que ceux qui faisaient du service militaire, ou suivaient les camps éducateurs pour devenir d'adroits archers, pendant deux ans, avaient droit à un terrain assez grand pour subvenir aux besoins de leurs familles par la culture.

En temps de paix l'on était tenu de labourer le terrain comme un simple agriculteur; en temps de guerre, c'était le devoir du gouvernement de s'occuper de la semence et de la récolte dont un tiers était pour le soldat lui-même, un tiers pour sa femme et ses enfants et l'autre tiers pour le gouvernement.

Toutes ces terres données aux soldats étaient exemptes de taxes et, chose bizarre,

quiconque appartenait à l'armée ne pouvait être envoyé en prison pour dettes.

C'est donc dire que celui qui se dévouait pour devenir, plus tard, utile à son pays, recevait du gouvernement des faveurs d'encouragement. Les enfants étaient sensés devoir suivre la carrière militaire de leur père, car s'ils manquaient à ce devoir la terre revenait au gouvernement à sa mort.

Pour assurer les besoins d'existence de la femme et de ses enfants, il était d'usage, d'enrégimenter, suivant la coutume, tout enfant mâle naissant. Ainsi, si le père vient à mourir sur le champ de bataille, le gouvernement se chargeait de



Bas-relief égyptien.

l'entretien de la terre, au bénéfice de la veuve, jusqu'à ce que le fils soit d'âge à travailler lui-même pour subvenir aux besoins de la famille. C'est alors que la terre lui revenait en propre après avoir remboursé au gouvernement le coût de l'existence de la famille depuis la mort du père. Ce système éducateur pour l'art militaire et la culture a été très favorable au progrès de l'Égypte.

Les Égyptiens étaient forts, courageux et très laborieux.

Ce système d'il y a 3000 ans, s'il était établi de nos jours sur des bases quelque

peu semblables à celui des anciens, serait très apprécié. Il ferait de nous un peuple vivant pour la défense de la patrie et l'existence de la famille.

— o —

LE RAFRAICHISSEMENT DES POIGNETS

PENDANT les grandes chaleurs ou l'hiver dans les endroits surchauffés, on doit toujours avoir soin de tenir les poignets frais. Peu de personnes connaissent l'importance de ce détail et cependant c'est un fait que l'on peut constater souvent.

Dans les théâtres principalement, il arrive souvent que la trop grande chaleur de la scène incommode et fait évanouir un acteur ou une actrice; dans ce cas, on lui verse simplement de l'eau fraîche sur les poignets, et, le plus souvent, ce remède externe et si simple est suffisant pour lui faire reprendre ses sens.

Les athlètes, quand ils donnent des exhibitions, ont toujours à leur portée de l'eau fraîche ou une serviette imbibée d'eau fraîche pour se rafraîchir les poignets. En dépit de ces faits bien concluants les gens continuent à porter des gants et des mitaines fourrées et ils s'étonnent d'être parfois incommodés. Souvent dans un endroit chaud, à l'église principalement où les dames gardent leurs gants, on s'aperçoit immédiatement d'un changement de température si l'on quitte ses gants. Les gants qui montent haut sur les bras sont la chose qui incommode le plus une personne au cours des grandes chaleurs ou dans les endroits surchauffés.

— o —

LES MESAVENTURES D'UN CHINOIS

PARMI les bienfaits que l'on ne peut refuser aux temps modernes, le plus grand peut-être est d'avoir peu à peu fait entrer dans l'esprit humain la conscience de la liberté individuelle. La "Déclaration des droits de l'homme" qui fut mise en tête de la Constitution de 1791, en France, a défini dans ces termes la conception moderne de la liberté: "La liberté consiste à pouvoir faire tout ce qui ne nuit pas à autrui; ainsi l'exercice des droits naturels de chacun n'a de bornes que celles qui assurent aux autres membres de la société la jouissance de ces mêmes droits". L'article 5 ajoute: "La loi n'a le droit de défendre que les actions nuisibles à la société."

Il ne s'agit là que de la liberté politique, car il est impossible de vouloir dominer les consciences ou de régler les opinions. Quant à la liberté individuelle, reposant sur le droit pour chaque citoyen de disposer librement de sa personne et d'obtenir protection ou réparation contre les arrestations illégales, ou autres atteintes portées à la sûreté dont chacun doit jouir dans la société, le principe en fut proclamé par la Constitution du 3 septembre 1791, et le Code pénal actuel la garantit.

Si parfois on peut déplorer que les principes de 1791 ne soient pas suivis avec toute la libéralité qu'il faudrait et que la justice se laisse guider par des sentiments dépourvus de dignité, d'équité ou

de franchise, il n'en faut pas moins reconnaître que celle-ci y met encore une certaine forme que l'on dédaignait totalement au bon vieux temps où les pauvres diables étaient couramment l'objet des pires aventures.

L'une des plus singulières fut celle d'un lettré chinois, amené à Paris, en 1723, par le P. Fouquet qui avait eu, à Pékin, de



Le supplice du Chinois.

graves démêlés avec les autres jésuites de la mission. Flairant un danger, il quitta la maison de Paris avec son Chinois. On le poursuivit, mais il réussit à s'échapper et, seul, le pauvre lettré fut arrêté. On le jeta à Charenton, où il resta plus de deux ans, nourri de pain et

d'eau et fouetté deux fois par jour, suivant le régime des aliénistes de l'époque. Tout lettré qu'il était, le malheureux ne savait que le chinois et il risquait fort de passer le reste de sa vie parmi les fous. Enfin, le lieutenant de police Héraut, visitant un jour l'asile, on lui présenta l'infortuné dont la folie était, disait-on, de prétendre ignorer le français. Dans les propos qu'il tint, le magistrat distingua le mot Canton; il envoya quérir un interprète des Affaires étrangères et le mystère fut enfin éclairci.

Le pauvre homme, muni de quelque argent, fut réexpédié chez lui, où il dut raconter de singulières choses sur l'hospitalité européenne.

— o —

UN SIGNAL D'ALARME

AFIN d'éviter que l'ennemi ne vienne, pendant la nuit, couper les fils de fer barbelés de nos tranchées, on a recours à maints systèmes de signaux d'alarmes, dus à l'ingéniosité de nos sapeurs, et dont voici un spécimen.

Au milieu des fils barbelés, on dispose un fil d'acier aussi tendu que possible. Ce fil est placé de telle manière que les Boches ne manqueront pas de le couper.

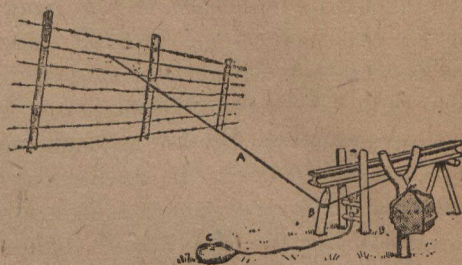
Examinez maintenant notre croquis, en lisant le texte. Vous voyez qu'à ce fil d'acier est fixé un autre fil (A). Ce second fil soutient, d'autre part, une petite béquille (B) légèrement inclinée.

En outre, à son extrémité, qui est appuyée sur le haut d'une fourche, est suspendu un poids assez lourd.

Remarquez, d'autre part, un rail de chemin de fer dont le bout repose en équilibre sur la béquille inclinée. Au-dessous du rail se trouve un percuteur (P), placé

lui-même au-dessus d'une cartouche (D).

Supposons maintenant que l'on vienne à couper le fil d'acier de la palissade: le fil de fer attaché à la béquille, cessant d'être retenu par le fil de la palissade, est entraîné par le poids lourd. La béquille tombe avec lui et, faute de soutien, le rail s'abat lourdement sur le percuteur; la



cartouche prend feu et enflamme du fulmicoton qui, à son tour, fait partir une charge de poudre (C).

Cette charge de poudre est composée de telle façon qu'elle produit, en même temps qu'une détonation, une lumière étincelante qui dure une ou deux minutes. Tout le terrain avoisinant est éclairé comme en plein jour et l'on peut alors repousser à coups de fusil les audacieux assaillants.

— o —

ZONES NEUTRES

NOUS sommes tous, depuis la guerre, familiarisés avec l'expression de "zone neutre", dont il est fait un si large emploi dans les récits des combats du front.

On veut dire par là le terrain compris entre les deux premières lignes de tranchées adverses. Labouré d'obus, parsemé de cratères, constamment balayé par les rafales des canons et par les tirs de bar-

rage, par les balles des mitrailleuses, cet espace est *neutre* parce qu'il n'appartient à personne.

Aucun des belligérants ne saurait s'y maintenir. C'est tout au plus si quelques hardis "patrouilleurs" s'y hasardent quand l'ombre est suffisamment propice pour leur permettre de tenter une reconnaissance ou un coup de main.

Il y a néanmoins, loin des champs de bataille, des zones neutres d'une autre espèce. Celles-là sont moins dangereuses : leurs limites ont été soigneusement déterminées par des commissions réunies à cet effet et elles ont été garanties par des traités.

C'est, par exemple, l'étroite bande de territoire qui s'étend d'un bout à l'autre de l'isthme qui relie le rocher de Gibraltar à l'Espagne.

Large d'environ $\frac{2}{3}$ de mille, ce territoire répond bien à la pittoresque expression dont les Anglais baptisent les zones neutres : *No man's land*, la terre de personne, ni aux Espagnols, ni aux anglais.

De chaque côté de la frontière séparée par cette zone neutre, les sentinelles anglaises et les sentinelles espagnoles se surveillent jour et nuit, depuis des années, sans jamais mettre le pied sur le terrain interdit.

Une autre zone neutre du même genre existe dans l'Amérique du Nord, entre les Etats-Unis et le Mexique. Cette fois, il s'agit d'une superficie beaucoup plus considérable.

Ce "no man's land" mesure, en effet, 70 milles de large sur une longueur de près de 700 milles. Il s'étend, de l'est à l'ouest, d'El Paso, dans le Texas, jusqu'aux bords de l'Océan Pacifique.

On concevra aisément qu'une telle por-

tion de territoire n'est pas restée inhabitée — loin de là. Mais, comme ni les Mexicains, ni les Américains n'ont le droit d'y pénétrer, et, par conséquent d'y exercer aucune police, comme elle n'est à personne, que personne ne peut la revendiquer, elle ne tombe sous le coup d'aucune autorité et elle est devenue le repaire de tous les "outlaws", tous les criminels hors la loi des Etats-Unis, tous les brigands du Mexique, en un mot, du rebut du continent américain.

Terre promise des assassins et des mal-fauteurs de tout acabit ! Ils se réfugient là, leur coup fait, et y attendent, en s'entre-dévérant les uns les autres, le moment où ils seront oubliés pour aller à nouveau continuer leurs exactions en pays civilisé.

En tout, on peut estimer à cinquante ou soixante le nombre des zones neutres du monde entier. Quelques-unes ont à peine quelques milles carrés de superficie. D'autres ont une étendue assez considérable. Ces dernières seraient parfois assez grandes pour constituer de petits Etats indépendants.

Au nombre de ces zones neutres, il y a beaucoup de régions parfaitement inhabitables, comme ces immenses étendues désolées avoisinant les pôles, où nulle nation n'a encore songé à planter son pavillon.

— o —

On prétend que l'origine du jeu de base-ball nous vient d'Egypte. En effet des travaux d'excavations faits au Caire, ont mis à jour une quantité de balles dont les unes étaient en cuir, les autres en bois. Elles datent de 2000 ans avant Jésus-Christ, mais l'histoire ne dit rien de la façon dont on jouait.

LE CHANT DE LA VICTOIRE

Voici une poésie superbe, d'allure très crâne et que Déroutède eût volontiers signée.

Elle est à sa manière et prouve chez son auteur, M. le curé L. Lebrun, non seulement une âme virilement trempée mais révèle également un fin poète appelé à prendre rang parmi les meilleurs de notre époque.

AUX POILUS DE LA GRANDE GUERRE

1	2	3
Pour défendre la France, Tu seras là, Soldat, Tu seras là!...	Mais avec la mêlée, Pose le pied, Guerrier, Pose le pied, Au creux de la tranchée, Dans le bourbier, Guerrier, Dans le bourbier.	Garde-toi de la balle Et de l'éclat, Soldat, Et de l'éclat, Car partout la mort, pâle, Te guettera, Soldat, Te guettera.
4	5	6
Que Dieu soit ton égide, Dans le danger, Guerrier, Dans le danger, Courbe ton front candide, Pour le prier, Guerrier, Pour le prier.	Sans peur et sans reproche Tout fier déjà, Soldat, Tout fier déjà, Ton front devant le Boche, Se dressera, Soldat, Se dressera.	Saisis ta baïonnette, Sans hésiter, Guerrier, Sans hésiter! Entends-tu la trompette? Il faut charger! Guerrier, Il faut charger!...
7	8	9
Implore Notre-Dame, L'ange gardien, Chrétien, L'ange gardien, Mets à l'abri ton âme, Reprends-toi bien, Chrétien, Reprends-toi bien.	Bondis avec furie, De ton terrier, Guerrier, De ton terrier; S'il faut donner sa vie, Sois le premier, Guerrier, Sois le premier.	Partout siffle la balle, Couche-toi là, Soldat, Couche-toi là; Mais après la bataille, On les aura, Soldat, On les aura.
10	11	12
Le Boche en sa retraite, Semble plier, Guerrier, Semble plier... Allons, à la fourchette, Le déterrer, Guerrier, Le déterrer!	Entends ton capitaine, Crier: Hourra! Soldat, Crier: Hourra! Allons, c'est jour de veine, On les prendra, Soldat, On les prendra.	Sautons avec vaillance, Dans leur terrier, Guerrier, Dans leur terrier. Et s'ils font résistance, Croisons l'acier, Guerrier, Croisons l'acier.
13	14	15
Mais je vois poindre à gauche, Des mains déjà, Soldat, Des mains déjà. Nous avons mis les Boches, Hors de combat, Soldat, Hors de combat.	Dieu fait luire la gloire, Sur ton cimier, Guerrier, Sur ton cimier. Il faut pour ta Victoire, Le remercier, Guerrier, Le remercier!	Orions: Vive la France! Dieu l'entendra, Soldat, Dieu l'entendra. Et sa Toute-Puissance, Nous sauvera, Soldat, Nous sauvera!...

L. LEBRUN, Ptre., Curé de Troisvaux, (Pas-de-Calais).

LES DESSOUS D'UN TRUC DE JONGLEUR

PARMI les tours merveilleux, les *ja-doo*, exécutés par les jongleurs de l'Inde, il en est un surtout qui plonge le voyageur dans la stupéfaction. Ce tour est celui d'un Hindou énigmatique qui, en fixant un rejet d'ananas piqué en terre, faisait pousser la plante en dix minutes et mûrir le fruit.

Ce tour est classique et presque tous les jongleurs l'exécutent, à cela près que le rejet d'ananas est souvent remplacé par une pousse de manguiier. Quelquefois la plante grandit sous une caisse de bois, ou à l'intérieur d'un grand bocal, le plus souvent derrière un rideau, mais elle est *toujours* dissimulée aux yeux des spectateurs. C'est une condition *sine qua non*.

Il faut remarquer que les magiciens hindous vont toujours par groupes de quatre ou cinq et que chacun exécute un tour qui lui est propre. Pendant que l'un d'eux opère, les autres peuvent préparer tranquillement leurs trucs. Ils possèdent en outre une grande quantité de lambeaux d'étoffes, de sacs, de chiffons qui, sans que les spectateurs s'en doutent, leur sont d'une grande utilité pour dissimuler certains objets.

Dans le tour du manguiier, l'opérateur se procure une jeune pousse de cet arbre, ornée de trois ou quatre feuilles. Il la glisse dans une sorte de petite poupée d'étoffe, creuse intérieurement, qui remplace à la baguette du prestidigitateur européen.

Il a eu soin de se munir en même

temps d'une véritable branche de l'arbre à laquelle il attache une mangue. Cette branche est serrée très étroitement dans un large morceau de drap mouillé. Avec deux graines de manguiier, le jongleur possède tout ce qu'il lui faut.

Il fend l'une de ces graines par le milieu, en rejoint les deux parties au moyen d'une petite cheville de bois et y glisse de minces bouts de ficelle. Il a soin également d'effiler les extrémités des deux branches de façon à ce qu'elles entrent bien dans la graine ainsi préparée.

Tout étant arrangé ainsi à l'avance, le jongleur s'avance avec quatre bambous reliés ensemble à l'une de leurs extrémités et prie les spectateurs de bien les examiner pour prévenir toute supercherie. Il plante alors les bambous en terre et les recouvre d'une étoffe légère formant une petite tente dont trois côtés seulement — ceux qui font face au public, — sont couverts. L'étoffe est d'ailleurs si légère qu'on peut voir à travers.

Le prestidigitateur prend alors un récipient de fer-blanc, grand comme une boîte de conserve de homard à peu près. L'ayant rempli de terre, il le fait passer sous les yeux du public ainsi que la graine non truquée. Arrosant la terre en abondance, ce qui la transforme en boue noirâtre, il y enfonce ce qu'on croit être la graine normale, mais en réalité la graine truquée.

Le récipient est déposé sous la tente, puis le magicien, semblant s'apercevoir

tout à coup que les spectateurs voient à travers le tissu, recouvrir le tout avec un large morceau de drap mouillé. Soulevant les deux étoffes en même temps, il montre au public que le récipient est bien à sa place.

Ici se termine la première partie du tour. Il faut attendre quelque temps pour permettre à la graine de germer, à l'arbre de grandir. Afin que le temps semble moins long aux spectateurs, le magicien les distrait par d'autres tours moins importants.

L'instant solennel est enfin arrivé. Le magicien s'approche de la tente, tenant à la main sa petite poupée d'étoffe, puis il s'accroupit. Alors, avec une dextérité extraordinaire, il retire de sa poupée la jeune pousse et l'insère dans la graine fendue qui se trouve à fleur de terre dans le récipient. Soulevant ensuite le devant de la tente, il fait voir aux spectateurs étonnés la croissance extraordinaire de l'arbrisseau. Il va même jusqu'à le retirer du récipient pour montrer que la pousse surgit bien de la graine entr'ouverte.

La seconde phase du tour est terminée. Le jongleur arrose encore la plante, profitant de cet instant pour arracher la jeune pousse et la remplacer habilement par la branche. Celle-ci, on s'en souvient, était dissimulée dans le morceau de drap mouillé.

Il pourrait à ce moment faire voir ce résultat aussi surprenant qu'instantané, mais le malin compère se garde bien d'éveiller les soupçons. Il attend dix bonnes minutes avant d'exhiber un arbuste de cinquante centimètres portant un fruit mûr.

Ce tour exécuté avec une habileté incroyable obtient toujours un grand succès.

LA COUTUME DU DHARNA HINDOU

ICI, nous recourons aux huissiers, quand un débiteur sans scrupule refuse de s'exécuter.

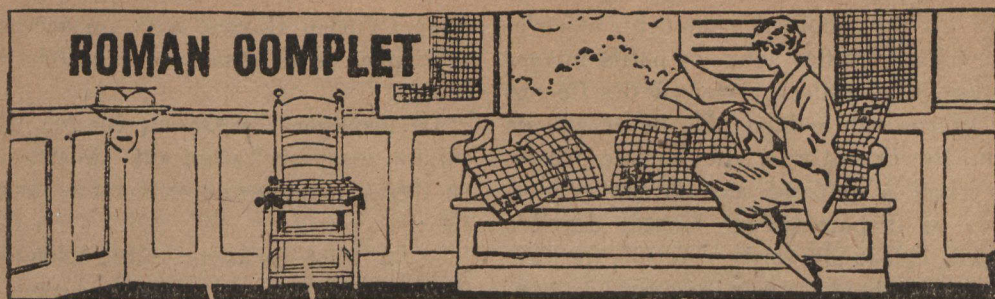
Aux Indes, les choses se passent autrement depuis l'époque la plus ancienne. Les Hindous ont trouvé, en effet, un moyen assez étrange pour obliger les débiteurs à payer leurs dettes. Le créancier s'assoit sur la porte de la maison du débiteur, et il ne touche à aucune nourriture jusqu'au moment où le débiteur a payé.

Cette coutume, transportée au Canada, n'aurait probablement d'autre succès que la mort des créanciers, à la grande joie du débiteur. Il en va autrement aux Indes, où le débiteur ne veut pas avoir sur la conscience la mort de son créancier, ce qui lui vaudrait des terribles châtiments divins, surtout si le créancier est un brahman.

Souvent le créancier n'avait ni le temps ni la volonté de rester sur le seuil de son débiteur. Il louait pour cela un prêtre brahman. Cette habitude s'est fort généralisée et elle est devenue un moyen de trafic pour les prêtres.

Au Penjab, les miséreux s'entourent le cou avec des lanières de cuir et se laissent choir devant la porte des boutiques, où ils demeurent jusqu'au moment où on leur fait l'aumône.

D'autres menacent les riches, de se tuer ou de tuer un de ses enfants, si on ne leur donne une obole. Et les riches s'empres- sent de payer pour ne pas avoir sur la conscience la mort de l'innocent!



POUR MICHELINE

Par HENRY FRANZ

PREMIERE PARTIE

I

Dans la chambrette claire, ce matin-là, il pleuvait du soleil. Les rayons dorés, traversant les persiennes mal jointes et les rideaux de mousseline, se jouaient, indiscrets fureteurs, dans tous les coins de la pièce. Ils s'attardaient sur les meubles d'acajou, comme pour se mirer à leur surface luisante, effleuraient les murs, que des photographies piquaient çà et là de notes sombres, et, dans un rapide baiser, nimbaient d'une auréole lumineuse le front jauni du grand Christ d'ivoire suspendu au chevet de l'étroite couchette de fer argenté.

Soudain, plus capricieuse ou plus hardie que les autres, l'une des flèches de lumière remonta jusqu'au lit, erra quelques secondes sur les draps de grosse toile ménagère, puis se fixa enfin, triomphante, sur un délicieux visage de jeune fille faisant une tache rose au milieu des blancheurs de l'oreiller.

La dormeuse ne lui laissa pas le loisir de se livrer à sa contemplation. Gênée par l'invasion trop brusque, elle s'agitait, murmurant des mots incompréhensibles.

Soudain elle se dressa, comme mue par un ressort, se mit sur son séant et parut réfléchir profondément sur les tristesses d'un réveil matinal quand on a vingt ans, la conscience tranquille, et une envie de dormir encore.

Elle n'était pas précisément jolie, Micheline Harmel, la petite brodeuse ; mais l'irrégularité de ses traits prêtait à son visage rieur un charme particulier ; ses larges prunelles d'un gris sombre, pour ne point fasciner d'un regard, n'en avaient pas moins un rayonnement délicieux, et si la bouche vermeille semblait de prime abord un peu grande, ce défaut devenait vite une qualité, lorsqu'un séduisant sourire laissait à découvert deux rangées de perles éblouissantes.

La méditation, sans doute, n'entraînait guère dans les habitudes de la jeune fille : l'expression désolée de sa physionomie disparut subitement, et, sautant d'un bond à bas de son lit, elle commença sa toilette.

Contrairement à ce qui arrive d'ordinaire en pareil cas, ce ne fut pas long : aussitôt habillée, Micheline ouvrit sa fenêtre et se pencha, aspirant avec délices

l'air vif du dehors. Un moment, elle s'amusa à suivre des yeux les petits nuages blancs qui couraient, pareils à des flocons de fumée, sur le bleu pâle de ce ciel de juin. Ils allaient vite, vite, comme pressés d'arriver à quelque mystérieux rendez-vous, et disparaissaient bientôt derrière l'épais rideau de verdure formé, de l'autre côté de la route, par les sapins du parc de Hautefeuille.

Les quatre tourelles ardoisées de la somptueuse habitation émergeaient au-dessus des arbres ; Micheline les considéra un instant et leur adressa, en guise de bonjour amical, une cérémonieuse révérence ; puis son regard, se détournant, fixa longuement les hautes cheminées de la verrerie de Puy-Guillaume, que l'on apercevait dans le lointain, à droite. D'épaisses colonnes de fumée montaient vers le ciel, toutes noires, puis, parvenues à une certaine hauteur, s'évanouissaient brusquement, dispersées au souffle de quelque lutin invisible et malicieux.

— Micheline ! cria dans l'escalier une voix de femme, il est tantôt la demie.

— C'est bien, maman, je descends ! lança le timbre clair de la jeune fille.

Au milieu de la pièce du rez-de-chaussée servant à la fois de cuisine et de salle à manger, Cyprien Harmel, debout achevait de manger la soupe. Sa femme, près de la table, s'affairait à préparer le dîner de son mari, qui ne devait selon l'ordinaire rentrer que le soir, et remplissait de victuailles une besace de toile grise.

Allant de l'un à l'autre, Micheline leur plaqua sur les deux joues un retentissant baiser, accompagnant le geste affectueux d'appellations câlines. Eux la regardaient, attendris, lui rendant ses caresses, et une flamme orgueilleuse luisait au fond de leurs prunelles.

— Hein, Madeleine ! prononça tout à

coup Cyprien Harmel avec un accent de triomphe, je te disais bien qu'elle était levée !

La ménagère haussa les épaules et répliqua, essayant vainement de donner à sa figure placide une expression maussade :

— Oh ! toi, tu as toujours raison à ton dire ! N'empêche que si je ne l'avais pas appelée, elle serait encore à rêvasser là-haut. Allons, petite, dépêche-toi de manger, ton père serait en retard et le contre-maître gronderait.

Micheline n'avait pas attendu l'invitation pour s'emparer d'une écuelle en terre vernissée, empliesse jusqu'aux bords d'une soupe épaisse, à l'odeur appétissante, et, avec une prestesse remarquable, elle s'appliquait à en faire disparaître le contenu. Cyprien, avait passé la musette de toile en bandoulière sur ses effets de travail — pantalon et bourgeron de treillis bleu, — attendait en bourrant sa pipe.

— Allons, allons, remarqua-t-il, avec son bon gros rire d'homme simple content de son sort, je vois que l'amour ne te coupe pas encore l'appétit !

— Oh ! papa, protesta la jeune fille, devenant écarlate, tu supposes là des choses...

— Eh ! mais, des choses qui ne te sont pas désagréables, j'imagine ? Voyons, fillette, ce n'est pas la peine de rougir comme ça ; tu sais bien ce que je veux dire ?

La teinte rose recouvrant les joues de Micheline sembla s'accroître d'avantage, en même temps que les longs cils foncés s'abaissaient brusquement, voilant l'émotion des prunelles grises.

— Ah ! tu ne sais pas ? reprenait le père Harmel, goguenard. Veux-tu que je te dise, alors, à quoi tu songeais tout à l'heure, à ta fenêtre ? Tu pensais que Germain fait partie de l'équipe de nuit

cette semaine, et que par conséquent vous allez vous rencontrer tout à l'heure, quand il quittera le travail pour rentrer chez sa tante. N'as-tu pas justement besoin de soie rose, ce matin ?

— Alors, fit Micheline, — et sa voix tremblait légèrement, — quand je vais chez Mme Fériel m'approvisionner de mercerie, c'est, selon toi, pour m'y rencontrer avec son neveu ?

Il cligna de l'oeil sans répondre, avec un sourire gros de sous-entendus, tout en se dirigeant vers la porte qu'il ouvrit. Micheline, ayant pris son ombrelle et son panier, se disposait à le suivre. Devant sa mine boudeuse d'enfant gâtée, Mme Harmel intervint :

— Tu es fâchée, Linette ? C'est pour plaisanter, ce que ton père en dit. Il sait bien que tu es une fille sérieuse : n'est-ce pas, mon homme ?

— Oh ! c'était pour rire, fit Cyprien, bon enfant. Mais quand cela serait, il n'y aurait pas grand mal : ils sont presque promis ensemble.

— Par exemple ! se récria Micheline, où prends-tu cela ? D'abord je ne veux pas me marier, je te l'ai déjà dit, et ensuite...

Les deux époux se mirent à rire, sans remarquer la pâleur soudaine du visage de la jeune fille. Avec un hochement de tête malicieux, Madeleine Harmel déclara :

— Convenu, ma petite. Tu ne veux pas te marier maintenant, mais demain, mais plus tard... Ah ! ces gamines ! elles sont toutes les mêmes ! Dire que j'étais comme cela il y a vingt-cinq ans !

Elle s'était rapprochée de son mari ; celui-ci se pencha, mettant un rapide baiser sur la nuque hâlée, où les légers frissons d'or blanchissaient déjà, et il murmura gaiement :

— Hé, hé ! je connais quelqu'un qui ne s'en plaignait pas ! Te rappelles-tu, Madeleine, comme nous étions tous deux à cette époque ? Ah ! c'est beau, la jeunesse !

De sa main calleuse, déformée par le continuellabeur, l'ouvrier verrier caressait doucement les joues fraîches encore de sa compagne. Celle-ci se taisait et, les yeux mi-clos, semblait revivre les années écoulées, alors que, sans un sou vaillant, mais riche de beauté, de courage et de jeunesse, elle avait épousé par amour, à vingt-deux ans, Cyprien Harmel, son ami d'enfance.

Le tintement sonore de l'horloge qui, dans sa caisse de sapin sculpté, décorait l'un des angles de la cuisine, rompit le charme. Cyprien se secoua violemment, et se tournant vers sa fille :

— Micheline, cinq heures et demie ! Pressons-nous, il n'est que juste temps !

Déjà il s'éloignait. Elle le rejoignit en quelques bonds légers et marcha à côté de lui. Elle le dépassait de toute la tête, et cette constatation réjouit Madeleine, demeurée sur le pas de la porte à les suivre des yeux. Sur la route semblable à un long ruban blanc, les deux silhouettes se détachaient nettement, s'amincissant de seconde en seconde, et l'ombrelle claire semblait un gigantesque papillon d'azur.

II

Le père et la fille, marchant d'un bon pas, atteignirent en moins d'un quart d'heure, les premières maisons de Puy-Guillaume, petite ville d'environ deux mille habitants, située sur la route de Vichy, à une vingtaine de kilomètres de cette station thermale.

Là, ils se séparèrent : Cyprien alla rejoindre un groupe de camarades station-

nant devant le grand portail de l'usine. attendant le son de cloche indiquant la reprise du travail et la sortie de l'équipe de nuit. Des bonjours, des poignées de mains s'échangèrent, et une discussion animée et joyeuse ne tarda pas à s'engager.

Des quatre cents ouvriers de la verrerie, Cyprien Harmel était un des plus anciens. Il travaillait à l'usine depuis sa création, qui remontait à une dizaine d'années. Son ardeur à l'ouvrage, sa parfaite probité et son exactitude, qualités universellement reconnues, lui avaient valu l'amitié et l'estime des contremaîtres et du directeur, M. Labourdier.

Cyprien n'était pas moins sympathique à ses camarades. On ne lui connaissait aucun ennemi, et le seul reproche que lui adressaient les autres ouvriers, c'était de refuser constamment les fréquentes invitations à boire. Sur ce chapitre, en effet, il se montrait intraitable :

— J'ai une fille, déclarait-il simplement. Il est de mon devoir de faire des économies, afin qu'elle soit, lorsqu'elle s'établira, plus à l'aise que je ne l'étais moi-même.

Nul regret d'ailleurs ne l'avait jamais effleuré, en voyant la cohue grouillante des autres ouvriers emplir chaque samedi les auberges, pour y boire joyeusement. en battant les cartes, le petit vin blanc du pays, à la saveur excitante.

Il haussait les épaules et hâtait le pas. pour se retrouver quelques minutes plus tôt auprès de ses deux chéries, compter avec Madeleine les gros écus d'argent et les minces pièces jaunes, et, après bien des calculs, bien des discussions sur le plus ou moins de dépenses probables, déposer avec une sorte de ferveur religieuse. dans un coffret de fer, enfoui au fond de l'armoire, sous une pile de linge, une par-

tie de cette somme si péniblement gagnée.

Les deux époux se regardaient alors, et une même phrase attendrie leur venait aux lèvres :

— La dot de Micheline !

Puis ils ne se parlaient plus, suivant tous deux le cours d'une rêverie identique, ayant devant les yeux la vision immuable d'une grande jeune fille vêtue de blanc, des fleurs d'oranger dans les cheveux, sortant de l'église de Puy-Guillaume au bras d'un beau garçon, qui inclinait la tête vers elle et lui parlait bas en souriant.

La jeune fille, c'était Micheline ; quant au futur époux, ses traits, longtemps indistincts, s'étaient précisés depuis quelques années : il ressemblait à s'y méprendre à Germain Fériel, un onphelin élevé par une vieille tante et qui, s'il fallait en croire l'opinion publique, avait bien quelque chose."

Sans que des paroles formelles eussent été échangées, le mariage des deux jeunes gens semblait de part et d'autre une affaire conclue. Germain, revenu du régiment depuis l'automne, saisissait avec empressement les moindre occasions de se rencontrer avec Micheline, et ne cachait nullement les sentiments tendres que lui inspiraient la joliesse et la grâce de Mlle Harmel.

Il sortait en ce moment de l'usine, croisant les camarades de l'équipe de jour. Au milieu des longues files serrées, il eut vite distingué Cyprien, et son visage bronzé aux traits énergiques s'éclaira d'un franc sourire.

— Ça va, ce matin, papa Harmel ? demanda-t-il, allongeant la main au-dessus des groupes pour échanger avec le verrier une étreinte chaleureuse. Et Mme Harmel ? Et Micheline ?

Sous les sourcils gris embroussaillés, les

petits yeux enfoncés du père Harmel pétillèrent de malice, tandis qu'il répliquait avec une affectation d'indifférence :

— Gran merci, mon garçon ! la bourgeoise et moi, ça va encore ; Micheline était un peu malade, ce matin, mais l'air de la mercerie la remettra...

Les traits durs, un instant altérés, s'éclairèrent comme par magie. Vivement, Germain demanda :

— Elle est chez ma tante ?

Cyprien, déjà entré dans la vaste cour, se retourna à demi et fit de la tête un signe affirmatif. Sans attendre davantage, Germain salua d'un "au revoir" collectif le groupe des camarades et reprit sa marche.

Il allait très vite, sans songer à jeter un regard sur les ménagères occupées, au pas de leurs portes, à l'épluchage des légumes pour le dîner, ou à l'astiquage des cuivres. Au passage de l'ouvrier verrier, des sourires et des chuchotements couraient dans le clan féminin :

— Voilà Germain Fériel bien pressé ! Il doit savoir que sa fiancée est chez sa tante et il se dépêche de la rejoindre.

Les femmes suivaient le jeune homme d'un regard indulgent, mais plus d'un joli minois se rembrunissait en entendant la phrase malicieuse. Germain ignorait le pouvoir conquérant de ses grands yeux sombres et de sa fine moustache brune, et on l'eût certes fort étonné en lui apprenant que bien des fois, le voyant parler au père Harmel, ou serrer le dimanche au sortir de la messe la main de Micheline, des lèvres fraîches avaient murmuré en étouffant un soupir :

— Est-elle heureuse, tout de même, cette Micheline !

Pour le moment, celle dont on jalousait si fort la félicité future, assise dans l'étroit magasin à devanture verte, compa-

rait attentivement divers écheveaux de soie rose étalés sur la petite banque de noyé ciré. Mme Férel, debout auprès d'elle paraissait s'intéresser fort au assortiment des nuances ; mais ses petits yeux verts, à l'acuité pénétrante, ne se détournaient pas du frais visage de la brodeuse, tandis qu'elle discourait à perdre haleine, ayant enfourché son dada favori : le mariage de son neveu.

Micheline écoutait patiemment ; mais de temps à autre, le front pur, que les mèches folles des cheveux bouclés voilaient en partie, se rembrunissait, et un pli d'énervement se creusait entre les fins sourcils. Brusquement, ayant sans doute fait son choix, la jeune fille se leva, tenant à la main plusieurs des écheveaux soyeux aux nuances délicates :

— Tu t'en vas déjà ! s'exclama la digne femme stupéfaite ; attends au moins cinq minutes, que Germain puisse te dire bonjour avant d'aller se reposer !

Une crispation de contrariété passa, rapide, sur ses lèvres rienses. Ce ne fut qu'un éclair, et la voix bien timbrée se fit calme pour répondre :

— Je ne puis m'attarder. Que dirait Mlle Alice si elle n'avait pas sa robe demain, pour le bal du château de Haute-feuille ?

— Ah ! fit la mercière, rassurée par l'explication donnée, s'il s'agit d'un travail promis, c'est différent. Alors, c'est pour Mlle Dherfaillies, cette jolie toilette rose ?

Elle avait enveloppé l'emplette de Micheline et la lui remettait, attendant une réponse. Mais la jeune fille se contenta d'un signe affirmatif, et la mercière soupira, avec une admiration profonde et une pointe d'envie :

— Faut-il que ça gagne de l'argent, un notaire, pour payer à sa fille des robes de

soie brodée !

— Dame ! fit Micheline, ce n'est pas moi, bien sûr, qui pourrais m'offrir la pareille ! Je me sauve ; vous direz à Germain que je l'attendrai une autre fois.

Déjà elle s'enfuyait, preste, se retournant au bout de quelques mètres, pour envoyer à sa vieille amie un bonjour de la main, et la brave commerçante, tout en disposant les chaussettes, les gants et les pèlerines à l'étalage, songeait tristement, avec la clairvoyance de son gros bon sens :

— Un travail pressé, je ne dis pas ; c'est égal, si elle aimait Germain comme le pauvre garçon l'aime, il me semble qu'elle aurait trouvé moyen de rester un peu pour le voir.

III

Presque à l'entrée de Puy-Guillaume, bordant la route, une coquette villa étalait orgueilleusement aux regards admiratifs et charmés la blancheur de sa terrasse en pierres de taille et l'élégance de ses pignons pointus, recouverts de tuiles rouges émergeant, telles des taches sanglantes, d'un fouillis de verdure. Sur le devant de l'habitation, aux quatre angles d'une grande cour sablée, s'épanouissaient des massifs d'héliotropes et de géraniums. Au milieu, un jet d'eau jaillissait, entouré d'un minuscule bassin dans lequel nageaient des poissons rouges. Une haute grille de fer forgé bordait la route, et sur les deux battants du portail, merveilleuse pièce de serrurerie, on pouvait distinguer nettement au centre d'un écusson fantaisiste, un "D" et un "V" entrelacés.

Ces initiales, autant que les panonceaux de cuivre doré fixés au-dessus de la porte principale, indiquaient aux habitants de la localité la demeure de Me Dherfaill-les-Valmeix, notaire à Puy-Guillaume de-

puis trente ans et plus.

Le maître de ce riant logis, suivi de son fils, descendait en cet instant les marches du perron.

Court, replet, ses jambes torses semblant soutenir avec peine le poids de la honle de graisse lui servant de corps ; sa figure poupine, complètement rasée, au milieu de laquelle brillaient, inquiets et fureteurs, deux petits yeux de nuance indécise, qui jamais ne vous regardaient en face, Me Dherfaill-les-Valmeix inspirait, à première vue, un sentiment complexe d'étonnement et de défiance.

Sa clientèle était nombreuse et variée. Outre les commerçants et les ouvriers de la petite ville, cultivateurs des villages avoisinants, il possédait l'estime et la confiance de tous les propriétaires et châtelains de la région, et ils étaient ses amis autant que ses clients. Dans cette campagne tranquille, où la fertilité du sol n'a d'égale que la beauté des paysages et l'harmonie des décors, les majestueux châteaux, les gracieuses villas surgissent presque à chaque pas. Dans toutes ces opulentes demeures, le notaire avait ses grandes et ses petites entrées, et sa fortune personnelle, qu'un riche mariage avait assurée, lui permettait de faire bonne figure dans le monde.

— Vois-tu, Noël, déclarait-il, arrêté au bas des marches de pierre et tournant ses pouces l'un sur l'autre, d'un geste qui lui était familier et lui servait, dans les moments critiques, à dissimuler son embarras, il est inutile de me tourmenter davantage à ce sujet : je t'ai dit non une fois, et c'est non toujours ; entends-tu ?

Les paroles étaient sévères ; pourtant, chose bizarre, le ton semblait les démentir. Cette voix molle, traînante, onctueuse, causait à celui qui l'entendait pour la première fois une sensation d'inexplicable

malaise, qu'augmentait encore le sourire énigmatique perpétuellement figé au coin des lèvres charnues et trop rouges.

Noël regarda son père et étouffa un soupir. Après quelques minutes d'un silence pénible, il murmura :

— Vous ne pouvez vouloir que je sois malheureux toute ma vie !

Un rire sarcastique interrompit le jeune homme :

— Malheureux ? Parce que je t'empêche d'épouser la première drôlesse venue ? En voilà de l'exagération ! Tiens, mon garçon, laisse-moi te le dire, nous ne nous entendrons jamais ! Tu prétends faire du mariage une affaire de sentiment, alors que tout homme intelligent et soucieux de ses intérêts doit en faire une affaire tout court. Voilà ce que je comprends, moi, et tu es vraiment naïf, si tu oses me soutenir le contraire !

Noël avait d'abord écouté son père avec stupeur. A la fin, il n'y tint plus. Son geste exaspéré arrêta net l'éloquente tirade du notaire et sa voix chaude s'éleva tremblante d'indignation contenue :

— Ainsi, selon vous, le mariage n'est autre chose qu'un vulgaire et cupide marché ? Le respect que tout homme de cœur doit à une jeune fille se mesure à la fortune de cette dernière ? Oui, je suis un naïf, vous venez de le dire avec raison, puisque j'ai eu un instant la crédulité de penser que vous me comprendriez, et que vous m'approuveriez de vouloir donner mon nom à la femme que j'aime, malgré l'inégalité apparente de nos positions. Je ne veux pas oublier le respect que je dois avoir pour vous ; laissez-moi vous dire cependant que ma morale me semble préférable à la vôtre, et que j'aime cent fois mieux passer pour un sot aux yeux du monde en gardant ces sentiments que vous déclarez ridicules, qu'acquiescer

une réputation d'intelligence en faisant miens vos principes.

Tournant brusquement le dos au notaire, stupéfait de cette audace inaccoutumée, chez son fils, Noël ouvrit violemment la grille d'entrée, qui tourna sur ses gonds avec un grincement, et courant comme un fou s'élança sur la route.

Me Dherfailles réfléchit un instant, suivant des yeux le jeune homme qui s'éloignait d'un pas rapide, puis un rictus ironique distendit ses lèvres et il murmura, haussant les épaules avec dédain :

— Suis-je niais de ne pas deviner ! Il va sans doute retrouver son amie et la mettre au courant du piteux résultat de son ambassade. Eh bien, va, mon garçon, va !... Quand vous aurez bien larmoyé tous les deux, peut-être deviendras-tu raisonnable ? Et ! eh ! il s'émancipe joliment, le gaillard ! Ce n'est pas l'an dernier qu'il eût osé ainsi me tenir tête : voilà où mènent les mauvaises fréquentations !

Sur cette conclusion sentencieuse, Me Dherfailles sortit à son tour et se dirigea vers la mairie, distribuant à droite et à gauche force poignées de mains, accompagnées de bienveillantes paroles ; l'expression sardonique de son regard s'était muée subitement en un air de bonhomie condescendante, celui que doit prendre un souverain daignant visiter les humbles mortels, ses sujets. Derrière son dos, les exclamations se croisaient : les commères auxquelles il avait adressé la parole, les robustes travailleurs dont il venait de serrer sympathiquement les mains calleuses, exprimaient leur opinion unanime en phrases louangeuses, pouvant se résumer en une seule :

— Au moins, v'là un bourgeois pas fier avec le pauvre monde ; c'est pas les aristos de Hautefeuille qui en feraient au-

tant; ils auraient bien trop peur de perdre leurs rentes !

Le notaire feignait de ne rien entendre, mais malgré lui, sa petite taille se redressait orgueilleusement, et un éclair bizarre passait dans les prunelles fuyantes, tandis qu'il se surprenait parfois à murmurer, ironiquement philosophe :

— Quelle comédie, la vie !

IV

Lorsqu'il eut perdu de vue les premières maisons du bourg, Noël ralentit son allure, et, reprenant haleine, regarda autour de lui. N'apercevant personne, il se remit lentement en marche.

Noël Dherfaillles avait vingt-huit ans, une physionomie sympathique qui dès l'abord prévenait en sa faveur, mais à laquelle ses cheveux trop blonds, ses yeux d'un bleu trop pâle sous les fins sourcils presque invisibles, prêtaient une allure malade. Il était de taille moyenne, plutôt grand, extraordinairement mince et blême, avec des attaches aristocratiques.

On le voyait rarement sourire, jamais il ne se livrait aux éclats d'une bruyante gaieté. Les observateurs le jugeaient fier : ceux plus clairvoyants le devinaient malheureux et le plaignaient, sans pourtant connaître les causes de sa persistante mélancolie. On supposait toutefois, non sans apparente logique, que la santé de sa mère lui donnait des inquiétudes.

Madame Dherfaillles, en effet, ne quittait plus, depuis de nombreuses années, la chaise longue où la clouait une cruelle maladie. A peine si, quand le temps était beau, on la portait, cadavre vivant, sur la terrasse enguirlandée de clématites où les passants pouvaient l'apercevoir, rivant sur eux ses yeux agrandis par la fièvre, où toute sa vie semblait s'être con-

centrée.

Noël adorait sa mère, et c'était pour son cœur de fils une blessure toujours cuisante de la voir ainsi souffrir sans aucun espoir de guérison ; mais il regrettait aussi de n'avoir pu, malgré ses efforts, se concilier la confiance et l'affection de son père, et la constatation de l'hostilité à peine déguisée du notaire l'emplissait d'amertume.

Suivant la volonté de ses parents, Noël avait fait son droit. Il comptait succéder à son père ; et les refus successifs du notaire, lorsqu'il exprimait ce désir, l'avaient déconcerté. Après avoir irrité Noël comme une preuve de l'indifférence paternelle, les entraves opposées à ses projets finissaient par éveiller sa curiosité. Durant les trop nombreux loisirs que lui procurait son oisiveté forcée, il avait observé les agissements de son père et était arrivé à une double découverte, sur la vérité de laquelle il ne pouvait malheureusement se faire illusion.

Non seulement M. Dherfaillles spéculait peu scrupuleusement sur les fonds à lui confiés, risquant sans vergogne l'avoir de ses clients dans des opérations financières plus que hasardeuses, mais il se rendait à Vichy presque chaque semaine, durant la saison, sous le fallacieux prétexte d'affaires à conclure, et gaspillait au jeu l'argent de cette façon malhonnête.

Le jour où la triste supposition se changea pour Noël en certitude, il crut qu'il ne pouvait souffrir davantage. Une douleur nouvelle lui était cependant réservée.

Le terrible secret, il le sut bientôt, n'en était plus un depuis longtemps pour sa mère : la pauvre martyre savait. Fidèle au souvenir de l'ancien amour, elle avait le sublime courage de se taire ; mais l'héroïque silence la tuait lentement.

La mère et le fils pleurèrent longuement ensemble, leurs confidences échangées et d'un commun accord se turent désormais, évitant de toucher à ce pénible sujet. Noël depuis lors vécut dans des transes perpétuelles.

Il perdait l'appétit et le sommeil, de venant de jour en jour plus maigre et plus pâle ; le seul rayon de soleil de son existence était la présence de sa soeur Alice, plus jeune que lui de quelques années, et dont la gaieté insoucieuse mettait comme un baume bienfaisant sur les tortures de son âme : au moins celle-là ignorait, et Noël voulait espérer qu'elle ignorerait toujours.

Depuis l'été précédent, une autre consolation lui était réservée : pour la première fois, il aimait de toutes les forces de son être jeune, assoiffé de tendresse, et jusqu'alors sevré de toute joie.

Sur la route poussiéreuse, ce matin-là, le nom de l'aimée lui montait aux lèvres, et il oubliait dans cette invocation les tristesses de l'heure précédente :

— Micheline ! Micheline !

C'était, en effet, de la fille de Cyprien Harmel qu'il s'agissait.

Comment s'étaient-ils connus ? D'une façon bien simple : Micheline, très habile ouvrière, comptait Alice Dherfaillies au nombre de ses clientes. Bien souvent, elle était venue à la villa rapporter l'ouvrage confié : parfois même, lorsqu'il s'agissait d'une pièce importante, la jeune fille préférait exécuter le travail sur place, et ne rentrait au logis paternel que le soir. Alice la traitait en amie ; aussi déjennait-elle, ces jours-là, avec la famille du notaire. C'était ainsi que Noël l'avait connue et, très vite, s'était laissé aller au charme de cet amour, sans chercher à en prévoir les conséquences.

Micheline, qui n'avait d'abord prêté

qu'une attention médiocre à ce grand garçon timide et silencieux, ne tarda pas à remarquer les regards émus qu'il attachait sur elle, et un jour, interrogeant loyalement sa conscience, elle fut tout étonnée de la place occupée par Noël dans son cœur.

Le jour où le jeune homme s'enhardit à lui demander si elle consentirait à devenir sa femme, elle avait répondu par l'affirmative, nullement surprise de la proposition. Sa petite âme d'enfant candide, que nul souffle malsain n'avait effleurée, n'imaginait pas un autre épilogue à leur mutuel amour. Mais Noël avait, parlant de ses parents, exprimé la crainte de contrarier son père. De Mme Dherfaillies il ne s'inquiétait guère, sachant bien que la pauvre femme l'aimait trop pour ne pas vouloir son bonheur.

Micheline, un instant, s'était troublée ; puis, reprenant courage, elle avait bravement répondu :

— Eh bien, Monsieur Noël, si votre père refuse, nous attendrons qu'il change d'idée. M. Dherfaillies ne peut vouloir faire deux malheureux ; un jour viendra où il m'acceptera pour fille. J'attendrai.

Micheline avait tenu parole : toutefois, par un sentiment de pudeur bien compréhensible, elle n'avait pas osé confier à ses parents son cher secret, se réservant de les en instruire lorsque tous les obstacles levés, elle pourrait enfin dire tout haut ce nom qu'elle murmurait si souvent, en ses longues heures de solitude laborieuse.

Continuant sa promenade matinale, Noël était arrivé tout auprès de la maisonnette des Harmel. Il leva machinalement les yeux, et son cœur battit violemment en reconnaissant les croisées aux volets verts, et le balcon de bois du premier étage, où s'enroulait une glycine. Sur ce balcon, une forme féminine, svelte

et gracieuse, tirait activement l'aiguille. en fredonnant une chansonnette. Noël la devina avant même de l'apercevoir, et un flot de sang colora aussitôt sa figure pâlie.

Au bruit sec des pas sur la route, la brodeuse avait levé la tête. Reconnaissant celui qui s'avançait, elle quitta sa chaise et vint s'accouder à la balustrade ajourée, sur laquelle pendaient les grappes mauves.

Noël passa, salua... elle lui fit de la tête un signe interrogatif auquel il répondit par une dénégation muette, puis, triste infiniment, il poursuivit son chemin.

Micheline alors alla reprendre l'ouvrage un instant délaissé et se remit à travailler en silence, couvrant de fleurs délicates l'étoffe fragile et soyeuse. Mais soudain, entre les branches d'égantier s'épanouissant sur le tissu rose, deux perles brillantes roulèrent, et le front pur, comme alourdi, s'inclina davantage.

V

Alice Dherfailles achevait sa toilette : ce matin-là, elle y apportait plus de soin encore qu'à l'ordinaire, se tournant et se retournant en tous sens devant la haute psyché. Adèle, la femme de chambre, ne savait que penser de cette recrudescence de coquetterie. Depuis longtemps au service de la famille Dherfailles, et jouissant en cette qualité de la liberté d'allures et de langage privilège des vieux serviteurs, elle se permit enfin d'interroger sa jeune maîtresse.

— Vous tenez donc bien à être belle aujourd'hui, Mademoiselle Alice ?

La jeune fille tressaillit, jeta un dernier et furtif regard sur l'image séduisante que lui renvoyait la glace, et, satis-

faite sans doute de ce rapide examen, répondit avec un sourire :

— Cela vous intrigue, ma bonne Adèle ? Eh oui, j'ai une raison, et d'importance encore. Maman ne vous a rien dit hier soir ?

Elle prit un temps, afin d'assurer l'effet produit, et brusquement lança d'une voix claire :

— Je suis fiancée, je me marie le mois prochain. Là, êtes-vous contente ?

Adèle ouvrit des yeux énormes ; Alice riait, rattachant avec une minuscule épingle une bouclette blonde récalcitrante.

La jeune fille ressemblait à son frère, sauf l'expression de la physionomie. On devinait, rien qu'en la voyant, que ces yeux de pervenche ignoraient les larmes, et que sous ce front sans ride n'avait jamais passé l'ombre d'une pensée triste. C'était une de ces créatures de luxe, qui semblent uniquement faites pour le bonheur et le plaisir, et paraissent incapables de supporter les chocs douloureux de l'existence.

Adèle demandait, sa curiosité plus vivement excitée :

— Et vous ne pouvez me dire, Mademoiselle, le nom de votre futur ? Est-ce que je le connais ?

— Je crois bien ! Vous lui avez parlé pas plus tard que ce matin. Devinez maintenant si possible ?

Adèle eut une exclamation de joyeuse surprise.

— J'y suis ! Monsieur Armand de Hautefeuille ? Ah ! mademoiselle, comme vous devez être heureuse !

Le joli visage d'Alice un moment, devint sérieux et pensif, en même temps qu'elle prononçait avec une ferveur attendrie :

— Heureuse ? Oui, je le suis : Armand m'aime comme je l'aime, il me l'a dit et

je le crois.

Et, avec sa mobilité d'oiseau, passant soudain à un autre ordre d'idées, elle s'écria, se coiffant brusquement d'une mi-gnonne toque de paille :

— Il faut que j'aille voir Micheline Harmel, tout de suite, et que je l'amène ici : maman s'entendra avec elle pour qu'elle termine sur-le-champ mon trousseau.

Adèle ébahie ouvrait la bouche pour répondre ; mais avant qu'elle eût articulé une parole, la jeune fille déjà descendait l'escalier, traversait la cour en quelques bonds légers et se trouvait sur la route.

Micheline se trouvait sur le pas de la porte, quand Mlle Dherfailles arriva en vue de la maisonnette ; aussitôt, elle conduisit la visiteuse dans la chambre du premier étage, celle des époux Harmel, qui, pendant le jour, servait d'atelier à la brodeuse.

La fille du notaire, ayant pris un siège, se mit à babiller gaiement. Micheline assise en face d'elle l'écoutait, intéressée en apparence, au fond lasse et indifférente. Après avoir raconté dans ses moindres détails la soirée de la semaine précédente au château de Hautefeuille, elle déclara :

— Je ne vous ai pas assez remerciée de ma toilette, l'autre jour, vous en avez fait une véritable petite merveille. Quelle artiste vous êtes !

— Oh ! Mademoiselle, protesta modestement Micheline, vous exagérez ! La broderie était sans doute jolie, mais la façon de la robe la faisait valoir. C'est votre couturière et non moi qu'il faut complimenter.

— Mais non, mais non je sais ce que je dis. En ai-je reçu, grâce à vous, des éloges ! J'étais submergée sous un véritable flot de louanges, il est bien juste que je

vous en retourne une partie. Et je vous dois bien plus encore, ajouta-t-elle avec son joli rire d'enfant heureuse, je vous dois un fiancé. Vous doutiez-vous de la nouvelle, Micheline ?

L'indifférence de la jeune brodeuse était subitement tombée ; curieuse, elle pressait Alice de questions. Celle-ci raconta alors à sa compagne l'histoire détaillée de ses fiançailles.

Micheline écoutait, profondément émue par ces confidences de la soeur de Noël. Sans qu'elle comprît pourquoi, un espoir soudain se levait en elle. Il lui semblait que ce bonheur devait être contagieux, et que quelque peu de la félicité d'Alice ne pouvait manquer de rejaillir jusqu'à elle.

— Et nous serons mariés le mois prochain, conclut Mlle Dherfailles ; M. le curé publiera les bans dimanche.

— Si vite ? s'étonnait Micheline.

— Il le faut bien : papa a déclaré qu'il ne donnerait pas son consentement si nous voulions faire traîner les choses en longueur. Je le regrette un peu ; j'avais toujours rêvé de longues fiançailles ; mais d'un autre côté, une fois mariés, nous serons sûrs que personne ne viendra nous opposer des obstacles. Vous comprenez ?

Micheline comprenait, et cependant ressentait une angoisse vague. Quel intérêt poussait M. Dherfailles à presser de la sorte ce mariage ? C'est la question qu'elle se posait, sans parvenir à la résoudre d'une manière satisfaisante.

— Vous viendrez à Puy-Guillaume cette après-midi ? demandait Alice, se levant pour partir, nous comptons sur vous, maman et moi. Pauvre maman ! Si vous saviez, Micheline, comme elle est heureuse de mon bonheur ! Elle est beaucoup mieux ces jours-ci ; elle a pu sortir deux

soirées de suite sur la terrasse, et ça ne lui était pas arrivé depuis longtemps. Quel dommage qu'elle ne puisse pas guérir tout à fait ! Vous êtes bien heureuse. Micheline, de n'avoir pas une mère toujours malade comme la mienne !

Du bout de son gant blanc, la jeune fille essuya une larme indiscreète perlant à sa paupière et, suivie de Micheline, sortit de la chambre.

Quelques minutes plus tard, ayant obtenu de la fille de Madeleine une promesse formelle de l'aller voir dans la journée, Mlle Dherfaillies reprenait le chemin de la villa.

VI

Le soir naissait ; sur la campagne paisible l'ombre descendait lentement, mystérieuse et douce.

La tête lourde et l'âme lassée, Micheline qui venait de passer une semaine à la villa Dherfaillies pour aider à la confection des quelques pièces du trousseau d'Alice restant à terminer, retournait chez elle. Elle devait y passer la journée du lendemain, qui était un dimanche, et reprendre ensuite son travail.

Mais la jeune fille ne se sentait pas le courage d'affronter une seconde fois cette redoutable et périlleuse épreuve. Sentir auprès d'elle la présence constante de Noël, paraître le regarder avec indifférence alors que, gardant toujours son visage triste, il venait s'asseoir auprès d'Alice, dans la chambre où travaillait l'ouvrière, et feignait de s'intéresser fort à la garniture des objets de lingerie, lorsqu'en réalité c'était Micheline qu'il ne quittait pas des yeux ; l'entendre lui adresser la parole, avec une affectation d'impassibilité et se voir, devant témoins, obligée de lui répondre de même ; la jeune fille se promettait bien de ne pas subir ce sup-

plice davantage.

Elle avait pu, en tête à tête, entretenir longuement Noël, et ne se faisait plus maintenant aucune illusion, comprenant trop que Me Dherfaillies ne reviendrait pas sur sa détermination, et qu'à moins d'un miracle impossible, ils étaient condamnés à demeurer toujours des étrangers l'un pour l'autre.

Sous son apparente insouciance, Micheline cachait une indomptable énergie. Cette ruine de ses espérances l'étourdissait d'abord, mais ne réussit point à ébranler sa confiance dans l'amour de Noël. Elle souffrait, certes, mais elle affectait, pour ne pas l'attrister davantage, une résignation qu'elle était loin d'avoir.

— Toutes les défenses du monde ne pourront jamais nous empêcher de nous aimer, avait-elle déclaré au jeune homme avec un mélancolique sourire. Puisque je ne puis être votre femme, je vous promets du moins de ne me marier jamais.

— Moi non plus, je ne me marierai pas, Micheline ; vous seule ou personne !

Depuis ce jour-là, ils évitaient, d'un accord tacite, de revenir sur ce sujet, et ils avaient, autant qu'il était en leur pouvoir, rendu plus rares leurs occasions de rencontres. Mais il était une torture à laquelle ils ne pouvaient échapper : aux heures des repas, ils se retrouvaient forcément en présence, sous l'oeil attentif et dépourvu de bienveillance de Me Dherfaillies. Le notaire mettait à les observer une sorte de persistance ironique et cruelle. Si l'on causait, il émaillait ses phrases, au hasard, de la conversation, d'allusions blessantes comprises d'eux seuls, de sourires qui en disaient long. Micheline, indignée, retenait à grand-peine et par un prodige de volonté les larmes qui la suffoquaient, n'osait lever les yeux de dessus son assiette.

Noël mordillait nerveusement son imperceptible moustache blonde. De temps à autre, sous un coup de fouet plus cinglant, il fixait longuement son père, et des éclairs de colère s'allumaient dans ses yeux bleus, ordinairement si doux et si tristes.

Mme Dherfailles, à la suite d'une nouvelle crise, avait dû s'aliter et condamnant rigoureusement l'entrée de sa chambre. Noël était admis auprès d'elle quelquefois, et il rapportait de ces entrevues une pâleur et une tristesse croissantes.

Alice seule mettait un peu de gaieté à la table familiale : trop étourdie, et surtout, à l'heure présente, trop absorbée par son bonheur pour s'apercevoir des drames intimes se déroulant autour d'elle. la fille du notaire babillait, riait, faisant demandes et réponses avec une égale animation et réussissant parfois à dérider par ses saillies le visage renfrogné de Me Dherfailles.

Songeant à toutes ces choses, Micheline était arrivée à la porte de son logis. Le père Harmel, qui venait de rentrer de l'usine, guettait, en fumant sa courte pipe de buis, le retour de la jeune fille. Dès qu'il l'aperçut, il lui adressa des signes de la main l'invitant à se hâter.

Micheline entra. Madeleine, assise auprès de la table, se leva précipitamment, abandonnant le journal qu'elle était en train de lire, pour venir embrasser sa fille. L'habituelle caresse sembla à celle-ci plus tendre encore que de coutume. Sa mère avait-elle deviné sa souffrance, et, par plus d'affection encore cherchait-elle à la consoler ?

Madeleine souriait, sans se douter de la douleur intime de la jeune fille. Elle l'entoura de ses bras, et comme au temps de sa petite enfance la fit asseoir sur ses genoux. Cyprien, après avoir fermé soi-

gneusement la porte d'entrée, prenait place auprès des deux femmes, sur un antique escabeau curieusement sculpté.

Profondément émue Madeleine contemplait sa fille. Dans la pièce aux murs blanchis à la chaux, carrelée de briques rouges, on n'entendit d'autre bruit, pendant quelques minutes, que le tic-tac monotone du balancier de l'horloge dans sa caisse de bois. Cyprien, le premier, rompit le silence.

— Allons, femme, fit-il, affectant de prendre un ton bourru que démentait l'indulgence de son regard, ne fais pas languir plus longtemps cette petite ; dis-lui la nouvelle, puisqu'elle la concerne.

Sans paraître avoir entendu, la ménagère se taisait. Il reprit, ponctuant ses paroles d'une bourrade amicale :

— Tu ne veux pas parler ? Je t'ai connue plus bavarde dans le temps. Tu as pourtant bien voulu l'entendre, autrefois. Ce que tu refuses de dire à Micheline aujourd'hui ?

La brodeuse tressaillit, elle avait peur de comprendre.

— Germain est venu avec sa tante, dit enfin Madeleine.

— Pour quoi faire ? demanda machinalement Micheline.

Cyprien éclata de son gros rire, faisant trembler les piles d'assiettes à fleurs et les verres alignés sur le buffet-étagère avec une impeccable symétrie.

— Ma parole, ces gamines sont impayables ! Pour quoi faire ? Petite rusée. Comment si tu ne savais pas aussi bien que nous qu'il s'agit de fixer le jour de vos noces !

Le rire heureux du verrier s'arrêta soudain : échappant à l'étreinte maternelle. Micheline s'était dressée. Elle semblait sous le coup d'une violente émotion et ses lèvres mêmes devinrent blanches tandis

qu'elle balbutiait, les couvrant tous deux d'un regard éperdu :

— Alors, c'est vrai ? Il m'a demandée en mariage tout à l'heure ?

Les deux époux se regardèrent, étonnés de l'angoisse visible de Micheline, en apprenant ce dont elle se doutait depuis si longtemps.

— Mais oui, Linette, fit Cyprien, il t'a demandée, ce brave garçon, et ça ne doit guère te surprendre, j'imagine ? Voyons, qu'est-ce que tu vas lui dire quand il reviendra ?

La réponse ne vint pas tout de suite. Micheline, les yeux clos, les mains jointes comme pour une prière, semblait réfléchir profondément... Eux se taisaient, respectant son silence, qu'ils commençaient cependant à trouver singulier. Madeleine, se penchant, murmura à l'oreille de son mari qui acquiesça de la tête :

— Elle aime bien Germain, mais elle nous aime aussi, pauvre petite ! et ça lui fait de la peine de nous quitter.

Brusquement, le front penché se releva. les larges prunelles gris sombre étincelèrent d'énergie, et Micheline prononça de sa voix douce, au fond de laquelle vibraient une indomptable fermeté :

— Tu iras trouver Mme Fériel demain matin, maman ; tu la remercieras de sa démarche, et tu lui diras que je ne veux pas me marier... jamais.

— Hein ? s'exclamèrent à la fois le verrier et sa femme, croyant avoir mal entendu.

La jeune fille resta muette, tout son grand courage subitement tombé, se demandant si elle aurait jamais la force de causer un chagrin à ces deux êtres chéris.

— Ce n'est pas sérieux, Linette ? fit Cyprien interloqué. Dis-moi vite que tu as voulu rire, car ce ne peut être qu'une

plaisanterie ! Est-ce qu'une jeunesse comme toi est faite pour rester fille ? Mais parle donc, réponds-moi : pourquoi nous dire une chose pareille ?

— Parce que c'est la vérité, papa, répondit Micheline plus bas encore. Je me trouve heureuse près de vous, et je ne veux pas vous quitter. Est-ce que vous êtes ennuyés de moi ?

Elle se faisait câline, essayait de sourire. Madeleine intervint.

— Tu ne nous quitteras pas ; Germain nous le disait encore tout à l'heure : il viendra habiter avec nous si tu le désires.

Micheline se troubla. Que pouvait-elle répondre ? Madeleine poursuivait, persuasive :

— S'il s'agissait d'un garçon que nous ne connaissons pas, je comprendrais ton refus ; mais Germain est un ami, presque un frère, et il t'aime tant ! Est-ce que tu as quelque chose à lui reprocher ? T'aurait-il mal parlé par hasard ? Ça m'étonnerait : il est si timide ! si bien élevé !

— Et puis, interrompit Cyprien, c'est un beau parti, Germain Fériel. J'en sais plus d'une qui ne ferait pas tant la difficile si elle était à ta place ! Il a du bien de son père, sans compter ce qui lui reviendra de sa tante dont il est seul héritier. C'est un très bon ouvrier qui gagne ses huit francs par jour, et ne va pas les boire à l'auberge comme tant d'autres. Enfin, il est joli garçon, bon chrétien, et mon avis est que tu ne pourras pas trouver mieux sous tous les rapports. Voilà.

Micheline eut une seconde d'hésitation : quels arguments opposer à tant de raisons et, se rappelant le serment de fidélité fait à Noël, elle répliqua, courageuse :

— Ecoute-moi, papa, toi aussi, maman. et ne vous fâchez pas de ce que je vais

vous dire : si j'étais résolue à me marier. c'est Germain que je choisirais, mais je ne veux pas : c'est impossible !

— Tu l'aimes cependant ! s'écria Madeleine suffoquée.

La jeune fille hésita, il lui en coûtait de prononcer la parole cruelle ; mais le mensonge répugnait à cette nature loyale. et elle se décida à l'avou.

— Non, maman, je n'aime pas Germain d'amour. J'ai cru l'aimer, pourtant, je le reconnais ; si vous m'aviez proposé de l'épouser l'année dernière, j'aurais dit oui, tout de suite. Maintenant je ne peux pas, je sais que je me trompe, que je l'aime simplement d'amitié, comme un frère. C'est même pour cela que je ne voulais rien dire : j'espérais que lui aussi finirait par ne plus m'aimer que comme une soeur, qu'il changerait d'idée, et maintenant que je sais, que vous me dites qu'il aura beaucoup de peine à cause de moi. cela me fait tant de chagrin, tant de chagrin, si vous saviez !

A bout de forces pour se contenir plus longtemps, Micheline s'agenouilla devant sa mère, cachant son visage dans les plis de la robe de serge brune, et elle sanglota éperdument, répétant, avec l'obstination d'une enfant malade :

— Dites-moi que vous me comprenez. que vous n'êtes pas fâchés... j'ai tant, tant de chagrin !...

Le verrier et sa femme échangèrent un regard apitoyé et pendant que Madeleine, trop émue pour parler, passait doucement la main sur les cheveux châtons, le père Harmel répétait, encourageant :

— Mais oui, nous te comprenons, ma pauvre petite...

Micheline se relevait lentement, essuyant les larmes qui ruisselaient sur son visage ; elle se dirigeait vers la porte donnant sur l'escalier, espérant monter à sa

chambre et mettre fin à cette scène pénible ; sa mère la retint :

— Alors, dit Madeleine, j'irai, si tu veux, voir Justine demain matin, et je la prierai de te laisser quelque temps pour réfléchir. Qu'en penses-tu ?

— A quoi bon ? fit tristement Micheline, je ne changerai pas d'idée. Je t'en prie, maman, n'insiste pas : cela me fait trop de mal de me voir obligée de vous désobéir.

Cyprien haussa les épaules et se mit à boursier rageusement sa pipe, tournant le dos à la jeune fille pour ne pas voir son regard qui suppliait.

— Sûrement, grondait le verrier en machonnant sa moustache, il y a quelque chose ; mais quoi ?

Une lueur se fit jour, soudain, au milieu des ténèbres de son cerveau. Se tournant tout d'une pièce vers Micheline qui attendait, immobile et respectueuse, il s'écria, frappant de son poing fermé la table de bois blanc :

— J'y suis ! Tu ne veux pas épouser Germain parce que tu en aimes un autre. ...J'ai deviné juste, n'est-ce pas ? Eh bien, cet autre, tu vas me le nommer, tout de suite !

Son visage s'était durci, et une colère violente faisait trembler sa voix ; il avait saisi Micheline par le bras et la secouait fortement, avec une brutalité inconsciente. Elle s'abandonnait, inerte, sans un effroi, sans une protestation.

Madeleine épouvantée tentait de s'interposer :

— Cyprien, mon ami, suppliait-elle, tu vois bien que tu lui fais mal, à cette petite ! Et toi, ma Linette, pourquoi ne parles-tu pas ? Dis-lui donc que ce n'est pas vrai, qu'il se trompe...

Le silence de Micheline était un aveu. Madeleine Harmel le comprit et une dou-

VII

lourde stupeur parut sur son visage. tandis que celui de Cyprien prenait une expression encore plus menaçante.

Le verrier leva le bras... Micheline courba le front, résignée, sans même esquiver un geste de révolte ; mais la main levée ne s'abattit pas. Madeleine s'était élancée, entourant sa fille de ses bras en un instinctif désir de protection. Machinalement, Cyprien recula, gardant son attitude menaçante. La face empourprée, les yeux fous, il était effrayant à voir. Madeleine le contemplait, terrifiée, n'osant souffler mot.

Micheline se fit plus humble encore : dénouant l'étreinte maternelle, elle vint à son père, posa ses deux mains sur les robustes épaules de l'ouvrier, le contraignant à la regarder bien en face, et sa voix implorante murmura :

— Papa, je te dirai tout, je te le promets ; mais je te jure que je n'ai rien fait de mal ! Tu ne refuseras pas de me croire ?

Les traits bouleversés du verrier se rassérénèrent, semblables à un de ces ciels d'orage sur lesquels brille un rayon de soleil, et Madeleine s'écria, triomphante :

— Tu l'entends, mon homme ? Oui, raconte-nous, ma pauvre chérie, et surtout ne crains rien ; l'amour ne se commande pas, et, si tu as donné ton cœur sans nous avertir, ce n'est pas un crime..

Cyprien s'était rassis sur son escabeau indiquant du geste un siège à sa fille. Maladroitement, il tentait d'excuser son emportement trop précipité :

— Il faut me pardonner si je t'ai fait peur, ma petite Linette. Je ne suis pas méchant, mais vois-tu, je n'ai pas été maître de moi. Ta mère a raison, explique-nous tout, et ensuite... eh bien ! on ne veut que ton bonheur, après tout, et, s'il est digne de toi, on te le laissera épouser.

Sur le balcon de bois où grimpait la glycine, Micheline était accoudée, et ses yeux rêveurs interrogeaient l'horizon. Les longues grappes mauves retombant capricieusement faisaient à la jeune fille un cadre fleuri, au milieu duquel elle paraissait plus séduisante encore.

Il semblait à Micheline, depuis sa confiance à ses parents, que sa peine s'était allégée ; d'abord courroucé, puis surpris de l'aveu, Cyprien s'était rendu aux judicieuses observations de sa femme, plus portée à l'indulgence, et s'était contenté de répliquer avec un soupir de regret :

— C'est dur de penser que notre Linette restera vieille fille !

Depuis la révélation de Micheline, le verrier nourrissait contre le notaire une haine furieuse qui s'exaspérait chaque jour. Au fond, Cyprien Harmel était flatté de la recherche de Noël et ne suspectait nullement la sincérité de ses intentions ; aussi comprenait-il la fidélité de sa fille à tenir la parole donnée.

— Ah ! malheur, si on était riche ! grondait-il parfois en serrant les poings. comme ça serait vite arrangé, toute cette histoire !

Micheline n'était plus retournée à la villa, alléguant une indisposition de sa mère qui l'obligeait à demeurer près d'elle. Elle avait refusé également, sur l'ordre de Madeleine, de continuer l'ouvrage chez elle, et les travaux commencés avaient été confiés à une autre brodeuse. à la grande désolation d'Alice, qui craignait de ne pas remplacer les doigts de fée de son ouvrière habituelle.

Mlle Dherfaiilles, cependant, ne s'était point étonnée, mais le notaire et son fils n'avaient pas été dupes du prétexte. Le père Harmel aurait voulu se présenter à

l'étude, dès le lendemain des explications de sa fille, pour retirer ses économies. une quinzaine de mille francs, estimant de pas devoir rester plus longtemps le client d'un homme méprisant sa Micheline. Craignant qu'il ne se laissât aller à quelque emportement, sa femme l'avait dissuadé. Cyprien, non sans résistance, s'était résigné à l'attente, et Me Dherfaillies ne reçut pas sa visite.

Ce matin-là, Madeleine s'était enfin résolue à remplir la pénible mission confiée par Micheline, et à avertir Mme Fériel de ne plus compter sur sa fille, pour son neveu. Partie depuis plusieurs heures elle ne revenait plus, et la jeune brodeuse inspectait la route, cherchant à l'apercevoir quelques secondes plus tôt.

Dès qu'elle entrevit dans le lointain la silhouette connue, elle quitta son poste d'observation et se précipita à sa rencontre pour, dès qu'elle l'eut rejointe, la presser de questions anxieuses.

— Rentrons, dit Madeleine, je te dirai tout à l'heure.

Et la porte de l'habitation refermée sur elles, elle expliqua :

— Justine me disait que tu n'aurais pas dû agir comme tu l'as fait, rester si longtemps sans parler et laisser croire que Germain te plaisait. Alors, je lui ai fait promettre de ne rien dire, on peut se fier à sa discrétion, et je lui ai tout raconté.

— Et alors ?

— Elle a beaucoup pleuré, puis elle m'a dit qu'elle ne pouvait pas te blâmer, qu'elle en ferait autant à ta place, et que tu étais une brave fille tout de même, mais que Germain, quand il saurait, allait être bien malheureux.

— Pauvre Germain, murmura Micheline apitoyée. Et c'est tout, maman ? Mme Fériel ne m'en veut pas trop ?

— Elle est fâchée un peu : mais elle m'a chargée de te dire qu'il ne fallait pas pour ça ne plus aller la voir, que nous resterions bonnes amies, que d'ailleurs elle espérait bien que tu parlerais à Germain.

— Moi ! s'exclama la jeune fille avec effroi. Pour quoi faire ?

— Une idée de Justine : elle m'a bien promis qu'elle lui expliquerait, qu'elle le mettrait au courant ; mais elle prétend qu'il ne voudra pas la croire et demandera à te parler...

— Il n'était donc pas chez sa tante quand tu y es arrivée ?

— Il allait seulement rentrer pour se coucher. Il est de l'équipe de nuit jusqu'à demain, et je suis vite partie en attendant sonner six heures pour ne pas me rencontrer avec lui. Cela m'aurait fait trop de peine de le voir...

Micheline poussa un soupir, passa la main sur ses longs cils humides, puis elle alla prendre son chapeau accroché en un coin de la cuisine.

— Ou vas-tu ? demanda Madeleine étonnée.

La jeune fille revint à sa mère, lui entourant le cou de ses deux bras, et expliqua avec un triste sourire :

— A la rencontre de Germain. Il va sûrement venir ici quand sa tante lui aura parlé ; peut-être même est-il déjà en route. Il ne faut pas qu'il se rencontre avec papa, tu comprends ? ça vous ferait à tous deux de l'ennui et ça ne changerait rien. Il vaut mieux que je le voie avant.

Madeleine approuva. Micheline avait raison ; puisqu'elle était décidée, il fallait en finir tout de suite, et la jeune fille, sans laisser à sa mère le temps de réfléchir plus longuement, s'élança hors de la maison.

VIII

— Ainsi, Micheline, c'est bien vrai, ce que ma tante m'a dit tout à l'heure ? Tu ne veux plus de moi ?

— Oh ! Germain, pardonne-moi : dis-moi que tu oublieras, que tu essayeras d'en aimer une autre ? Je serais trop malheureuse si tu restais seul à cause de moi !

Sans répondre, Germain, dont les paupières rouges et gonflées portaient témoignage des larmes versées, regardait la jeune fille debout, en face de lui.

Ces répliques s'échangeaient au coin d'un champ bordant la route, derrière un épais rideau d'arbres empêchant que les deux causeurs fussent aperçus des passants.

Micheline ne s'était pas trompée dans ses prévisions : non loin de la maisonnette, elle avait effectivement rencontré le neveu de Mme Fériel arrivant à bicyclette. Sur la prière de la fille de Cyprien, le jeune homme s'était laissé docilement conduire en cet endroit abrité où nul, il en était certain, ne viendrait les déranger.

Micheline n'avait pas osé avouer à sa mère le vrai mobile de son empressement à accepter cette rencontre : connaissant la violence du caractère de son ex-prétendant, elle tremblait qu'il ne cherchât querelle à Noël, dans le premier moment de sa colère, et elle préférait affronter elle-même le choc. Les femmes qui aiment ont souvent de ces inconscients héroïsmes.

Elle était venue, s'attendant à des reproches, à des récriminations, à des paroles amères, et le silence persistant de Germain la déconcertait ; elle eût préféré des injures, des menaces même, à cette douleur morne et silencieuse. Voyant qu'il demeurait immobile, la couvrant toujours d'un regard étrange, elle reprit :

— Refuseras-tu de me dire une parole de bonne amitié ? Je t'assure que ce n'est pas de ma faute si...

Un rire amer l'interrompit :

— C'est sans doute de la mienne ?

— Tu me comprends mal : je veux dire que je n'avais pas l'intention de te faire de la peine...

Une seconde fois il lui coupa la parole, ironique :

— Mais je n'en doute pas : tu voulais apparemment me faire plaisir, et cela t'étonne que je reconnaisse si mal ton procédé ? Que veux-tu, il faut m'excuser : j'ai toujours eu mauvais caractère.

Elle joignit les mains, suppliante :

— Ne raille pas ainsi, Germain ! Je vois bien que tu ne veux pas me pardonner : mais j'espérais que tu me parlerais sans colère, que tu comprendrais...

— Que je comprendrais quoi ? que tu en aimes un autre, et que cet heureux mortel s'appelle Noël Dherfaillies ? Ah ! certes, je le comprends ! C'est du reste bien simple, et tu as eu raison de me le préférer, sous tous les rapports : entre un vulgaire ouvrier verrier et le fils d'un notaire millionnaire, le choix n'était pas douteux ; je devais peser moins lourd dans la balance, ayant moins de sacs d'écus pour accompagner ma personne, et c'est plus décoratif de s'appeler Mme Dherfaillies que de porter mon nom, qui n'a que le mérite d'être celui d'un honnête homme...

— Germain ! assez ! suppliait Micheline éperdue ; tu me juges mal, je te l'assure, en me croyant capable de semblables calculs. Ce n'est pas pour sa fortune que j'aime Noël Dherfaillies, je te le jure ! Pourquoi ne veux-tu pas me croire ? Je ne mérite pas que tu me méprises ainsi !

Mais il reprenait brutal, sans vouloir

en écouter davantage :

— Non, je ne te crois pas, je ne te croirai jamais ! Tu te moquais de moi en me laissant entendre que tu m'aimais, et j'étais dupe !...

— Ecoute, dit-elle doucement, retenant à grand'peine au bord de ses paupières les larmes prêtes à jaillir, à mon tour de te parler avec franchise : si j'étais à ta place, peut-être, sous le coup de la colère, te parlerais-je ainsi que tu viens de le faire... Il me semble pourtant que je ne refuserais pas de t'entendre. Tu peux bien m'accorder cela ! D'ailleurs je ne serai pas longue : veux-tu ?

Il serra les poings, crispa ses lèvres, mais à demi dompté fit un signe de tête.

— Quand mes parents m'ont dit que je t'épouserais un jour, sans doute, reprit Micheline, je n'ai pas eu un instant l'idée que je pourrais en choisir un autre. Je t'aimais bien, je t'aime encore comme un frère aîné, comme un ami d'enfance, et je prenais cela pour de l'amour. Tu dois te rappeler d'ailleurs avec ton départ pour le régiment, quand ta tante me parlait de notre mariage, je n'avais jamais manifesté un désir contraire ? Si on avait voulu nous marier à ce moment-là, je crois que j'aurais été contente... Depuis, j'ai compris que...

Les sourcils froncés, Germain attendait la suite de l'explication. Mais la fermeté de Micheline était à bout. Elle cacha sa figure dans ses deux mains et se mit à pleurer silencieusement.

En dépit de ses efforts pour demeurer impassible, Germain se sentait touché par la détresse visible de la jeune fille, qu'il devinait sincère. Quand il la vit pleurer, il n'y tint plus. Il s'approcha de Micheline, dont jusqu'alors il s'était tenu éloigné, lui prit les mains et, lui faisant une douce violence, la contraignit à montrer

son visage. A la vue de ces traits convulsés, de ces joues pâles, de ces yeux cernés de bistre, tout ce qui restait de rancune en lui se fondit, et le pauvre garçon ne sut que murmurer, pressant doucement les petites mains humides de larmes :

— Tu as raison, Micheline, j'ai été méchant envers toi, tout à l'heure... Mais je t'aime tant, et je suis si malheureux de penser que c'est un autre que tu aimes ! Vois-tu, je ne savais pas ce que je disais : il faut me pardonner, et surtout ne plus pleurer à cause de moi.

Surprise du revirement brusque, elle leva sur lui ses grands yeux assombris, aux longs cils desquels tremblait une rangée de perles brillantes... Elle le vit pâle, la figure contractée, la poitrine houleuse. Seulement alors, elle eut conscience du profond amour faisant palpiter ce cœur d'homme ; elle comprit tout ce que cette mansuétude cachait d'héroïsme, et elle lui serra les mains, nerveusement, traduisant par ce geste irréfléchi toute sa gratitude.

Il se dégagea brusquement, sans colère, et étendit le bras pour reprendre sa bicyclette qui gisait, à demi renversée sur l'herbe courte du talus. Elle le retint et voulant essayer de panser un peu la blessure faite par elle, elle demanda :

— Tu n'as plus tes yeux fâchés de tout à l'heure ; dis-moi que tu me pardonnes et que tu m'oublieras, si tu veux que je ne pleure plus !

Il hésita, reculant devant l'étendue du sacrifice : jamais Micheline ne lui avait paru si jolie qu'à cette heure. A travers les branches des noyers qui les abritaient, le soleil filtrait en minces rayons d'or, éclairant en plein le visage de la jeune fille, piquant de paillettes claires les fins cheveux châtains, dont les boucles folles voilaient en partie le front pur, et les

larmes versées rendaient les prunelles grises plus brillantes encore.

Songeant qu'il lui fallait renoncer à elle, Germain eut un soupir, mais bientôt se reprochant cette faiblesse, il répondit :

— Je n'ai pas le droit de t'en vouloir. Micheline, je te pardonne. Mais t'oublier pour une autre, ça, je ne peux te le promettre : je sens trop, vois-tu, que je ne saurais pas aimer une seconde fois... Ne me plains pas : puisque l'un de nous deux doit souffrir, il vaut mieux que ce soit moi... Oui, cela vaut mieux, et "l'autre", je lui pardonne aussi. Tu craignais pour lui, et c'est pour cela surtout que tu es venue à ma rencontre ? Tu vois que je te devine. Oui, j'ai d'abord voulu me venger de lui, je l'avoue ; ce sentiment n'était digne ni d'un homme ni d'un chrétien, et je te demande pardon d'avoir eu cette pensée... Si un jour M. Dherfailles consent à votre mariage, je tâcherai de me réjouir de ton bonheur. Si tu avais voulu pourtant... mais non, j'en ai déjà trop dit, je ne dois plus... Adieu !

Germain avait parlé tout d'une haleine. D'un mouvement brusque, il sauta sur sa bicyclette et s'éloigna à grande allure, sans détourner la tête. Quand Micheline, revenue de sa surprise et essuyant ses yeux brouillés de larmes, regarda la grand'route, elle n'aperçut plus qu'un point imperceptible fuyant rapidement à l'horizon.

IX

Dans le cabinet de Me Dherfailles, Armand de Hautefeuille et son futur beau-père causaient avec animation. L'entretien durait depuis longtemps sans doute, car le jeune homme se disposait à prendre congé, disant au notaire qui l'accompagnait dans le vestibule :

— Alors, c'est entendu : puisque vous

m'affirmez que l'affaire est excellente, je déciderai mon père à vous apporter demain la somme.

Dissimulant mal sa satisfaction, le notaire s'inclina en geste d'assentiment. Il échangea avec son futur gendre un cordial serrement de main, descendit derrière lui le perron et le reconduisit jusqu'à la grille d'entrée.

Me Dherfailles se mit à arpenter la cour de long en large, les mains derrière le dos, sous le coup d'une évidente préoccupation. Depuis plusieurs semaines, le notaire semblait vivre dans une perpétuelle angoisse, et c'était si visible que certains de ses clients, inquiets, lui avaient demandé s'il n'était pas malade. Il avait répondu négativement, tout en expliquant avec un sourire contraint :

— C'est le mariage de ma fille qui me préoccupe.

Comme auprès tout le prétexte était plausible, personne n'avait songé à chercher ailleurs la cause de l'évident ennui du père de Noël et d'Alice.

Arrêtant tout à coup sa promenade saccadée, le notaire frappa violemment du pied, se secoua avec énergie comme pour fuir l'obsession pénible et rentrant dans la villa, regagna son cabinet de travail situé au rez-de-chaussée.

La porte était restée entr'ouverte ; il entra, fit quelques pas et s'arrêta net, étouffant une exclamation de stupeur et de colère. Debout auprès du vaste bureau empire encombré de paperasses de toutes sortes, Noël, très pâle, serrant entre ses doigts crispés un paquet de lettres, regardait fixement son père, et dans les yeux bleus se lisait tout un monde de douleurs et d'angoisses.

Il se fit dans la pièce un silence tragique, impressionnant, les deux hommes, sans parler, restaient face à face, se dé-

fiant du regard. Par un geste d'instinctive prudence, le notaire, en entrant, avait refermé derrière lui la lourde porte capitonnée.

Sans distinguer nettement le motif de la présence inusitée de son fils, en cette pièce où il ne pénétrait guère, le notaire présentait vaguement qu'il allait se passer entre eux quelque chose de grave. Il désirait l'explication et n'osait cependant la provoquer. Enfin, étant parvenu à recouvrer en partie son impassibilité coutumière, il s'adressa au jeune homme et lui demanda sévèrement :

— Qu'est-ce que tu viens faire ici ? Je t'ai déjà dit que je n'aimais pas à être dérangé quand je travaille !

Sans répondre, Noël déposa près de lui les lettres qu'il tenait à la main, et, croisant les bras sur son étroite poitrine, il attendit, sans détourner son regard rivé aux prunelles troubles du notaire. Celui-ci reprit, d'une voix où montait une colère grandissante :

— Qui t'a donné le droit de fouiller dans mes papiers ? Je n'ai nul besoin d'un espion dans ma famille ! Fais-moi le plaisir de t'en souvenir, et de ne plus remettre les pieds ici en mon absence !

Il se dressait sur ses jambes torses, essayant de grandir sa petite taille, et l'accent furieux où ne se retrouvais plus aucune trace de l'onctuosité habituelle, résonnait étrangement dans la pièce à l'ameublement sévère, aux tentures sombres.

Noël fit un pas dans la direction de son père.

— C'est bien deux cent mille francs, n'est-ce pas, demanda-t-il, sans paraître avoir entendu l'exclamation irritée de M. Dherfaiilles, que vous avez demandés pour demain à M. de Hautefeuille ?

L'inattendu de la question fit tressail-

ler le notaire.

— Tu dis ? balbutia-t-il, visiblement mal à l'aise et ne songeant plus à s'indigner.

— Je demande, répéta le jeune homme avec le même calme, le chiffre de la somme que vous vous proposez d'extorquer au père d'Armand, sous prétexte d'un placement avantageux...

Me Dherfaiilles, malgré toute son audace, demeura un instant troublé.

Cependant, il voulut douter encore et essaya de poursuivre l'entretien.

— Tu m'insultes, je crois ? s'exclama-t-il, feignant une vive stupéfaction. Je te prie de m'expliquer ce que tu viens de dire, ou je croirai que tu es devenu fou subitement.

Noël passa une main tremblante sur son front moite de sueur.

— Fou ! murmura-t-il avec une expression si poignante que M. Dherfaiilles, malgré son scepticisme, en fut un instant bouleversé ; non malheureusement, je ne le suis pas. Vous voyez bien que je n'ai plus de doutes, puisque je vous parle comme je le fais... Et cependant, si longtemps je me suis refusé à croire ! Fou ! Ah ! oui, je voudrais l'être, au moins je ne comprendrais pas !

— Décidément, mon pauvre garçon, tu extravagues ! s'écria le notaire avec une compassion ironique. Je ne saisis pas un traître mot à toutes tes lamentations. Aurais-tu besoin d'argent par hasard ? En ce cas, je...

Il n'acheva pas : Noël s'était avancé jusqu'à le toucher. Le jeune homme posait sa main sur l'épaule de son père, et le dominant de toute la tête il prononçait la voix dure :

— Aujourd'hui surtout, j'ai besoin de me souvenir que je suis votre fils. Une dernière fois, voulez-vous répondre à ma

question ? Armand de Hautefeuille vous a-t-il, oui ou non, promis d'intervenir auprès de son père, et de le décider à vous verser une somme de deux cent mille francs ? J'ai besoin de savoir cela tout de suite.

— Et si je refuse de te répondre ?

— Si vous refusez, j'irai le lui demander à lui-même.

Me Dherfaillès réfléchissait, plus inquiet au fond qu'il ne voulait le paraître. Le résultat de ses réflexions le convainquit sans doute de l'opportunité de la franchise, car, après un instant d'hésitation, il releva la tête et répondit :

— Je veux bien te satisfaire, quoique ton procédé envers moi ne soit guère filial. Oui, Armand de Hautefeuille doit parler à son père d'une affaire dont je l'ai déjà entretenu, et demain ou après-demain celui-ci me remettra la somme dont nous étions convenus. Il s'agit en effet de deux cent mille francs, destinés à...

— A une vague société financière n'existant que sur papier, je sais cela. Et vous pensez que M. de Hautefeuille acceptera, qu'il consentira à vous confier une somme de cette importance ?

— Pourquoi non ? L'affaire dont je lui ai parlé est un excellent placement, je lui ai démontré et il a pleine confiance en moi...

— Il a pleine confiance en vous, répéta le jeune homme avec amertume. Et c'est à cause de cette confiance, dont vous devriez être fier, que vous l'avez choisi pour en faire votre dupe ? Ne protestez pas, ce serait inutile, ajouta-t-il, en réponse au geste violent de Me Dherfaillès. Vous vous trouvez dans une situation difficile, vos dépenses exagérées et vos spéculations hasardeuses ont fortement ébranlé votre crédit. Je viens de lire cette

correspondance dans laquelle un agent d'affaires dont le nom m'est inconnu, mais que je crois être un malhonnête homme, vous réclame les deux cent mille francs qu'il vous a jadis avancé en plusieurs fois pour le paiement de vos dettes de jeu. Il vous menace de poursuites si vous ne lui versez immédiatement cette somme, et, pour vous tirer momentanément d'embarras, vous n'avez rien trouvé de mieux que de dépouiller M. de Hautefeuille. Vous ne craignez pas de vous servir d'Armand, certain que son amour pour Alice en fera entre vos mains un instrument docile et aveugle, et qu'il décidera son père si celui-ci hésite encore. Et vous pensez que, connaissant vos desseins, je vous laisserai commettre cet acte ! Jusqu'alors j'avais des soupçons : aujourd'hui, je sais, et je vous préviens que, quoi que vous vouliez entreprendre, vous me trouverez devant vous.

Accablé, Me Dherfaillès s'était laissé tomber dans le large fauteuil de cuir. Toute sa jactance l'avait abandonné ; une peur insurmontable l'envahissait, et il n'osait plus regarder son fils, tant il devinait de mépris sur le visage du jeune homme.

Celui-ci, que l'effort qu'il venait de faire semblait avoir épuisé, se taisait maintenant, mais, sous son calme apparent, on pressentait les atroces tortures morales qu'il endurait.

— Pourquoi me dis-tu cela ? demanda enfin le notaire, d'une voix presque intelligible. Que veux-tu que je fasse ?

L'accent de Noël s'adoucit, se fit suppliant.

— Ce que je veux ? Que vous n'alliez pas plus avant dans cette voie qui vous conduirait infailliblement à l'abîme. Prévenez M. de Hautefeuille que vous ne pouvez recevoir la somme dont vous étiez

convenus. Nous aviserons ensemble à trouver un moyen honnête de vous sortir d'embarras, et vous n'aurez pas du moins un tort de plus à vous reprocher.

— Mais je ne peux pas... déclara le notaire. C'est d'ailleurs un simple prêt que me consentira M. de Hautefeuille sans s'en douter. Dans quelques jours je dois recevoir des fonds ; il ne perdra donc rien, et je lui servirai des intérêts six pour cent ; tu vois que c'est un excellent placement que je lui procure. Mais pouvais-je lui dire : j'ai besoin de deux cent mille francs pour payer une dette d'honneur ? C'était plus adroit de mettre en avant les mines de platine.

De nouveau Noël interrompit son père.

— A quoi bon ces explications inutiles ? Elles nous font perdre un temps précieux et vous ne me convaincrez pas. Prévenez M. de Hautefeuille que vous ne pouvez vous charger du placement dont vous étiez convenus.

— Et que pensera-t-il, s'il m'interroge sur les motifs de ce changement ? Tu ne prétends pas m'obliger à lui avouer bêtement ma situation ? Il croirait immédiatement que je suis ruiné !

— Dites-lui simplement que vous avez acquis la preuve de la non-production des terrains miniers appartenant à la Société dont vous l'engagiez à faire partie. Il vous croira, sans vous demander de détails supplémentaires et vous remerciera même de lui éviter une déconfiture probable.

— Mais puisque je t'explique qu'il m'est impossible de faire cette démarche.

— A cause de cette dette qu'il vous faut payer ? Si vous devez recevoir des fonds dans quelques jours, priez votre créancier d'attendre : il ne peut vous refuser un léger délai...

Le visage du notaire était devenu livi-

de. Entre ses dents serrées, sa respiration sifflante se faisait jour à grand-peine. Plusieurs fois ses lèvres remuèrent, mais il n'articula aucun son. Faisant un violent effort, il parvint cependant à dire :

— Demander un délai à cet homme, l'implorer, c'est m'exposer sans profit à une humiliation. Il refusera, j'en suis certain : il menacera de faire du scandale. Ne vaudrait-il pas mieux me laisser agir librement ? Voyons, Noël, je ne vois pas en quoi mon projet te paraît blâmable ?

— C'est que vous êtes aveugle ! Vous ne vous rendez donc pas compte que vous vous proposez de commettre un vol ? Et vous voudriez que, par mon silence, je me rende complice ? Cela ne sera pas, je vous le déclare ! Si vous vous taisez, je parlerai à M. de Hautefeuille, et je saurai le dissuader de ses projets d'association financière. Vous ou moi ? Choisissez : je vous laisse réfléchir.

Noël fit un mouvement de retraite et posa sa main sur le bouton de la porte : un appel strangulé le fit retourner. Me Dherfaillies s'était élancé, barrant le passage à son fils, et il s'exprimait en phrases hachées, à voix presque basse, tandis qu'un désespoir infini bouleversait ses traits :

— Ecoute, Noël, je ne voulais pas te dire, mais tu m'y forces... je ne puis faire autrement... je suis ruiné... Je t'ai menti tout à l'heure... je n'attends pas d'argent... si tu me défends de prendre celui de Hautefeuille je ne pourrai pas payer... et ce créancier est pressé. Si je lui demande un nouveau délai, il donnera l'éveil aux autres... je serai perdu... Ecoute encore, je ne t'ai pas tout dit : le mois dernier, pour solder une dette pressante, j'ai souscrit des billets... on les a pris en paiement sans difficulté.

mais il faut... absolument... que je puisse les retirer avant leur échéance... parce que... parce que...

Il hésitait, cherchant ses mots ; Noël comprit.

— Faussaire ! murmura-t-il d'une voix brisée. Oh ! mon Dieu, mon Dieu !

Comme une masse, il s'écroula sur la chaise placée derrière lui, se couvrit le visage de ses deux mains, et le notaire l'entendit sangloter.

— Tu vois bien, poursuivit-il, que je ne puis faire ce que tu me conseilles ; ce serait pour moi l'arrestation, le déshonneur. Tu ne peux pas vouloir que ton père soit déshonoré ?

Noël découvrit son visage que les larmes inondaient, et répliqua d'une voix qu'il s'efforçait vainement d'affermir :

— Serez-vous moins déshonoré en commettant une infamie de plus ? Vous avouez que **votre ruine est complète** : quoi vous servirait d'escroquer encore cette somme ?

Noël s'exprimait lentement, avec une lassitude infinie, comme si en lui quelque ressort invisible se fut soudainement brisé. Le notaire se méprit sur la signification de ces paroles. Il crut que son fils acceptait la discussion, et un espoir lui revint de le convaincre.

— Tu es dur, dit-il humblement, mais tu as raison, je sais bien que je suis un misérable ! Pourtant tout n'est pas perdu : tu demandes à quoi serviront ces deux cent mille francs ? A gagner du temps, et gagner du temps c'est me sauver. J'ai des fonds engagés à la Bourse : les valeurs qu'ils représentent peuvent monter d'un jour à l'autre. Je vendrai, je tâcherai de faire d'autres opérations fructueuses, avec le produit desquelles je me libérerai peu à peu. L'essentiel est que mes créanciers ne se doutent pas de

l'embarras momentané dans lequel je me trouve, et que je puisse retirer les billets souscrits sans éveiller de soupçons. Alors, je te jure que je réparerai. Je rétablirai ma situation... Tu le vois, je ne puis reculer maintenant, il ne faut rien dire au père d'Armand. Promets-moi que toi **non** plus tu ne lui parleras pas ! Je ferai quelque chose pour toi, si tu consens : cette Micheline que tu aimes, que tu épouserais sans ma défense, j'irai la demander pour toi à ses parents... Je leur dirai que je ne veux pas faire le malheur de leur fille et le tien en persistant dans mon refus. Que te faut-il de plus. Voyons, dis-moi que tu as compris, que tu garderas le silence ! Pour ta mère... pour ta soeur... pour ta fiancée... Songe que je serai arrêté, jugé, condamné peut-être si tu parles... et, toi aussi, tu seras déshonoré...

Il se tut, à bout de souffle et haletant d'angoisse. Inconsciemment peut-être, ses mains s'étaient jointes, et il se laissait glisser sur le tapis, presque à genoux, devant ce fils qu'il ne songeait plus à railler. Son regard suppliant, où passaient parfois des lueurs de folie, cherchait à rencontrer celui du jeune homme afin d'y lire sa sentence. Mais Noël, obstinément, tenait ses paupières baissées. Alors il voulut lui prendre la main. Avec une instinctive répulsion, le frère d'Alice retira la sienne, et, comme si ce contact l'eût galvanisé, il se mit à marcher fébrilement dans la pièce.

Une lutte terrible se livrait en lui : Micheline, s'il consentait à garder le silence, deviendrait sa femme ! Cette promesse du notaire le fascinait et il lui venait une tentation violente de profiter de ce bonheur s'offrant à lui de laisser aller les choses sans en détourner le cours. Mais sa droiture native repoussait avec

horreur cette solution et il poursuivait sa promenade saccadée, incapable de distinguer la ligne à suivre. Le notaire marchait derrière lui, essayant de s'accrocher à son vêtement et répétant, monotone et lamentable :

— Noël, pitié ! Si tu savais ce que je souffre !

— Et moi, s'écria soudain le jeune homme, faisant brusquement face à cette loque humaine qui l'implorait, croyez-vous donc que je ne souffre pas ? Vous parliez de devoir tout à l'heure : où est-il aujourd'hui pour moi ? Si je parle, nous sommes tous déshonorés ; si je me tais, je me rends complice d'un vol qui peut-être ruinera une famille. Que voulez-vous que je vous réponde ? Je ne sais pas, j'ai la tête perdue !... D'un côté je me puis me résoudre à vous dénoncer, puisque j'ai le malheur de vous avoir pour père... je ne veux pas cependant devenir un voleur pour vous sauver ! Quel parti prendre ?

Il se tordait les bras et des larmes qu'il ne cherchait plus à retenir ruisselaient sur son visage qu'empourprait la fièvre. Sa voix, où vibrait l'accent d'une douleur arrivée à son paroxysme, prenait des sonorités bizarres dans le silence de la vaste pièce. Les phrases se succédaient, hachées de sanglots et parfois à peine intelligibles, puis tout finit par se confondre en une plainte indistincte, une sorte de mélodie triste où les mêmes mots revenaient sans cesse, obsédant et lamentable refrain :

— Que faire, mon Dieu, que faire ? Aidez-mous !

De nouveau, Me Dherfailles s'était affaissé dans le fauteuil de cuir. N'osant parler, mais dévoré d'angoisse, il attendait l'issue du combat bouleversant l'âme de Noël.

Une pensée, soudain, sembla rendre à celui-ci un peu de calme.

Nerveusement, il se tamponna le visage avec son mouchoir, essayant d'effacer la trace des larmes versées, et sans regarder son père, se dirigea vers la porte.

— Où vas-tu ? demanda M. Dherfailles, pris d'une subite anxiété.

Il eut un grand geste lassé et répondit :

— J'ai besoin de m'éclairer, je vous dirai au retour ce que j'aurais résolu : attendez-moi.

X

Rapidement, Noël traversa la cour. Il s'engagea, courant presque, dans la principale rue de la petite ville, la suivit quelques mètres, puis tourna à gauche.

Il arriva bientôt devant l'église de la commune, dont la haute flèche et l'élégant clocher pointu recouvert d'ardoises se détachaient nettement sur l'azur sans nuages de ce matin de juillet. De ce coquet édifice aux murailles neuves d'une blancheur immaculée, il se dégageait une impression paisible.

Délibérément, Noël franchit le seuil et se trouva dans la nef. D'un rapide coup d'oeil, il inspecta la petite enceinte, et un soupir de soulagement souleva sa poitrine.

Près de l'autel latéral, où se trouve la statue miraculeuse de la Vierge honorée dans la paroisse sous le vocable de Notre-Dame de Puy-Guillaume, il venait de découvrir celui qu'il cherchait.

Grimpé sur un escabeau, un marteau dans la main droite, soutenant de l'autre la draperie qu'il s'efforçait de fixer au-dessus de l'image vénérée, un prêtre de haute taille, coiffé d'une calotte de velours qu'auréolaient de longues mèches de cheveux blancs, tourna la tête au bruit de pas sur les dalles sonores. En reconnaissant

sant celui qui entrait, il lui adressa un sourire accompagné d'un signe de tête amical, et aussi vite que le lui permettait son âge descendit de son poste de travail et marcha à sa rencontre.

Noël s'était arrêté et l'attendait près d'un panneau de bois sculpté, véritable merveille artistique, représentant, avec une intensité d'expression et une netteté de détails extraordinaires, l'arrivée des moines de Saint-Bernard à l'abbaye de Cîteaux.

— Eh ! mon cher enfant, dit le prêtre en le rejoignant, est-ce moi que vous cherchez par hasard ? Si c'est l'abbé, je vous préviens qu'il ne doit rentrer que demain soir.

— C'est vous seul que je désire voir. Monsieur le Curé, répondit le jeune homme. Il s'agit d'une chose grave et vous pouvez m'aider de vos lumières.

— Je suis à votre disposition, mon enfant, répliqua le prêtre accompagnant ses paroles d'une chaleureuse étreinte. Voulez-vous me suivre au presbytère ? Nous causerons là à notre aise et personne ne viendra nous déranger.

Le presbytère, massive construction carrée précédée d'un jardinet, était situé en face de l'église.

Au coup de sonnette, une vieille servante, dont la face rouge et plissée, rappelait certaines pommes trop mûres, accourut à la grille. Précédant son compagnon, le maître du logis entra dans le vestibule, ouvrit une porte à droite et, s'effaçant sur le seuil, invita du geste Noël à pénétrer.

Ils se trouvaient tous deux dans le salon du presbytère. Deux fauteuils d'acajou recouverts de velours rouge, quatre chaises et un canapé drapés de même ornaient, avec une grande table rectangulaire encombrée de bibelots hétéroclites,

tout l'ameublement de cette pièce tendue de papier vert à ramages sombres. Dans un des fauteuils, devant la cheminée, que surmontait un grand crucifix jauni par le temps, le jeune homme prit place. Au pied de l'emblème sacré, une madone de plâtre se dressait, bras étendus, et, de chaque côté de la Vierge, des roses blanches achevaient de s'effeuiller dans des vases de porcelaine bleue. Noël se taisait, embarrassé pour entamer l'entretien. Assis en face de lui, le prêtre, étonné de son mutisme, scrutait curieusement le visage du jeune homme, et s'effrayait de l'intensité de désespoir qu'il y lisait comme en un livre ouvert.

— Vous avez quelque chose à me confier, mon enfant ? demanda-t-il enfin, donnant à son organe habituellement rude une douceur pénétrante. Parlez, je vous écoute.

Noël, en venant trouver le pasteur vénéré de la paroisse, s'était promis de commander à son émotion, mais le pauvre garçon avait trop présumé de ses forces. A ces simples paroles, toute sa fermeté factice l'abandonna. Incapable dès lors de l'exposé méthodique des faits qu'il s'était proposé de faire, il n'eut plus qu'un désir : en finir le plus tôt possible avec l'horrible confidence. Et devant le vieux prêtre éperdu, ce fut un mélange confus d'exclamations, de plaintes ; des lambeaux de phrases jetés pêle-mêle en répétitions hâtives, fébriles, qu'interrompaient fréquemment les spasmes soulevant la poitrine houleuse... Il fallut longtemps à Noël pour achever son récit. Et peu à peu, celui qui écoutait cette confession, incompréhensible d'abord, devinait, pressentait toutes les horreurs de la situation sans issue au milieu de laquelle se débattait le jeune homme.

De temps à autre, avec la légèreté de

main du chirurgien effleurant une blessure saignante, le prêtre s'enhardissait à poser une question, et à chacune des réponses de Noël, la physionomie du vieillard s'attristait davantage.

Le fils du notaire, enfin, cessa de parler et attendit, fixant anxieusement le prêtre qui réfléchissait, visiblement perplexe et troublé.

Certes, le petit salon du presbytère avait entendu bien des confidences ; l'abbé Valentin, en sa longue carrière toute de charité, s'était plus d'une fois penché sur les détresses humaines, physiques et morales ; cependant, il ne se souvenait pas d'avoir ouï plus poignant aveu, et il se demandait, pour la première fois de sa vie peut-être, s'il ne serait pas incapable de trouver la parole consolatrice que celui qui souffrait attendait de lui.

— Mon enfant, mon pauvre enfant ! murmura-t-il, attachant sur le jeune homme le bon regard de ses prunelles humides, c'est là une lourde croix que vous avez à porter ! Mais ne perdez pas courage : la miséricorde de Dieu est infinie, et sa grâce ne vous fera pas défaut dans cette pénible circonstance.

— Que faire ? demanda Noël, anxieux. Où pensez-vous que se trouve pour moi le devoir ? Je sais qu'il me sera également pénible à accomplir, quel qu'il soit ; mais je suivrai l'avis que vous me donnerez, je vous le promets.

L'abbé Valentin ramenait ses regards sur le crucifix, semblant y puiser une inspiration. Enfin, il dit :

— Vous ne pouvez permettre par votre silence un vol...

Noël poussa un profond soupir et sa pâleur s'accrut.

— Et je laisserai déshonorer mon père. Je causerai le malheur de ma mère et d'Alice ? Ne sera-ce pas là une action

coupable dont Dieu plus tard me demandera compte ?

L'abbé Valentin prit les mains fines du jeune homme dans ses mains ridées et sèches, et il prononça avec une douce fermeté :

— Non, mon enfant, vous ne commetrez pas un crime. Dieu nous ordonne d'aimer et de respecter ceux qui nous ont donné le jour, et je comprends que la nécessité dans laquelle vous vous trouvez placé vous soit horriblement douloureuse. Mais il est certaines circonstances où il faut avoir le courage de se mettre au-dessus des obligations les plus sacrées. Comprenez-moi bien : vous n'êtes nullement responsable de ce qui s'est produit ; mais vous auriez plus tard à répondre devant Dieu si, sachant qu'une action blâmable va être commise, vous n'empêchiez pas cet acte quand vous seul pouvez intervenir efficacement. La ligne de conduite que vous devez suivre est, selon moi, celle de l'avis donné sans retard à M. de Hautefeuille. Toutefois, essayez encore de déterminer votre père à prévenir votre intervention. Lorsqu'il connaîtra votre résolution inébranlable, il ne persistera pas dans son refus ; cela vous évitera d'agir par vous-même... Maintenant, mon pauvre Noël, mon enfant, il vous faut encore plus de courage pour écouter ce qui me reste à vous dire.

— Quoi donc ? demanda Noël avec angoisse.

Et le cercle bleuâtre entourant les yeux du jeune homme sembla s'agrandir encore.

Le prêtre hésitait, sentant qu'il allait faire à cette âme une nouvelle blessure, douloureuse que les précédentes. Son oeil fixait, suppliant, la Vierge qui souriait maternelle sur la cheminée de marbre, paraissant regarder avec complaisance

les légers pétales blancs qui, tombant l'un après l'autre, s'amoncelaient à ses pieds.

— Mon enfant, reprit l'abbé Valentin, vous n'avez nulle espérance, n'est-ce pas, que la situation de M. Dherfaillies puisse s'améliorer un jour, que le péril qui le menace puisse être retardé pour le moment, et plus tard définitivement écarté ?

Noël eut une dénégation désespérée.

— ...Et, continuait le curé, avec un embarras visible, désireux de ne pas augmenter l'émoi de son jeune ami en employant des expressions trop brutales... et votre père... vous pensez que... si l'on découvre... on lui demandera des explications... devant la justice ?...

Noël eut un amer sourire, et interrompant le digne pasteur qui s'embrouillait dans ses phrases, de plus en plus mal à l'aise :

— Je peux tout entendre, Monsieur le Curé, même le mot infamant que votre charité cherche à m'épargner. Mon père sera sûrement arrêté comme voleur et faussaire dès que notre ruine sera connue, et, — acheva-t-il d'une voix brisée, — la triste découverte ne se fera sans doute pas attendre.

— En ce cas, mon pauvre petit, une autre responsabilité vous incombe. Mlle Alice doit être dans quelques jours la femme de votre ami Armand. Or, pardonnez-moi la peine que je vais vous causer, croyez-vous, en toute sincérité, que le fiancé de votre soeur l'épouserait quand même, s'il savait seulement une partie de ce que vous venez de m'apprendre ?

Sous le nouveau choc qui le frappait, le front pâle, sillonné de rides précoces, s'était courbé, accablé. Noël avait porté une main à son coeur, pour en comprimer les battements précipités. Oui, l'abbé Valentin avait eu raison de l'en prévenir : cette torture nouvelle était plus atroce que

les précédentes. Et il avait cru boire le calice jusqu'à la lie !

Il essayait, mû par ce désir instinctif de bonheur qui est en toute âme humaine, de se leurrer sur la décision que prendrait Armand, s'il savait. Il aimait Alice. L'amour peut-être triompherait de ses répugnances ?

Mais Noël avait le sens trop juste pour se bercer longtemps de cette illusion. Il connaissait Armand, son égoïsme d'enfant unique et gâté, son orgueil indomptable ; il le savait à peu près incapable de jouir ou de souffrir avec passion. Son amour pour Alice n'était pas assez fort pour résister à semblable épreuve.

Faisant sur lui-même un terrible effort pour répondre loyalement à la question posée, Noël se retourna vers le vieux prêtre qui l'observait avec compassion, et il prononça lentement, comme à regret :

— Je ne crois pas qu'Armand persiste à vouloir épouser Alice, s'il apprend. Son père s'y opposerait, en admettant qu'il aime assez ma soeur pour vouloir passer outre. Mais alors... que voulez-vous que je fasse ?

L'abbé Valentin se leva, s'approcha du malheureux et posa sa main sur son épaule. A cette heure, le digne prêtre regrettait presque d'avoir été choisi pour confier par le fils du notaire.

— Que voulez-vous que je fasse ? répétait Noël avec cette douloureuse impatience de ceux qui souffrent.

— Votre conscience doit vous le dire aussi bien que moi, mon enfant répondit doucement le prêtre. Votre changement de situation, vous le reconnaissez vous-même, peut influencer sur la détermination du fiancé de Mlle Alice, il ne serait donc pas loyal de le laisser dans l'ignorance.

D'un élan éperdu, il ne fut pas maître. Noël saisit le bras du prêtre, et, le ser-

rant à le briser regarda celui-ci avec une expression déchirante. Dans l'âme du jeune homme, un torrent furieux grondait, balayant tout sur son passage, accumulant les ruines et les ravages ; noyant sans pitié les folles illusions, les généreuses croyances, les rêves d'avenir. C'était un anéantissement de tout ce qui est ici-bas joie, sourire, bonheur, et ce cœur juvénile, dans lequel tour à tour tant d'espoirs et de fiertés avaient chanté, devenait un morne tombeau où s'accumulaient les décombres.

— Oh ! râla le malheureux, dans une révolte suprême de tout son être contre l'impitoyable destin. Je ne puis me résoudre à cela, ce serait trop affreux ! Le devoir, alors, c'est d'être un misérable ? Vous voyez bien que je serais un misérable si je brisais ainsi l'avenir de ma pauvre Alice ! Je veux bien souffrir, moi, puisqu'il faut que quelqu'un souffre : mais pas elle... pas elle... pauvre petite ! Elle ne pourrait pas !

— Mon fils ! supplia l'abbé, effrayé de l'exaltation croissante du jeune homme.

Noël se laissa glisser à genoux, ses mains fiévreuses se joignirent et il s'écria dans une explosion de douleur :

— Je souffre tant !... je souffre tant ! Dieu ne me prendra-t-il pas en pitié ? Ah ! j'ai peur... j'ai mal, bien mal !... Alice... Micheline ! et maman... Pauvre maman !... c'est affreux ! Je ne peux pas... je ne veux pas ! je voudrais mourir !... Et la cause de mon malheur, c'est mon père !... Oh ! mon Dieu !... mon Dieu !

Le jeune homme, maintenant, se roulait sur le parquet ciré, en proie à une terrible crise nerveuse. L'abbé Valentin, terrifié, n'osant appeler la vieille domestique, essayait vainement de lui porter secours.

Le front de Noël, soudain, heurta rudement le pied de la table... Du sang jail-

lit, faisant sur le visage convulsé une traînée rouge d'un effet sinistre, et sous la violence du choc, le fils de Me Dherfaillles perdit connaissance.

XI

A l'église paroissiale, le glas tintait. Du haut du clocher à l'élégante allure, les notes lugubres tombaient lourdement sur la petite ville, invitant les âmes pieuses à prier pour cette existence dont le cours allait s'achever.

Noël se tenait debout auprès du lit de sa mère, dans la chambre où Mme Dherfaillles agonisait. La pauvre femme, déjà affaiblie par les longues souffrances endurées, n'avait pu supporter les nouvelles douleurs venant s'ajouter à tant d'autres. La rupture du mariage d'Alice lui avait porté le coup de grâce. Depuis la veille on ne conservait plus aucun espoir.

La triste prévision de l'abbé Valentin s'était réalisée : Me Dherfaillles, placé par son fils dans l'alternative de prévenir M. de Hautefeuille, ou de laisser Noël remplir cette mission, s'était décidé à la confession humiliante. Toutefois, il avait laissé ignorer au père d'Armand sa situation véritable, se bornant à lui dire, en même temps qu'il l'avertissait de ne pas donner suite à l'affaire financier dont il lui avait parlé, par suite du peu de garantie qu'elle offrait, qu'il venait de subir lui-même de ce fait des pertes considérables et que, se trouvant presque ruiné, il croyait de son devoir de lui rendre la parole engagée. M. de Hautefeuille avait remercié le notaire de cette preuve de loyauté, sans se douter du mobile qui poussait celui-ci à lui faire cette révélation. Il était loin de penser à suspecter la probité de Me Dherfaillles ; mais à part lui s'estimait heureux que le maria-

ge de son fils ne fût pas conclu.

Il fit part de ses réflexions à ce dernier, non sans une certaine appréhension. Il s'attendait à des plaintes à de la résistance. Mais à son grand étonnement, Armand, dès les premiers mots de son père, se montra également résolu à rompre avec Mlle Dherfaillies, et, comme M. de Hautefeuille, malgré son flegme habituel, laissait percer quelque surprise :

— Je trouve, mon père, avait déclaré le jeune homme sans se départir de son calme, que l'existence à notre époque est assez compliquée sans l'aggraver encore d'embarras financiers. Alice Dherfaillies ne m'était certes point indifférente ; mais je ne puis me condamner, en l'épousant, à rétablir de mes deniers la situation compromise de mon beau-père.

M. de Hautefeuille avait félicité son fils de sa précoce sagesse. Il lui avait conseillé de partir, le jour même, pour un voyage en Angleterre, et il ne fut plus parlé de la question ainsi résolue.

A son retour du château, le notaire avait eu avec sa femme un long entretien. Des explications orageuses s'étaient échangées, et Adèle, appelée par un violent coup de sonnette du notaire, avait trouvé sa maîtresse gisant à demi morte sur le tapis, aux pieds de son mari qui essayait vainement de la ranimer. Le docteur Mornal, appelé en toute hâte, hochait silencieusement la tête ; puis, comme Noël épouvanté de ce nouveau malheur le pressait de questions, il se décidait à la franchise et déclarait :

— Elle est perdue : simple question d'heures.

Il avait cependant fallu apprendre à Alice la triste vérité. L'abbé Valentin, à la prière de Noël, s'était chargé de ce soin : depuis cette révélation, la jeune fille se débattait sur son lit, en proie à une fièvre

ardente et ignorant que dans la pièce voisine sa mère agonisait.

Aussi pâle que la mourante, Noël la contemplait : en son âme un regret montait qu'il n'osait avouer ; une pensée le hantait, pensée monstrueuse, qu'il se reprochait comme un crime et s'efforçait de chasser, mais qui revenait sans cesse :

— Pourquoi reste-t-il, alors qu'elle s'en va ? Le contraire vaudrait mieux !

Avec cette clairvoyance que donne parfois l'approche de la mort, Mme Dherfaillies lisait dans l'esprit de son fils. Elle murmura :

— Promets-moi de ne pas le maudire. Noël, quoi qu'il arrive !

Il tressaillit, brusquement arraché à sa rêverie ; et, comme les doigts déjà glacés cherchaient à rencontrer les siens, il les prit et les pressa avec tendresse. La femme du notaire poursuivait péniblement :

— Tu veilleras sur Alice, n'est-ce pas ? Pauvre petite ! la quitter quand elle souffre tant !

Elle exhala un soupir douloureux :

— Elle n'a plus que toi, Noël... tu la consoleras, tu lui diras que de là-haut je vous regarderai, et que j'aurai de la peine si je la vois révoltée... et puis elle est jeune, elle oubliera... toi aussi, peut-être. mon pauvre petit... Cette Micheline que tu aimes, si Dieu permet que vous soyez réunis un jour... tu lui diras qu'avant de mourir j'ai pensé à elle pour la bénir... pour la remercier de t'aimer... que mon plus cher désir aurait été de l'appeler ma fille... Maintenant, approche-toi plus près. Ton père... il est à plaindre aussi. Tu ne seras pas dur pour lui, n'est-ce pas mon Noël ? Il a brisé ma vie, la tienne, celle d'Alice... N'importe. Dieu veut qu'on pardonne... tu lui diras que je n'emporte point de haine dans

la tombe. Tu ne refuseras pas de le consoler quand je ne serai plus là ?... Puis, si tu le peux, tu arrangeras les affaires. Bien des gens vont être ruinés, à cause de lui... tu emploieras ma fortune personnelle... je l'ai conservée intacte...

— Maman, fit Noël, étendant sa main au-dessus de lui, comme pour confirmer les paroles qu'il allait prononcer, je te le jure : nous laisserons tout, jusqu'au dernier centime, et si cela ne suffit pas, personne du moins ne pourra blâmer notre conduite.

— Merci, fit-elle, les yeux humides. J'ai encore autre chose à te demander, et c'est un serment que j'exige de toi : promets-moi, quoi qu'il arrive, de te souvenir toujours que Dieu nous défend le suicide. Jure-le, mon petit, si tu veux que je parte sans regret...

Elle fixait sur lui ses yeux déjà vitreux. Il hésitait, reculant devant la promesse exigée. Mais les yeux suppliants avaient une telle expression d'angoisse, qu'il se décida.

Il se pencha, effleurant d'un baiser le front que mouillait une sueur d'agonie, tandis qu'il balbutiait dans un souffle :

— Je ne me tuerai pas, je te le jure, maman ! mais je prierai tant que Dieu m'accordera peut-être la grâce d'aller bientôt te rejoindre.

— Moi aussi, je lui demanderai, murmura-t-elle... pour toi... pour Alice, et il sera bon s'il nous réunit...

Un sourire erra sur ses lèvres et elle parut s'endormir. Au dehors, le glas tintait toujours.

XII

On enterra Mme Dherfaiilles le surlendemain, par une belle et claire matinée de juillet. Presque toute la population de la petite ville suivait le cercueil fleuri de

roses et de marguerites, derrière lequel marchait Me Dherfaiilles, impassible et énigmatique en ses vêtements de deuil.

Pendant le trajet de l'église au cimetière, des propos s'échangeaient parmi les groupes. Unanimement, on plaignait le notaire, Noël et surtout Alice, dont on avait appris la maladie sans en connaître la cause, M. de Hautefeuille et son fils ayant gardé le secret sur la rupture.

Lentement le cortège s'avancait, et les gazouillis joyeux des oiseaux, juchés dans les tilleuls bordant le chemin et saluant le soleil, se mêlaient à la voix des cloches, et aux chants liturgiques psalmodiés par l'organe traînant des chantres.

Noël qui pouvait à peine se soutenir, marchait à côté de son père. Le malheureux avait l'impression de vivre un épouvantable cauchemar : il ne savait plus, et ne trouvait pas une larme, tant il en avait versé les jours précédents. Une seule idée subsistait, au milieu du désarroi où son intelligence menaçait de sombrer : c'est que dans ce cercueil, devant lui, était couchée sa mère ; que son dernier appui, ce soutien si puissant malgré sa faiblesse, venait de lui être enlevé pour toujours.

Il se sentit soudain retenu par une main vigoureuse et il s'immobilisa, sans comprendre le pourquoi de cet arrêt brusque, ce pendant que les porteurs déposaient le cercueil devant la sépulture de famille, dont l'ouverture béait, sombre et large, comme la gueule d'une bête monstrueuse attendant sa proie.

Tandis que s'accomplissaient les derniers préparatifs, Noël demeurait figé sur place, sans voir, sans entendre. Un bruit sourd, celui de la bière retombant au fond de la fosse, le tira de sa torpeur. Avec un cri rauque, il voulut s'élancer, retarder d'une minute l'instant irréparable. Mais déjà on l'entraînait, et il n'a-

vait pas la force de résister. Il suivait machinalement l'impulsion donnée, sans même regarder quels étaient ceux qui s'occupaient ainsi de le soustraire à son désespoir.

Il ressentait à la nuque une douleur insupportable; ses oreilles s'emplissaient de bourdonnements étranges, et il ne distinguait plus qu'à travers un voile les objets environnants...

Lorsqu'il reprit conscience des choses, il était assis sur une pierre tombale à l'un des angles du champ de repos : des visages se penchaient vers lui, compatissants et curieux, tandis que le docteur Mornal lui faisait respirer un flacon de sels.

Il se mit debout, péniblement encore, et fit quelques pas. Elle lui semblait une profanation de sa douleur, cette curiosité de la foule, même sympathique, et il désirait s'y soustraire. Reconnaisant parmi ceux qui l'entouraient le directeur de la verrerie, M. Laubardier, avec lequel il entretenait des relations étroites d'amitié, il s'approcha de lui et lui murmura à l'oreille quelques paroles. L'industriel fit un signe d'assentiment, glissant son bras sous celui du jeune homme pour le soutenir ; le docteur Mornal passa de l'autre côté, et les trois hommes s'éloignèrent lentement, retournant vers la ville.

Le long du petit chemin, une jeune fille marchait seule, triste et les yeux à terre ; c'était Micheline.

Le groupe passa devant elle ; elle se détourna à demi, feignant de cueillir une branche d'églantier à la haie. Les compagnons de Noël saluèrent. Machinalement, le fils de Me Dherfaiilles regarda, et une légère teinte rose parut un instant à ses pommettes trop saillantes.

Une seconde, moins peut-être, les yeux des deux jeunes gens se rencontrèrent.

Tout ce qu'il put lire d'amour et de pitié dans les prunelles grises noyées de larmes fut une douceur inattendue pour Noël. Il se sentit moins seul dans le rude sentier de l'existence. Il passa, s'attardant pour la regarder encore, et derrière lui, lentement, elle poursuivit sa route.

XIII

De nouveau, dans le cabinet du notaire, le père et le fils se retrouvaient en présence.

Rien n'était changé en apparence dans la vaste pièce sombre : penché vers des papiers épars sur le grand bureau de chêne, Me Dherfaiilles alignait de longues colonnes de chiffres ; Noël, debout près de la fenêtre donnant sur le jardin, avait soulevé le store de guipure et fixait les massifs d'un oeil morne.

Quatre jours s'étaient écoulés depuis les funérailles de la femme du notaire. S'efforçant d'accomplir les dernières volontés de la morte, Noël avait demandé à son père un compte rendu détaillé de l'état de ses affaires, et il attendait les explications promises.

— J'ai terminé, dit Me Dherfaiilles, tendant à Noël la feuille couverte de chiffres.

S'en emparant vivement, le jeune homme la parcourut d'un rapide regard, et une exclamation affolée lui échappa :

— Vous devez quinze cent mille francs ? Mais c'est impossible ! vous vous serez trompé en additionnant : cinq cent mille francs, peut-être ?

Gêné malgré son cynisme par l'angoisse du jeune homme, le notaire détourna la tête pour répondre :

— Non, tu as bien lu ; le chiffre est exact.

— Un million et demi ! répéta Noël,

épouvanté de l'énormité de la somme : mais vous possédez des valeurs, des titres ?

Me Dherfaillès s'agita sur son siège, mal à l'aise.

— Oui, finit-il par dire, j'ai quelques valeurs ; je t'ai déjà dit qu'elles étaient en baisse à l'heure actuelle. D'ailleurs, en voici la liste et l'évaluation approximative : j'ai noté le cours probable.

Tandis que le jeune homme lisait attentivement, M. Dherfaillès, certain de n'être pas observé, avait au coin de la lèvre un sourire sardonique.

Noël, interrompant sa lecture, releva à ce moment la tête, il vit ce sourire... Bien qu'il ne se fût jamais occupé de questions financières, le frère d'Alice n'était pas un naïf : avec la promptitude de l'éclair, une pensée lui traversa l'esprit : sans doute, le notaire se préparait à fuir. et, pour s'assurer à l'étranger des moyens d'existence, il avait dû soustraire une partie des valeurs qu'il possédait encore. Immédiatement, la résolution du jeune homme fut prise.

Allant au coffre-fort, il l'ouvrit, fit un inventaire succinct des titres et des valeurs qui s'y trouvaient, puis, ayant terminé son examen, le referma et s'empara de la clef qu'il mit dans sa poche. Cela fait, il revint au notaire qui, impassible, l'avait regardé agir, et avec un calme qui l'étonnait lui-même, il demanda :

— Vous ne possédez que cela ? Ces valeurs représentent deux cent mille francs à peine.

— Hélas ! soupira hypocritement le notaire, je le sais bien ! Mais c'est malheureusement tout ce qui me reste !

— Et que comptez-vous faire ?

Me Dherfaillès hésita un instant ; il est des heures où la conscience la plus endormie se réveille et proteste. Devant

l'infamie qu'il se disposait à ajouter aux autres, le notaire reculait. Pourtant il se décida :

— Partir à l'étranger, déclara-t-il, bas et vite, ayant malgré lui honte de ses paroles. Si je puis gagner l'Amérique, j'y serai en sûreté sous un nom d'emprunt. Je me procurerai des papiers. Tu m'aideras à fuir, n'est-ce pas ?

— Avant de songer à fuir, répliqua résolument le jeune homme, vous me remettrez les valeurs que vous avez soustraites. Assez de malheureuses familles seront ruinées par votre faute sans que vous en augmentiez encore le nombre, en vous réservant de quoi vivre tranquille, quand vos victimes seront réduites à la misère.

— Je t'assure, déclara le misérable, déconcerté en se voyant deviné, je n'ai plus rien.

Noël haussa les épaules avec mépris. A cette heure, le jeune homme apparaissait transformé ; la pensée de la spoliation à empêcher lui rendait des forces.

— Ecoutez-moi, dit-il, je suis sûr de ce que j'avance. Vous allez immédiatement me remettre une liste exacte et complète de tous les titres qui sont en votre possession. Vous avez cette liste sur vous, je le sais, affirma-t-il, scrutant attentivement le visage du notaire.

Un frémissement dont ce dernier ne fut pas maître prouva à son fils qu'il avait touché juste. En même temps, d'un geste imperceptible, vite réprimé d'ailleurs, la main droite du notaire se crispait légèrement sur une des poches intérieures de son veston.

— Vous m'avez entendu ? répéta Noël. Cette liste, tout de suite !

Risquant le tout pour le tout, affolé à la pensée d'être dépouillé de cet argent pour lequel il s'était rendu criminel, Me Dherfaillès riposta avec audace :

— Je te répète que je n'ai plus rien. Est-ce clair, cette fois ?

Noël s'avança d'un pas :

— Prenez garde !! Ne me forcez pas à oublier que vous êtes mon père !

L'accent sous-entendait tant de choses que le notaire tressaillit et se leva, jetant autour de lui les regards de détresse d'une bête traquée. Tout son sang-froid l'abandonnant soudain, il ne songea qu'à une chose : fuir !

Il se rua sur la porte ; mais Noël, prudemment, venait d'en retirer la clef, et tous ses efforts pour l'ébranler demeurèrent inutiles. Restait la fenêtre : à deux mètres à peine du sol, une chute n'était pas à craindre... Me Dherfaillies s'élança. Déjà, plus prompt que lui, Noël s'était placé devant la croisée et barrait le passage.

Le notaire eut un rugissement de rage : des lueurs de meurtre s'allumèrent dans ses prunelles troubles. Il eut un instant de tentation folle de bondir sur son fils et de l'étrangler ; mais comme s'il eût deviné son dessein, Noël à ce moment disait :

— Toute tentative de fuite, je vous en préviens, serait de votre part une folie. Moi vivant, vous ne sortirez de cette pièce qu'après m'avoir remis ce que je sais être en votre possession. S'il m'arrive malheur et que vous parveniez à vous échapper, vous seriez repris avant d'être hors de France. Les domestiques vous savent enfermé avec moi, et ils vous accuseraient.

Se voyant réduit à l'impuissance, Me Dherfaillies serra les poings, et des larmes de colères jaillirent de ses yeux. Lentement, il tira d'une poche intérieure de son vêtement un volumineux portefeuille de maroquin rouge. Il se disposait à l'ouvrir, Noël l'arrêta.

— Donnez, dit-il, étendant la main pour recevoir l'objet.

Le notaire s'exécuta avec un frémissement de fureur contenue. Gardant toujours son attitude défensive, Noël, rapidement, vérifiait le contenu du portefeuille bourré de valeurs et de billets de banque.

— La liste est là ? demanda-t-il.

— Dans le compartiment du milieu, répondit le notaire d'une voix étouffée.

Noël, déjà, parcourait la feuille manuscrite. Son regard alla tout de suite au bas de la longue colonne de chiffres, et lisant le total, il eut un éblouissement, tandis qu'il s'écriait, incapable de contenir l'expression de son mépris :

— Cinq cent mille francs ! Vous osiez dérober cette somme ! Si je ne vous en avais empêché, vous vous la seriez appropriée sans remords, sans songer à toutes les larmes qu'elle représente, à tous les désespoirs dont votre vol sera cause ! Mais vous n'avez donc plus ni cœur ni conscience ?

Atterré, le notaire baissait la tête. Noël revint au coffre-fort, y plaça le portefeuille, puis le referma soigneusement. Il alla ensuite à la porte, l'ouvrit, et se tournant vers son père :

— Vous avez agi selon mon désir, dit-il ; à mon tour de tenir parole. Suivez-moi, je vais vous accompagner à la gare. Vous prendrez un billet pour Vichy, et de là vous vous dirigerez ensuite où il vous plaira.

— Et de l'argent ? balbutia le notaire. Tu m'as tout pris !

Noël sortit de la pièce bientôt, tenant à la main un porte-monnaie de cuir fauve qu'il tendit à son père.

— Il y a là onze cent cinquante francs, dit-il ; ce sont mes économies et celles d'Alice, qu'elle m'avait confiées : cette somme vous suffira à attendre quelque

temps ; vous trouverez sans doute plus tard à gagner votre vie. Je sais que je ferais mieux de donner cet argent à l'un des pauvres gens que vous avez ruinés. mais je n'ai pas le courage d'accomplir jusqu'au bout ce que le devoir m'ordonne.

Sa voix faiblit, un sanglot expira à ses lèvres. Me Dherfaillies un instant fut ému : un voile passa devant son regard et ses mains tremblèrent.

— Tu me hais, Noël ? demanda-t-il à voix basse.

Le jeune homme secoua mélancoliquement la tête.

— Non, ma mère mourante vous a pardonné ; je vous pardonne et je vous plains. Venez, le temps presse, il y a un train dans une demi-heure.

Une sensation bizarre serrait la gorge du notaire.

— Je vais prendre ma valise, dit-il, mais je ne veux pas que tu m'accompagnes..

— Comme il vous plaira.

Sur le point de franchir le seuil de cette pièce où il ne devait plus rentrer, le notaire se retourna. Debout auprès du bureau sur lequel il appuyait sa main droite, Noël regardait tristement son père. et de grosses larmes coulaient silencieusement le long de ses joues amaigries. Me Dherfaillies revint près de son fils et, humblement, du ton du condamné implorant une grâce :

— Tu ne veux pas me donner la main. avant que je parte ? demanda-t-il.

Le cœur de Noël se fondit ; une seconde, il oublia tout : l'indignité de cet homme qui était devant lui, son honneur perdu, sa vie brisée, sa mère morte par sa faute, pour ne plus se souvenir que des liens sacrés qui les unissaient. Il ouvrit les bras, se pencha et mit sur le front de

son père un baiser vraiment filial tout en murmurant :

— Ah ! si vous aviez voulu, comme je vous aurais aimé ! Comme nous aurions tous pu être heureux ! Mais il est trop tard... Adieu ! promettez-moi d'essayer de redevenir honnête homme !

Me Dherfaillies eut un geste vague d'assentiment, balbutia quelques paroles intelligibles et, s'arrachant à l'étreinte, s'élança hors de la pièce.

Noël un instant demeura à la même place écoutant le bruit des pas qui s'éloignaient ; puis, revenant au bureau, il se laissa tomber plutôt qu'il ne s'assit dans le fauteuil de cuir, enfouit sa tête dans ses mains et sanglota comme un enfant.

DEUXIEME PARTIE

I

Octobre était venu, jetant sur toutes choses son voile mélancolique, nuancant d'or les arbres de la route et de leurs fragiles débris jonchant la tête. Le soir naissait, lentement, noyant d'ombre la plaine que le soleil couchant baignait de pourpre à l'horizon, et les blanches maisons de la petite ville prenaient, dans cette demi-obscurité, des allures mystérieuses quasi fantastiques.

Devant la verrerie, le flot des ouvriers. cohue bruyante, sortait de l'usine, croisant les camarades qui devaient les remplacer jusqu'au lendemain matin. Heureuse d'échapper pour quelques heures à l'atmosphère étouffante qui leur était habituelle, toutes ces robustes poitrines se soulevaient avec délices pour aspirer l'air frais de cette soirée automnale.

De gais propos, des plaisanteries piquantes s'échangeaient et de gros rires bon enfant résonnaient bruyamment, faisant se retourner les promeneurs. Pipes et

cigarettes, à l'envi, sortaient des poches. allumées à la hâte par les ouvriers désireux de rattraper l'abstinence forcée de la journée ; les groupes rassemblés ça et là se mouchetaient de leurs rougeâtres, et de légères spirales de fumée bleutée montaient vers le ciel où tremblait, timide, la première étoile.

Un homme de haute taille, vêtu d'une redingote sombre et coiffé d'un haut de forme, traversa la petite place. Casquettes et bérêts se soulevèrent respectueusement sur son passage, et de nombreux : "Bonjour, Monsieur Laubardier !" retentirent de tous côtés. Le directeur de la verrerie, souriant, rendait les saluts, distribuant à droite et à gauche des poignées de main énergiques.

C'était un homme de quarante-cinq ans environ, à la physionomie sympathique et douce éclairée par de magnifiques yeux bruns. La barbe noire, soyeuse et fournie, qu'il portait tout entière, descendait jusqu'au milieu de sa poitrine, et le faisait à première vue paraître plus âgé qu'il n'était réellement. Il dirigeait la verrerie depuis sa fondation, et les ouvriers l'estimaient et l'aimaient.

L'industriel, passant rapidement au milieu des groupes, alla sonner à la grille de la villa précédemment occupée par la famille Dherfaillies.

— Tiens, remarqua un des ouvriers, le patron va encore voir le nouveau notaire ? Il paraît qu'ils sont au mieux ensemble.

— Cela n'a rien d'étonnant, répliqua Germain Fériel ; Me Maudit est un camarade de collège de M. Laubardier, et sa femme est un peu cousine de la patronne.

— Tu le connais, ce notaire, Germain ? interrogea curieusement un des verriers. tu lui as parlé ?

— Plusieurs fois : c'est lui qui s'occupait de la succession de mon cousin.

— Est-il veinard, ce Germain ! plaisanta l'un des jeunes gens. C'est pas moi qui aurai jamais la chance d'hériter d'un cousin inconnu.

Dédaigneux, Germain haussa les épaules.

— Oh ! Oh ! pour cinq ou six billets de mille ! Voilà-t-il pas une grosse affaire !

— C'est ça, fais le dégoûté... Moi, je voudrais bien en avoir autant ! Mais pas de risque que je fréquente jamais les notaires pour ce motif !

L'un des verriers lança, ponctuant sa phrase d'un rire ironique :

— Avec ça que tu peux le désirer de fréquenter les notaires ; c'est des gens si honnêtes par le temps qui court !

— Vincent a raison ! crièrent plusieurs voix. Demande au père Harmel. Louis ; il t'en dira de belles sur ces fréquentations-là : il est payé pour en savoir quelque chose !

Des exclamations apitoyées sonnèrent.

— Pauvre vieux !

— Avoir trimé vingt-cinq ans et se trouver sans le sou, c'est dur tout de même !

— Pauvre Cyprien, fit un vieil ouvrier à barbe blanche, c'était bien la peine de tant se priver, de toujours refuser de trinquer avec les amis ! S'il avait fait comme nous autres, il aurait au moins passé quelques bonnes soirées, tandis qu'à présent, qu'est-ce qui lui reste ?

— Il a sa maison et son jardin, fit remarquer l'un des hommes, c'est toujours quelque chose.

— Et puis, il donne par-ci par-là quelques journées. Il était jardinier avant de venir à l'usine, et c'est moins pénible de

travailler la terre que de se cuire le sang devant les fours. C'est égal, il ne retrouvera jamais ce qu'il a perdu.

— Heureusement encore qu'il a eu l'idée de devenir propriétaire, fit remarquer l'un des hommes, sans ça, tout y passait. Ce brigand de notaire aurait aussi bien mangé vingt mille francs que quinze, et le pauvre vieux n'aurait aujourd'hui que les yeux pour pleurer !

— C'est bête de confier ainsi tout son avoir à un homme qu'on ne connaît pas. déclara Vincent. Il me semble, si j'avais été à la place du père Harmel...

Un concert d'exclamations lui coupa la parole.

— Tu aurais fait comme lui ! Personne ne se serait douté que ce notaire était un coquin.

— Sûr que non ! Un homme installé de puis si longtemps, que tout le monde croyait honnête et respectable ! Pour mon compte, je lui aurais confié de l'argent sans lui demander de reçu.

— Vieux scélérat de Dherfaiilles ! s'exclama un des causeurs. On devrait lui couper le cou si on le rattrape ! C'est épouvantable de mettre sur la paille tant de pauvre monde.

Un geste menaçant accompagna la phrase.

— Pour sûr, opina Louis Fleurans, mais on ne le rattrapera pas. Croyez-vous que si on avait pu lui mettre la main dessus, ça ne serait pas fait depuis trois mois tantôt qu'on le cherche ? Ah ! c'est pas pour dire, mais il me semble que si j'avais été à la place des juges, j'e me serais débrouillé davantage.

Ce fut un éclat de rire général qui accueillit la réflexion du jeune homme. La discussion reprit de plus en plus animée : les uns prétendant que le notaire avait fi-

lé sûrement en Amérique, d'autres soutenant qu'il devait être tout bonnement à Paris, sous un faux nom. Quelques-uns, enfin, émettaient l'idée qu'il s'était peut-être suicidé pour éviter l'arrestation et la cour d'assises.

Germain Fériel écouait sans y prendre part les propos qui s'échangeaient autour de lui. Lorsque le nom du père de Micheline avait été prononcé, le jeune homme était devenu subitement sérieux, et depuis n'avait plus articulé une syllabe. Ses compagnons, à la fin, s'aperçurent de ce mutisme obstiné.

— A quoi penses-tu, Fériel ? demanda l'un d'eux, le poussant du coude pour attirer son attention.

Il tressaillit et répliqua avec une apparente insouciance :

— Je pense qu'il est tantôt sept heures et que nous ferions mieux d'aller nous coucher que de rester là à bavarder.

— Germain a raison, déclara Louis Fleurans. Nous sommes biens bons de passer notre temps à nous occuper d'un coquin qui se fiche sans doute de nous. Moi je m'en vais : bonsoir.

— Nous aussi, nous aussi, crièrent en chœur les jeunes gens composant la majorité du groupe.

Comme un vol de moineaux effarouchés les bandes joyeuses se dispersèrent bruyamment dans vingt directions différentes. et la route, si animée l'instant d'auparavant, redevint morne et silencieuse.

Tout pensif, Germain se disposait à rentrer chez lui, mais, apercevant M. Laubardier qui, debout près de la grille de la villa, prenait congé du notaire qui le reconduisait, il s'immobilisa, attendant.

— Deux mots, s'il vous plaît, Monsieur. fit-il quand M. Laubardier passa près de lui.

L'industriel se retourna vivement. Reconnaissant celui qui l'abordait, il eut un bon sourire et tendit franchement la main.

— Comment, c'est vous ? De quoi s'agit-il ?

Légèrement embarrassé, Germain tournait gauchement sa casquette de drap entre ses mains calleuses.

— Voilà, dit-il enfin. J'ai entendu par hasard, l'autre jour, le docteur Mornal qui vous parlait de la maladie de M. Noël. Alors j'aimerais savoir s'il ne va pas mieux, pour le dire à quelqu'un à qui ça ferait plaisir. Vous comprenez ?

Dans l'obscurité à peu près complète. M. Laubardier ne pouvait distinguer nettement le visage du jeune homme, mais au tremblement de sa voix il devinait son émotion.

M. Laubardier restait pensif. Il connaissait l'histoire du verrier, son roman de jadis avec Micheline, et il comprenait le mobile auquel obéissait l'ouvrier qui, pour calmer les inquiétudes de son ex-fiancée, trouvait dans son amour même la force de s'intéresser à son rival. Il dit avec une compassion sincère :

— Mon pauvre Germain, vous l'aimez donc toujours ?

Un soupir douloureux sortit de l'ombre.

— Puisque vous le savez, Monsieur, je peux bien vous l'avouer. J'ai eu beau faire, je n'ai pas pu l'oublier ! Je sais que c'est folie de ma part, mais c'est plus fort que moi : je ne pouvais rester sans la voir... et je suis revenu chez elle. Elle m'avait promis de me conserver son amitié ; c'était toujours ça. Et puis, elle a tant besoin de quelqu'un qui la console. maintenant qu'elle est malheureuse à cause de son Noël ! Ça lui fait du bien de

pouvoir en parler à son aise sans qu'on lui en réponde du mal.

M. Laubardier ne put retenir une exclamation stupéfaite.

— Comment ! s'écria-t-il, elle vous en parle, et vous l'écoutez tranquillement. sans colère ?

— Mais, Monsieur, fit Germain étonné de l'interruption dont il ne comprenait pas le pourquoi, vous ne voudriez pas que je lui défende de me dire ce qui l'intéresse ? Les premières fois, oui, ça m'a fait de l'effet ; j'avais envie de pleurer comme une bête, et de lui dire des choses méchantes par rapport à l'autre... et puis. voyez-vous, j'ai beaucoup réfléchi : ça ne m'aurait servi à rien et elle m'en aurait voulu. Alors peu à peu j'ai fini par m'y habituer... et même...

Il hésita, puis se décida à poursuivre :

— A force de l'entendre me parler de lui, m'expliquer ses idées, ses habitudes. il me semble que je le connais, moi aussi. et je ne peux pas m'empêcher d'avoir de la peine de ce qui lui est arrivé. Parce qu'enfin, c'est malheureux d'être dans une situation pareille quand on n'a rien à se reprocher !... Mais je vous retiens à causer, Monsieur ; excusez-moi et donnez-moi vite des nouvelles pour que je m'en aille...

— Noël va mieux depuis quelques jours. répondit M. Laubardier avec, dans la voix. un tremblement dont il ne pouvait se défendre. Vous le direz à Mlle Harmel, elle en sera contente ; mais gardez pour vous seul ce qui me reste à vous apprendre : le docteur Mornal est persuadé que son malade ne guérira jamais.

— Ah ! mon Dieu ! s'exclama Germain, il vous a dit cela ?

— Il me l'a dit, et je vais vous répéter ses propres termes : "Nous pourrions amé-

liorer son état et le prolonger peut-être quelques mois, mais il ne faut pas compter sur une guérison. Il est tuberculeux. et la maladie est arrivée à sa dernière période. Je crains même une marche très rapide, parce que le sujet ne se prête nullement aux tentatives à faire pour enrayer le mal."

— Alors, demanda Germain, que l'une des phrases de M. Laubardier laissait perplexe, il ne veut pas se laisser soigner ? Il refuse peut-être de prendre les remèdes ?

— Si ce n'était que cela ! soupirait l'industriel d'un accent découragé, nous aurions encore quelques chances de le garder ; il accepte tout ce qu'on lui donne avec une docilité exemplaire.

— En ce cas, je ne comprends plus...

— Ce qui tue mon pauvre ami, poursuivait le directeur de la verrerie, c'est ce chagrin persistant dont il refuse de se laisser distraire et qui semble croître chaque jour. A cela, nous ne pouvions rien. Il est des douleurs que nul ne parvient à consoler.

— Quel dommage que Mlle Alice soit partie ! soupira Germain. Elle l'aurait peut-être sauvé en restant près de lui ?

— Elle ? Pauvre petite ! elle a bien assez de son propre chagrin ! La rupture de son mariage lui a porté un coup terrible : elle aimait tant son fiancé !

— Il ne le lui rendait guère, en tout cas, remarqua Germain avec amertume. Si pareille chose était arrivée à Micheline. Je l'aurais bien épousée sans me soucier de l'opinion du monde.

— Je la croyais perdue, elle aussi, déclara M. Laubardier. Il est heureux que cette cousine de sa mère, supérieure aux Filles de la Charité de Clermont, lui ait proposé de la prendre auprès d'elle. Au

couvent, loin de tout souvenir du passé. si elle ne trouve pas le bonheur, elle recouvrera du moins la paix.

Il y eut un silence que Germain rompit :

— Allons, bien le bonsoir, Monsieur, dit-il et merci de votre complaisance.

Il allait s'éloigner, l'industriel tendit la main, et les deux hommes échangèrent une cordiale étreinte.

— Au revoir, Germain, dit M. Laubardier qui semblait très ému. Si jamais vous avez besoin d'un service, n'oubliez pas que mon estime et mon amitié vous sont acquises.

Ils se séparèrent et le directeur, pensif, regagna sa demeure.

II

Les veillées étaient commencées depuis quelques semaines. Dans l'unique pièce du rez-de-chaussée, Madeleine et sa fille assises près de la table travaillaient à la clarté d'une lampe à pétrole. Cyprien rentré de l'usine où il n'allait plus que par intermittences, s'était installé près du poêle de fonte et se chauffait tout en somnolant.

Le verrier était bien changé : depuis la catastrophe où avait sombré la petite fortune si noblement amassée, ses amis ne le reconnaissaient plus. Lui qui autrefois chantait et riait du matin au soir, jamais lassé du perpétuel labeur, demeurait maintenant des journées entières sans desserrer les dents. Ses lèvres avaient disparu le sourire, et sa bonne physionomie placide n'exprimait plus par instants qu'une colère terrible, et le plus souvent une sorte d'hébétude navrante.

Au physique également, il était transformé : ses cheveux avaient blanchi pres-

que subitement, son front se dégarnissait par places, sa taille se courbait, ses membres tremblaient.

Plus courageuse ou moins éprouvée, la femme du verrier ne semblait pas avoir passé par les mêmes souffrances. En ce moment, elle se penchait attentive sur la chemise d'homme qu'elle cousait, et à la clarté rougeoyante de la lampe, son visage apparaissait nullement ridé et rose toujours ; son regard resté jeune en dépit des années écoulées, gardait son expression sereine ; mais, lorsqu'il s'arrêtait sur la tête charmante de Micheline, il s'attristait, et les cils blonds battaient plus vite.

Au fond, Madeleine souffrait autant que son mari, mais c'était une nature essentiellement résignée, et sa conscience pieuse lui aurait reproché comme un crime de s'abandonner à sa douleur. Surtout, elle adorait Cyprien comme aux premiers jours de leur union : elle comprenait que ce coup imprévu l'atteignait profondément, et que son désespoir croissait en songeant à elle et à leur fille. Aussi affectait-elle devant lui un calme qu'elle était loin de ressentir, espérant adoucir un peu par sa sérénité, l'amertume de ses regrets.

Enfin, pour Micheline aussi, elle voulait se montrer vaillante. La jeune fille s'alanguissait, perdant chaque jour davantage l'appétit et le sommeil. Le docteur consulté lui trouvait une surexcitation nerveuse inquiétante et la mère restait préoccupée, se demandant si elle parviendrait jamais à ramener le calme dans cette âme si cruellement éprouvée. Pour la brodeuse, le chagrin de la ruine totale disparaissait devant cette lancinante pensée, que c'était le père de Noël qui avait accompli l'oeuvre néfaste. Un moment, en

apprenant la fuite de Me D'herfailles, qui avait été connue seulement quinze jours après, grâce aux précautions prises par Noël, Micheline avait tressailli d'une folle espérance. Peut-être l'événement terrible les rapprocherait-il, puisque celui-là seul qui les séparait jusqu'à ce jour venait de disparaître ? Elle attendit, impatiente de connaître la tournure qu'allaient prendre les choses.

Hélas ! elle fut tôt détrompée : de toutes parts s'élevaient des concerts de malédictions à l'adresse du notaire déloyal : et lorsque la pauvre enfant apprit qu'elle-même se trouvait au nombre de ses victimes que, pour avoir cru en la probité du père de Noël ses parents ne possédaient plus rien, elle comprit qu'il lui fallait dire un adieu définitif à son beau rêve.

Un coup frappé à la porte d'entrée fit tressaillir les deux femmes. Sans attendre de réponse, Germain poussait le battant et venait à Cyprien la main tendue.

— Eh bien, papa Harmel, comment ça va-t-il ce soir ? Et vous, Madame Madeleine ? Et toi, Micheline ?

— Pas trop bien ! répondait le verrier avec un soupir. Mais ça m'est égal : pour le plaisir que j'ai sur la terre maintenant autant que je parte tout de suite.

— Allons, allons, toujours vos vilaines idées ? Vous n'êtes pas raisonnable !

A l'entrée du jeune homme, Micheline avait relevé la tête et ses grands yeux tristes s'étaient éclairés d'une légère flamme de joie. Germain s'approcha d'elle, et, d'un geste confiant, elle posa sur son bras sa petite main amaigrie.

— Quelle bonne surprise ! dit-elle. Tu viens souper avec nous ?

Il s'excusait, gardant entre les siennes

la main de la jeune fille qu'il pressait doucement :

— Tante Justine ne serait pas contente ; elle m'a fait promettre d'être de retour avant huit heures.

Micheline reculait un peu son siège, et sans se lever attirait une chaise auprès d'elle et l'indiquait au jeune homme du geste. Il s'assit gauchement sur le rebord, intimidé, comme à l'ordinaire en présence de celle qu'il aimait toujours éperdument, et il se tut, ne sachant que lui dire.

— Quelles nouvelles ? demanda machinalement Mme Harmel, voyant son embarras et espérant le dissiper par cette question banale.

— Rien d'intéressant, déclara Germain. On m'a bien parlé de quelque chose, mais ce sont peut-être des propos en l'air, et il vaut mieux ne pas s'y attendre... Quoique, acheva-t-il en regardant Cyprien, qui n'avait pas bougé et conservait son attitude affaissée, quoique, si c'était vrai, ça serait bien heureux pour vous, papa Harmel, et pour beaucoup d'autres.

Le mari de Madeleine se dressa brusquement :

— Est-ce qu'on l'aurait arrêté ? demanda-t-il haletant. Ah ! si je savais ça, je partirais tout de suite !

— Ce n'est pas cela que je veux dire, répondit le jeune ouvrier. Mais quand même ce voleur serait pris, qu'est-ce que ça pourrait bien vous faire ? Ça ne vous rendrait pas votre argent...

— Je sais bien ! gronda le vieux, mais ça me soulagerait, de le savoir en prison. Alors, tu dis qu'il n'est pas encore pris ? Ah ! malheur ! Il n'y a pas de justice ! Si c'était moi qui aie volé, on m'aurait attrapé tout de suite, c'est sûr... Mais parce que c'est un "de la haute", on le laisse courir...

— Voyons, intervint doucement le jeune homme, comment voulez-vous qu'on le prenne puisqu'on ne sait pas où il s'est caché ? Ce n'est pas la faute des juges ni des gendarmes ; il faut être juste.

— C'est bon, grommela Cyprien, je sais ce que je dis. Tu n'es pas de mon avis ? N'en parlons plus ! Tu ferais mieux de m'expliquer ce que tu commençais tout à l'heure. Ça a rapport à l'affaire ?

— Oui. J'ai entendu dire que les créanciers perdraient moins qu'on ne croyait d'abord. M. Noël et sa soeur ont fait, paraît-il, abandon de la fortune personnelle de leur mère, que Mme Dherfaillies avait conservée à peu près intacte.

Cyprien rapprocha sa chaise pour mieux entendre.

— Et, bégaya-t-il, c'est important, cette fortune ? Sais-tu à quelle somme elle monte, à peu près ?

— Me Mauduit parle d'un demi-million.

Cyprien branlait le chef, désireux de croire à la bonne nouvelle apportée, et doutant de son exactitude.

— Oui, fit-il, comme se parlant à lui-même, si c'était vrai, je ne perdrais pas tout ; mais on raconte tant de choses !... Germain, crois-tu que M. Laubardier sache à quoi s'en tenir ? Puisqu'il a pris le fils chez lui comme secrétaire, il doit être renseigné ?

— Peut-être, répondit évasivement. Germain, qui depuis un instant était frappé de l'altération soudaine des traits de Micheline.

— Tu es malade ? demanda-t-il tout à coup, n'y tenant plus.

Elle tourna vers lui le doux rayonnement de ses prunelles grises.

— Non, répondit-elle, baissant la voix.

Mais... si la chose dont nous parlons est vraie, avec quoi vont-ils vivre, eux ?

Elle ne nommait ni Noël ni sa soeur, mais Germain ne s'y trompa point ; il expliqua :

— Mlle Alice se fait religieuse, m'a dit l'autre jour M. Laubardier. Comme sa cousine est supérieure du couvent dans lequel elle est novice, elle a expliqué sa situation, et on consent par faveur spéciale à la prendre sans dot. Son frère a trouvé une bonne place chez le patron. M. Laubardier n'avait pas précisément besoin d'un secrétaire, mais il a voulu venir en aide à son ami, tout en ménageant sa fierté. Là, M. Noël est bien payé, on le fait travailler juste assez pour le distraire et pour qu'il ne s' imagine pas qu'on lui fait l'aumône.

— M. Laubardier t'a expliqué cela ? interrompit Micheline, la voix dure.

Sans comprendre le pourquoi de l'irritation de la jeune fille, il répondit :

— Le patron ? Pas de danger qu'il se vante jamais d'une bonne action ! C'est la cuisinière de Mme Laubardier qui racontait ça à tante Justine l'autre jour dans le magasin.

Micheline, pensive, inclina de nouveau le front sur la bande de toile qu'elle festonnait. Son orgueil souffrait de l'humiliation de Noël, et plus que jamais elle déplorait son impuissance. Germain regarda la pendule et sursauta en constatant qu'il était près de huit heures. Il se leva.

— Je tâcherai de revenir dimanche, dit-il. Au revoir.

Cyprien sortit pour reconduire son jeune ami jusqu'à la route. Avant de le laisser s'éloigner, il lui demanda à voix basse :

— Tu ne pourrais pas, puisque tu es

bien avec le patron, tâcher de savoir par lui ce qu'il y a de vrai dans l'histoire de tout à l'heure ?

Germain promit, désireux de contenter son vieil ami, et le verrier tranquilisé par cette promesse put, cette nuit-là, pour la première fois depuis son malheur, goûter les bienfaits d'un paisible sommeil.

III

En dépit de sa carrure d'athlète, de ses traits trop accusés et de son regard énergique, le neveu de Justine Fériel était un timide. Il chercha longtemps un moyen commode d'aborder M. Laubardier et de l'interroger. A la fin, aucune bonne idée ne lui venant, il se décida à prendre le chemin des bureaux de l'usine.

Devant la porte du cabinet particulier de M. Laubardier, il hésita encore. Enfin, il fit sur lui-même un violent effort ; il entra.

Debout devant sa fenêtre, M. Laubardier, se tenait les mains croisés derrière le dos, suivant son habitude, et dictait une lettre. Au bruit de la porte refermée, il fronça les sourcils, mais reconnaissant celui qui le dérangeait, il l'accueillit d'un sourire.

— Je ne m'attendais guère à vous voir ce matin, Germain ; vous n'êtes donc pas à l'usine, aujourd'hui ?

Le ton, cordial et encourageant, mettait tout de suite à l'aise.

— Si vous avez à me parler, poursuivait l'industriel avec la même bonne humeur, ayez l'obligeance d'attendre un instant. Nous allons avoir terminé. Tenez, voici le journal de ce matin ; lisez les nouvelles si cela vous intéresse.

Il riait, tendant la feuille imprimée à Germain, et lui indiquait un siège. Le jeu-

ne homme s'inclina, silencieux, et, dépliant le journal, parut s'absorber dans la lecture des faits divers.

— Qu'est-ce que je disais, Noël ? reprenait M. Laubardier en se retournant vers son secrétaire. Ah ! j'y suis ; la différence de prix...

Il se remit à dicter sans plus s'occuper de Germain.

Le jeune ouvrier avait tressailli au nom de Noël. Feignant de lire, il regardait attentivement le fils du notaire qui écrivait, assis au bureau, et dont il ne pouvait apercevoir que le profil. Un moment pourtant, afin de demander une explication, le frère d'Alice se retourna, et Germain, l'apercevant en pleine lumière, eut peine à retenir une exclamation de stupeur et de pitié.

La maigreur de Noël était effrayante, et dans le cadre sévère de ses vêtements noirs son visage paraissait livide. Un pli amer contractait les lèvres blanches sous la fine moustache blonde, et au fond des yeux bleus, apâlis encore, semblait-il, et comme lavés par trop de larmes versées, on pouvait lire une désespérance infinie. Les traits purs, mais trop féminins du jeune homme, affinés encore par la maladie avaient revêtu une expression étrange, presque immatérielle. Germain bouleversé ne pouvait détacher ses regards de ce visage ravagé par la maladie, et portant les stigmates de la mort prochaine.

Sans se douter de l'examen, Noël s'était remis à sa besogne. Il s'interrompait parfois, respirant avec effort ; une petite toux sèche qu'il s'efforçait vainement de retenir soulevait sa poitrine étroite, faisant monter à ses pommettes une rougeur de mauvais augure. Debout derrière lui, M. Laubardier, se penchant au-dessus

du fauteuil au dossier duquel il s'appuyait, dictait à voix basse.

Germain se sentait envie de pleurer. Il éprouvait un instinctif désir de courir au jeune homme, de lui prendre la main et de lui demander pardon de sa jalousie passée. Une honte lui venait de se trouver, lui, vigoureux et robuste, superbe de vie et de santé, en face du malheureux agonisant à la figure émaciée, aux formes squelettiques.

Le secrétaire de M. Laubardier se levait du fauteuil, la lettre terminée. Pour gagner la porte, il dut passer devant Germain et s'excusa. Il ne connaissait pas le neveu de la mercièrre, aussi remarqua-t-il avec surprise que celui-ci, ayant abandonné son siège, s'inclinait profondément sur son passage, et que le geste respectueux s'accompagnait d'un regard de sympathie. Noël rendit le salut et referma la porte. Germain l'avait suivi du regard : il se retourna vers M. Laubardier qui l'observait avec intérêt, et une exclamation qu'il ne put retenir s'échappa de ses lèvres :

— Comme il est changé !

Le directeur de l'usine hocha tristement la tête, tout en reprenant sa place devant le bureau et en faisant signe à Germain de s'asseoir auprès de lui.

— Oui, fit-il, et il change tous les jours : c'est effrayant ! Ah ! le malheur est un terrible ouvrier ! Quand je pense qu'il y a seulement six mois, Noël voyait un brillant avenir s'ouvrir devant lui, et maintenant plus rien, pas même l'honneur, pas même la vie... C'est affreux !

Il se tut quelques secondes, s'efforçant de maîtriser son émotion. Il reprit quand elle fut un peu calmée :

— Votre visite inattendue me laisse espérer que vous avez quelques chose à me

demander ; serais-je assez heureux pour pouvoir vous être utile ?

Conquis par la grâce de l'accueil le jeune homme oublia sa timidité. Simple-ment il exposa à l'industriel attentif les inquiétudes du père Harmel, la conversation qu'ils avaient eue ensemble un soir de la semaine précédente, et la promesse faite par lui au père de Micheline. Le chef d'usine le laissa aller jusqu'au bout sans l'interrompre, et quand Germain eut terminé, il expliqua :

— Je comprends les craintes d'Harmel. Vous avez eu raison de penser que je vous renseignerais. Sans doute, je ne dirais pas au premier venu ce que je me propose de vous apprendre ; je fais exception en votre faveur, parce qu'il s'agit de la famille Harmel, et que vous répéterez au père mes explications. Il est exact que Noël et sa soeur ont abandonné la succession de leur mère afin de payer les dettes paternelles. A combien se monte cette fortune à laquelle ils ont si généreusement renoncé ? Je ne puis vous le dire exactement. Si l'on parvient à se défaire des propriétés dans des conditions avantageuses, la somme recueillie, jointe aux trois cent mille francs, montant de la dot en espèces de Mlle Valneix, devenue Mme Dherfaillies, dépassera certainement le demi-million. Ajoutez à cela les valeurs que possédait son mari au moment de la fuite, valeurs retrouvées intactes dans le coffre-fort...

Il avait pris une feuille de papier sur laquelle rapidement, il crayonnait quelques chiffres.

— Si mes calculs sont exacts, reprit-il, nous devons trouver un actif de douze cent mille francs environ. Il y aurait bien encore la villa et le jardin, ainsi que l'é-tude, mais il vaut mieux les laisser pour

les frais, afin d'opérer sur des chiffres ronds. Le passif est d'un million et demi : il reste donc trois cent mille francs de déficit, et les créanciers toucheraient les quatre cinquièmes environ de leurs créan-ces.

Par-dessus l'épaule de M. Laubardier, Germain avait suivi les calculs et, satisfait de leur justesse, approuvait de la tête.

— Je vous remercie de l'explication. Monsieur ; mais il y a autre chose que je voudrais bien savoir : comment se fait-il qu'on n'ait pas trouvé le coffre-fort vide ? Le notaire n'a donc pas emporté d'argent en s'en allant ? Je trouve ça drôle, moi ! Il m'aurait semblé, au contraire, que, puisqu'il voulait filer, il devait s'inquiéter pas mal de laisser derrière lui quelque chose ou rien du tout !

Sous sa forme dépourvue d'élégance, la réflexion de Germain ne manquait pas de justesse. M. Laubardier se demandait comment y répondre.

Noël avait gardé pour lui seul les détails de sa dernière entrevue avec son père. Mais par quelques paroles échappées au délire du jeune homme le mois précédent, alors qu'il se débattait en proie à la fièvre, le directeur de l'usine pressen-tait la terrible vérité.

Sous le regard interrogateur de Germain, il raconta ce qu'il avait cru comprendre : la soustraction des cinq cent mille francs tentée par le notaire et la res-titution imposée par Noël, n'hésitant pas à se broyer le cœur pour accomplir son devoir. L'industriel s'exprimait à voix très basse, comme s'il eût craint d'être entendu ; l'émotion qui vibrait dans son accent l'assourdissait encore, et Germain se penchait, haletant d'angoisse, pour mieux entendre.

Quand M. Laubardier se tut, le narrateur et l'auditeur passèrent, d'un même geste machinal, la main sur leurs paupières également humides.

— Oh ! murmura enfin Germain, quel grand cœur ! et dire que personne se doute de ce qu'il a fait, qu'il se trouve même des gens pour prétendre qu'il était complice de son père... S'ils savaient, ceux-là !... mais, dites-moi encore, Monsieur, cette succession de Mme Dherfailles, si ses enfants l'avaient acceptée, personne n'aurait eu le droit de réclamer ?

— Non, déclara M. Laubardier. Cette fortune revenait bien à Noël et à sa soeur, leurs parents s'étant mariés sous le régime dotal.

Germain joignit les mains, et sa rude physionomie exprimait une admiration profonde.

— C'est beau, affirma-t-il, ce qu'ils ont fait là ! Il n'y en a pas beaucoup qui auraient agi de même, à leur place !

Il se levait pour partir. Au moment de franchir le seuil, il s'arrêta, se retournant vers le directeur :

— Ecoutez-moi, Monsieur, déclara-t-il avec son habituelle franchise. J'ai deviné le pourquoi de vos explications. Je répéterai tout au père Harmel et à sa femme : je leur dirai qu'il ne doivent pas en vouloir à M. Noël, puisque sans lui ils ne toucheraient guère que cinq ou six cents francs au lieu de douze mille qui leur reviendront ; je leur ferai comprendre qu'il n'est pas juste, quand M. Noël a tout fait pour réparer les canailleries de son père. de le regarder comme coupable, lui aussi. Peut-être qu'ils m'écouteront, et qu'ils consentiront à lui promettre Micheline. J'ai idée que ça le guérirait. Est-ce que vous ne pensez pas comme moi ?

M. Laubardier pressait chaleureuse-

ment les mains du verrier en répondant :

— L'espoir est toujours permis tant que la vie n'est pas éteinte, et le bonheur est un grand médecin ! Essayez de décider le père de Micheline. Je comprends ce qu'il vous faut d'héroïsme pour cette tentative, puisque vous l'aimez et qu'il s'agit de la donner à un autre. Mais ce mouvement ne m'étonne pas de vous. En attendant, quel que soit le résultat de votre démarche, comme ami de Noël je vous en remercie.

IV

— Réfléchissez, père Cyprien. Si vous voulez être raisonnable, vous comprendrez sûrement que vous auriez tort de ne pas changer de résolution.

Micheline qui brodait près de la fenêtre releva la tête à ces paroles de Germain et remercia le jeune homme d'un regard et d'un sourire. Cyprien, mécontent, mâchonnait sa moustache, et de temps à autre lançait au neveu de Justine des coups d'oeil impatientés. Près du feu Madeleine attentive surveillait la cuisson d'un poêlée de châtaignes.

L'entretien durait depuis longtemps déjà. Germain, revenu à la maison des Harmel rapporter le résultat de son entrevue avec M. Laubardier, achevait de résumer fidèlement l'entretien qu'ils avaient eu ensemble, et, après avoir rendu hommage à la probité et au désintéressement de Noël, terminait en exprimant le vœu de le voir bientôt épouser Micheline.

Les deux femmes, à cette conclusion inattendue, avaient contemplé le jeune homme avec étonnement. Madeleine se disait, non sans amertume, que Germain avait probablement cessé d'aimer Miche-

line, puisqu'il proposait tranquillement de la marier à un autre.

Les réflexions de Micheline différaient de celles de sa mère. Ce n'était plus l'enfant insoucieuse de jadis. Autrefois, Germain lui apparaissait simplement comme un bon camarade, d'une intelligence un peu rudimentaire qu'il était agréable et utile d'avoir près de soi lorsqu'on avait besoin d'un service. Mais depuis la scène de la rupture, Micheline ne le voyait plus avec les mêmes yeux. Elle comprenait toute la beauté de cette âme virile, et elle éprouvait pour le jeune homme un sentiment étrange : mélange bizarre et complexe auquel elle ne savait quel nom donner.

Ce soir-là, en l'écoutant plaider auprès de son père la cause de celui pour lequel elle l'avait repoussé, cette sensation imprécise croissait encore dans l'âme de Micheline. Si elle l'eût osé, elle se fût mise à genoux devant son grand ami, tant était profonde l'admiration que son abnégation lui inspirait, car elle se rendait compte de ce que devait lui coûter un pareil effort. Germain avait cessé de parler, le verrier et sa femme se consultaient du regard.

— Je conviens comme toi, dit enfin Cyrien, que le fils de ce gremlin de Dherfaillies vaut mieux que son père. Mais je ne peux pas lui laisser épouser Micheline. D'abord, il est très malade...

— S'il parvient à se consoler un peu, il guérira, interrompit Micheline. Germain vient de te le dire. Cette raison n'est pas une, tu le vois bien.

— Il guérira... il guérira, marmotait le bonhomme ; savoir...

— Oh ! reprit avec exaltation la jeune fille, j'en suis bien sûre, moi, que je le guérirai ! Je l'aimerai tant ! Je l'entou-

rerai de tant de soins, de tant de tendresse qu'il finira par oublier le passé comme un mauvais rêve... C'est le chagrin qui le rend malade. Dis oui, seulement : tu verras !

— Ma pauvre petite, soupira Madeleine, ton amour pour ce malheureux garçon t'aveugle, tu te fais illusion sur son état. Mais admettons une guérison impossible due à ses soins, crois-tu que nous puissions consentir à ce mariage ?

Les prunelles grises au rayonnement sombre s'agrandirent, étonnées, en une muette interrogation. La femme du verrier poursuivait :

— Comprends-moi bien, Linette, et surtout ne te fâche pas de ce que je vais te dire. Nous sommes de pauvres gens, ton père et moi, c'est vrai ; mais, si nous avons dû travailler sans relâche pour vivre, nous pouvons dire avec fierté que nous n'avons jamais eu la moindre chose à nous reprocher. Dans la famille, on a toujours été riche d'honneur à défaut d'argent. De cela, tout le monde rendra témoignage. Si tu te maries un jour, il faut que toi aussi tu puisses dire pareille chose à tes enfants. Voilà pourquoi nous ne pouvons pas te laisser épouser le fils Dherfaillies.

— Madame Madeleine, intervint Germain, voyant que Micheline ne disait rien tant était grande son émotion, vous savez bien, après ce que je vous ai raconté, que M. Noël est innocent de ce qu'a fait son père ? Papa Harmel, vous venez vous-même de le dire !

Se voyant directement interpellé, le mari de Madeleine se grattait la nuque avec embarras.

— Je l'ai dit et je le redis encore, déclara-t-il enfin, mais ce n'est pas une raison. Moi qui sais ce qui s'est passé, je

suis bien forcé de te croire ; mais pour beaucoup qui penseront comme moi, il en est quelques-uns qui garderont leur idée. qui diront que le fils s'entendait avec le père, et qu'il profitait de ses vols, puisqu'il lui a aidé à s'échapper.

— Mais, tentait d'interrompre Germain. vous voyez bien...

— D'ailleurs, continuait le verrier, sans vouloir entendre la protestation, quand même il ne resterait de doute dans l'esprit de personne, je ne veux pas que ma fille épouse le fils d'un voleur, d'un faussaire, qui serait au bagne pour le reste de ses jours si on avait pu le pincer.

Du regard et du geste, Madeleine aprouvait son mari sans paraître remarquer les coups d'oeil désespérés de Micheline dans sa direction. Résolu à accomplir jusqu'au bout la mission qu'il s'était imposée, Germain essaya d'insister encore. Il dit doucement, désignant la jeune fille à demi défaillante :

— Voyons, il n'est pas possible que vous vous entétiez ? Que cela vous coûte je le comprends ; mais regardez-la, comme elle est pâle, comme elle pleure !.. Est-ce que cela ne vous fait rien de la voir malheureuse, et de savoir que vous pourriez l'empêcher, si vous vouliez ?

Madeleine eut un soupir, ses yeux se mouillèrent ; le verrier poussa une raugue exclamation. Néanmoins, la ménagère secoua la tête, signifiant ainsi qu'elle ne céderait pas, et le père déclara, énergiquement :

— Tu es un brave garçon, Germain. mais c'est inutile de me tourmenter encore : je ne peux pas faire ce que tu me demandes ! J'aime bien ma fille, pourtant je préfère l'entendre pleurer que me remercier, si je ne suis pas le seul qui pense ainsi ; vois donc les Hautefeuille ! Ils

avaient donné leur parole ; on disait que M. Armand aimait beaucoup la demoiselle ; ça ne l'a pas empêché de la planter là quand il a su...

— Ce n'est pas ce qu'il a fait de plus beau, déclara Germain avec mépris.

Par un prodige de volonté, Micheline avait recouvré la parole. Se levant de la chaise où elle était demeurée jusque-là immobile, elle s'approcha de son père :

— Alors, supplia-t-elle, tu ne veux pas ? Tu ne voudras jamais ? Si tu savais pourtant comme je l'aimerais, comme je serais heureuse ! Tu crains l'opinion du monde ? Tu vois bien que c'est injuste ! Si tu devenais un malhonnête homme, il faudrait, parce que je suis ta fille, qu'on me méprise aussi ? Ce n'est pas possible ? Tu me dis que si j'épousais Noël, nous serions déshonorés ? L'honneur, c'est quand la conscience ne nous reproche rien ; je ne commettrais pas une action blâmable en épousant Noël, puisque je l'aime ! Il est malheureux, malade, ruiné, sans famille ; grâce à lui, nous recouvrerons la plus grande partie de cet argent que tu croyais perdu ; ce serait une façon de lui témoigner ta reconnaissance que de me laisser devenir sa femme...

Elle avait parlé d'une haleine, sans oser regarder ses parents ; quand elle eût terminé, elle leva les yeux, espérant les avoir convaincus et leur arracher, au moins, une parole d'espoir.

Cyprien et sa femme avaient les yeux humides. Au fond, ils trouvaient que le plaidoyer de Micheline ne manquait pas de logique, pourtant, tout en plaignant sincèrement Noël, en lui sachant gré de sa conduite, en admirant sa délicatesse, ils ne se décidaient pas plus l'un que l'autre à s'affranchir du préjugé dont ils se faisaient les esclaves. Le chagrin de

leur fille les désolait ; mais ils croyaient que l'inflexibilité était leur devoir, et se contraignaient à demeurer impassibles.

Micheline lut son arrêt sur ces visages rigides. Avec un serrement de coeur, elle comprit que c'était fini à tout jamais du rêve de réparation un instant caressé. Les yeux secs, la démarche lasse, elle revint s'asseoir à sa place coutumière, et sans rien ajouter reprit son ouvrage.

Germain prenait congé, attristé de l'inutilité de sa tentative. Elle lui tendit la main dans une effusion de gratitude.

— Merci, dit-elle doucement. Ce n'est pas de ta faute si tu n'as pas mieux réussi. Tu es bon et je t'aime. Adieu !

V

Depuis le matin, les cloches de la petite église tonnaient à toute volée, invitant les âmes pieuses à prier pour les trépassés en cette solennité funèbre de la Toussaint.

Le cimetière, ordinairement désert, recevait ce jour-là de nombreux visiteurs : parents et amis de ceux qui dormaient là étaient venus, silencieux et recueillis, apporter aux disparus le double tribut de fleurs et de prières qu'ils avaient coutume de leur offrir chaque année, à pareille époque.

A mesure que s'écoulaient les heures, le flot des arrivants se ralentissait ; les départs se faisaient plus nombreux ; bientôt, dans le champ de repos, il ne demeura que quelques formes vagues, fantômes voilés de crêpe agenouillés ça et là sur les fosses récemment creusées.

Devant la tombe de sa mère, Noël Dherfaillies s'était assis sur un petit banc de bois. A demi caché par un énorme cyprés, il demeurait immobile, enfouissant son

front dans ses deux mains. M. et Mme Laubardier, qui l'avaient accompagné, venaient sur son désir de le laisser seul, et, lui ayant fait promettre de ne point trop s'attarder, revenaient lentement vers la petite ville.

Malgré la saison avancée, la température était si douce qu'on se serait cru aux derniers jour de l'été. Dans l'ombre commençante s'estompait peu à peu la silhouette trop mince du jeune homme, et de se sentir ainsi seul, sans avoir à redouter de curiosités malveillantes ou pitoyables. Noël éprouvait un soulagement. Il lui semblait que le crépuscule versait avec son voile un baume sur son âme meurtrie. Sa songerie douloureuse des premiers instants s'était muée en une rêverie triste, mais exempte d'amertume. Fixant cette pierre qui recouvrait les restes de Mme Dherfaillies, il pensait à tout ce qui s'était passé depuis qu'elle reposait là.

Si ceux qui n'y sont plus peuvent, de l'au-delà, nous suivre dans l'existence, la morte devait se réjouir en constatant qu'il avait tenu ses promesses.

Alice ? Il n'avait pas eu à s'en occuper : n'était-elle pas perdue pour lui, désormais ? Ses dernières lettres avaient révélé à Noël une Alice nouvelle, courageuse et résignée. Il lui avait d'ailleurs caché une partie de la vérité. Pourquoi apprendre à la jeune fille l'infamie de ce père qui s'était toujours montré tendre et affectueux à son égard ? Elle le savait ruiné, fuyant pour cacher sa honte ; à quoi bon compléter la révélation ?

Renoncer à la fortune maternelle ? Cela encore le frère et la soeur l'avaient accompli sans hésitation. Leur seul regret était de ne pouvoir sacrifier davantage.

La morte ne reprocherait pas non plus à Noël sa conduite à l'égard de son père.

Le jeune homme avait pardonné. Dompant la légitime révolte de son cœur et de son orgueil, il avait consenti, au moment du départ, à toucher de ses lèvres le front du coupable. Depuis, par une parole de colère, pas une injure, pas une malédiction ne s'étaient échappées de sa bouche.

Mais la promesse suprême, le serment de vivre fait par le jeune homme près de ce lit de mort, voilà ce qui lui coûtait à accomplir. Plus d'une fois, il avait songé au suicide; à cette libération volontaire de son esclavage. Mais au plus fort de la tentation, lorsqu'il était sur le point de succomber, de rejeter le fardeau trop lourd à ses faibles épaules, la phrase maternelle lui revenait à l'esprit :

— Promets-moi, quoi qu'il arrive, de te souvenir toujours que Dieu nous défend le suicide !

Profondément croyant, grâce à l'éducation reçue, Noël ne pouvait songer à enfreindre cette loi formelle, et il tiendrait fidèlement la parole donnée à la mourante.

Combien de temps resta-t-il ainsi perdu dans ses pensées ? Il ne s'en rendait pas compte. Un bruit de pas sur le gravier l'arracha soudain à sa torpeur. Il se retourna, par un mouvement de curiosité instinctive.

Accompagnée de Germain, Micheline s'avancait dans l'allée déserte. Tous deux portaient de grosses gerbes de chrysanthèmes aux nuances indécises, aux pétales échevelés. Ils ne pouvaient voir Noël dissimulé derrière les cyprès ; lui reconnaissant la fille de Madeleine, avait tressailli et demeurait là, comme pétrifié, sans songer à lui révéler sa présence.

— Dépêchons-nous, on va fermer, disait

Micheline, essoufflée d'une course sans doute trop hâtive.

— Nous avons le temps, expliquait Germain, paisible. Le gardien nous a vus entrer, il attendra bien cinq minutes de plus. Nous voici arrivés, d'ailleurs. Tu vois que j'avais raison : à cette heure-ci il n'y a plus personne.

Les visiteurs tardifs s'approchèrent de la tombe de Mme Dherfaiilles, cherchant de l'oeil une place pour y déposer leurs fleurs sur la pierre déjà encombrée.

— Il est un peu tard pour les arranger, plaçons-les là pour le moment, proposait Germain, désignant un des angles de la sépulture. Je reviendrai demain matin avant de rentrer à l'usine, et je les disposerai un peu mieux.

Micheline acquiesça. Imitant Germain qui joignait le geste à la parole, elle se débarrassa de son fardeau fleuri, puis revint sur le devant de la tombe. Elle se disposait à s'agenouiller, mais elle eut une exclamation de surprise :

— Ah ! mon Dieu : Noël !

Germain sursauta : le fils du notaire venait de se lever et sortait de l'ombre. Il y eut un moment de stupeur. Germain rompit le silence qui menaçait de s'éterniser. Avec sa délicatesse innée, le neveu de Justine comprit qu'il ferait bien de les laisser seuls.

— Micheline, dit-il simplement, évitant de regarder Noël pour ne pas augmenter son trouble, je vais dire un bout de prière sur la tombe de mes parents. Je te retrouverai à la sortie.

Sans attendre la réponse, il s'éloigna.

Noël effleura de ses doigts décharnés une des mains de Micheline, et il murmura :

— Merci d'être venue voir ma pauvre mère ; cela me fait tant de bien de vous

rencontrer ici ! Elle a songé à vous avant de mourir, elle vous a appelée sa fille en vous bénissant d'être bonne pour moi ; je voulais vous revoir pour vous le dire.

— Noël ! Vous, c'est vous, répétait Micheline, trop émue pour trouver autre chose.

À la clarté finissante de cette soirée d'automne, Micheline pressentait, plutôt qu'elle n'apercevait, le visage de Noël : mais elle devinait le changement opéré en lui par la maladie et le chagrin. L'accent du jeune homme, cette voix morne, sans timbre, où il y avait quelque chose de brisé, lui serrait le cœur.

Lui, maintenant, se taisait, s'abandonnant à la douceur de cette rencontre imprévue, savourant cette humble joie si rare dans son existence. Elle reprit, compatissante :

— Comme vous devez souffrir ! Et je n'ai même pas le droit de pleurer avec vous, de vous consoler. Je ne puis rien, rien que penser à vous, et vous demeurer fidèle quand même.

Habitué à l'obscurité commençante, ils se distinguaient nettement à présent. Dans les prunelles bleues, une flamme passa. La jeune fille reprit, pour calmer l'inquiétude qu'elle venait d'y lire :

— Vous vous souvenez, Noël, de ce que nous nous sommes promis ? J'espérais que nous pourrions être réunis enfin, que votre malheur allait nous rapprocher. Germain a essayé de décider mes parents : ils ne veulent pas ! Nous n'avons pas réussi à leur faire changer d'idée. Je leur ai répondu qu'il m'est impossible de vous oublier, et j'ai dit la vérité. Vous me croyez, n'est-ce pas ? Vous n'avez pas pensé que je vous aimerais moins à cause... de ce qui s'est passé... et dont vous n'êtes pas coupable ?

Elle attendait angoissée, qu'il parlât.

— Ma petite Linette, soupira-t-il avec une tendresse infinie, non, je n'ai pas douté de vous, je sais trop que vous êtes bonne ! Nous avons fait tous deux un rêve irréalisable. Vos parents ont raison de ne pas vouloir ; s'ils acceptaient, parce qu'ils vous aiment et que vos larmes leur font mal, moi, je refuserais.

Elle eut une exclamation étonnée : il continuait :

— Comprenez-moi, Micheline, et pardonnez-moi si je vous fais de la peine : vous ne pouvez plus être ma femme, quand même personne ne s'y opposerait. Je suis déshonoré : je n'ai plus le droit de vous l'offrir, ce nom que j'aurais été heureux et fier de vous voir porter. avant... Sans doute, ma conscience ne m'adresse aucun reproche ; mais je dois accepter comme si j'étais coupable ma part de châtiment. J'ai vainement essayé de me révolter : je ne puis empêcher ce qui a toujours été, ce qui sera toujours, selon la morale du monde... Je vous aime, Micheline ! Pourtant, c'est moi qui vous demande de m'oublier : je ne veux pas que votre vie soit brisée, c'est assez de la mienne !...

— Non, balbutia Micheline, c'est impossible ! Ce n'est pas vous, Noël, qui venez me dire de vous oublier ?

Il lui serrait les mains, faisant taire son cœur et dissimulant le trouble qu'il éprouvait pour ne pas augmenter celui de sa compagne. Pour faire diversion, il demanda :

— Vous avez prononcé le nom de Germain tout à l'heure... Il ne vous aime donc plus, qu'il priaît vos parents de consentir à notre union ? Je croyais qu'il m'en voulait... vous m'aviez dit...

Micheline ouvrait la bouche pour ré-

pondre, lorsque, derrière les deux jeunes gens, une voix masculine prononça, gouailleuse :

— En voilà un endroit pour causer ! Al-lons, les enfants, on ferme ! Trompé par l'obscurité, le gardien du cimetière, sans les reconnaître, poursuivit sa ronde.

Micheline et Noël s'agenouillèrent côte à côte sur la pierre où verdissait la mousse, et, après une dernière et fervente prière, ils franchirent le seuil de l'enclos funèbre.

— Noël, dit la voix tremblante de Micheline, si vous saviez comme Germain a été bon et dévoué ! Je n'ai pas le temps de vous expliquer, mais interrogez M. Laubardier, il vous dira... Germain lui demande souvent de vos nouvelles pour m'en donner, puisque je ne peux pas aller vous voir.

L'arrivée du jeune ouvrier interrompit l'éloge commencé. Germain s'approcha d'eux, salua Noël, et s'adressant à Micheline :

— Ta mère ne serait pas contente de te savoir par les chemins à pareille heure. Je vais t'accompagner jusqu'à ta porte.

— Germain, murmurait Micheline, c'est Noël...

— Si j'osais, Monsieur, demandait timidement le neveu de la mercièrre... vous ne me connaissez pas... mais Micheline parle souvent de vous, et je vous serais reconnaissant... si vous me faisiez l'honneur de me donner la main !

Gauche, il avançait la sienne. Noël tressaillit ; il hésita quelques secondes, puis, prenant la main offerte et la serrant à la briser, il dit, la voix vibrante d'une gratitude infinie :

— Micheline vient de me dire que vous êtes bon et généreux, Monsieur Fériel, je vois qu'elle ne m'a pas trompé... Merci !

Promettez-moi de venir me voir quand je vous ferai appeler ; j'aurai bientôt besoin d'un service que vous seul pouvez me rendre,

— Quand vous le désirerez, Monsieur Noël, j'irai vous voir, promet Germain sans hésitation.

— Alors, merci encore, et au revoir. Adieu Micheline !

Le front pensif s'inclina, les lèvres blêmes effleurèrent les doigts effilés de la brodeuse ; puis Noël, sans un mot de plus, s'éloigna, pressé de fuir les deux jeunes gens qui demeurèrent sur la route, immobiles et silencieux.

VI

— Mornal, demandait anxieusement M. Laubardier, croyez-vous le danger imminent ?

Sans répondre à la question posée, le docteur hochait la tête et continuait à descendre lentement le large escalier de pierre. Au bas des marches, il s'arrêta, parut vouloir formuler une question ; mais, se ravisant, garda le silence.

— Vous ne m'avez pas répondu, insista M. Laubardier que l'attitude du médecin inquiétait, comment avez-vous trouvé Noël ?

— Mal.

— Mais encore ? demanda l'industriel, peu satisfait de cette laconique réponse ; cette nouvelle crise vous paraît-elle plus dangereuse que les précédentes ?

— Mon cher, déclara le médecin, remonçant à éluder l'interrogatoire, vous êtes très attaché à ce jeune homme et je ne voulais pas vous dire toute la vérité ; mais, puisque vous l'exigez, voilà mon opinion : il en a pour quelques semaines... les progrès du mal sont effrayants.

— Mais, c'est impossible ! s'écria dou-
loureusement le directeur de la verrerie.
Quelque rapide que soit la marche de la
maladie, elle ne peut agir si vite ?

M. Mornal eut un grand geste disant
son impuissance, et son interlocuteur
baissa le front, accablé.

— Mornal, implora-t-il, n'y aurait-il
rien à tenter pour le plonger un peu ?

— Je vous le répète, mon ami, je n'y
puis rien, déclara le docteur d'un accent
désolé. N'importe lequel de mes confrè-
res vous dirait comme moi.

— Pensez-vous qu'il ignore ?

— Je le suppose... Ce matin encore,
lorsque je l'auscultais, il m'a dit : "Ga-
geons, docteur, que vous allez m'emprison-
ner tout l'hiver ?" Il me semble que
cette réflexion...

L'usiner eut un long soupir de soulage-
ment.

— Il doit s'illusionner, en effet ! Je
préfère cela !

L'industriel regagna son bureau, tout
pensif. Il parcourut rapidement son cour-
rier, donna ses ordres aux contremaîtres,
et, ces devoirs indispensables accomplis,
remonta auprès de son secrétaire.

Dans la chambre claire et gaie qu'il oc-
cupait au premier étage de l'habitation
de M. Laubardier, Noël était étendu sur
une chaise longue, devant la fenêtre, et
regardait au dehors.

A perte de vue, le paysage automnal
s'étalait dans toute sa majestueuse tris-
tesse. Sur le ciel d'un bleu tendre, com-
me indécis, les arbres squelettiques se pro-
filaient nettement. Leurs silhouettes dé-
nudées paraissaient, dans le lointain,
l'enchevêtrement capricieux de quelque
tissu arachnéen, en dentelle précieuse et
compliquée.

Des bandes de corbeaux, par intermit-

tences, mouchetaient de sombre la nappe
d'azur. Il y en avait des milliers. Noël
les apercevait soudain, surgissant il ne
savait d'où, décrivant de grands cercles
et battant lourdement des ailes, avec des
croassements assourdissants, qui réson-
naient dans l'air d'une pureté infinie...
Puis les points noirs innombrables dimi-
nuaient peu à peu, devenaient presque
imperceptibles, invisibles, et, dans l'at-
mosphère un instant troublée par cette in-
vasion, nul bruit ne s'entendait plus...

Quelques minutes passaient... D'au-
tres groupes d'oiseaux sombres apparais-
saient, suivant la même voie que leurs de-
vanciers, et le ciel à nouveau se ponctu-
ait de taches noires bruyantes et animées.

Les yeux de Noël suivaient machinale-
ment les évolutions des oiseaux précur-
seurs de l'hiver. Une pensée obsédante
hantait les longues rêveries du jeune
homme. Cinq jours avaient passé depuis
son entrevue avec Micheline, et des quel-
ques paroles échangées entre lui et Ger-
main Fériel, le fils du notaire gardait
l'inoubliable impression.

Une curiosité inusitée s'était éveillée
en lui au sujet du neveu de Justine. Le
soir même, il avait questionné M. Laubar-
dier à son sujet. Heureux de l'intérêt vi-
sible que prenait le jeune homme à ses
réponses, l'industriel s'était étendu sur le
compte du verrier, mettant Noël au cou-
rant de la démarche de Germain auprès
des Harmel, racontant l'entretien qu'il
avait eu lui-même avec le neveu de Mme
Fériel dans les bureaux de l'usine.

Noël avait écouté sans interrompre.
Lorsque l'industriel eut terminé ses expli-
cations, il fut surpris de l'animation inac-
coutumée du jeune homme et de l'effu-
sion avec laquelle il le remerciait.

Le lendemain de cette soirée, Noël dut

garder le lit, terrassé par un violent accès de fièvre ; depuis, il n'avait pu encore quitter sa chambre. Il retombait dans la torpeur dont le récit de l'usinier l'avait tiré quelques heures et paraissait ne prêter aucune attention à ce qui se disait autour de lui.

M. Laubardier s'était assis auprès de la chaise longue et demeurait silencieux. Voyant que Noël ne semblait pas se douter de sa présence, il toussa légèrement. Le malade tressaillit et le regarda.

— Le docteur vous trouve mieux, Noël disait M. Laubardier, qui malgré lui se sentait rougir en prononçant ce compatissant mensonge.

Un sourire indéfinissable erra sur les lèvres du jeune homme découvrant les dents blanches qui s'enchaînaient sous les gencives exangues. Noël demanda :

— Il vous a dit cela tout à l'heure ? Il avait cependant l'air mécontent, à ce qu'il m'a paru.

— C'est de vous qu'il se plaint, déclara M. Laubardier. Il trouve que vous rêvez trop. J'ai promis d'essayer de vous rendre raisonnable.

Il s'exprimait sur un ton badin, affectant de tourner la chose en plaisanterie et menaçant le jeune homme du doigt. Noël tourmentait un des glands de la robe de chambre dont il était enveloppé, tout en regardant fixement une des fleurs mauves de la tapisserie.

— Mon ami, dit-il enfin, vous ai-je appris que j'avais reçu une lettre d'Alice ?

M. Laubardier fit un signe négatif, et il demanda :

— Etes-vous satisfait de ce qu'elle vous mande ? Sa santé ?

— Excellente, paraît-il. Toutefois, notre cousine, mère Emilienne, a encore des craintes ; elle veut absolument qu'Alice

vienne passer quelques semaines ici pour se reposer. Ma pauvre soeur hésite. Elle me fait part de ses répugnances et je les comprends. Pourtant je serais heureux de la voir. Je ne sais que lui répondre : que me conseillez-vous ?

Les yeux bleus plongeaient dans ceux de M. Laubardier comme pour y prévenir la réponse ; l'industriel se raidit pour demeurer impassible sous cette interrogation. Il devinait le stratagème employé par la jeune fille pour venir près de Noël adoucir par sa présence les derniers jours du jeune homme sans éveiller ses soupçons.

— Mais, déclara-t-il, à votre place, je l'engagerais à venir. Puisque vous vous sentez un peu souffrant encore, Noël, ma femme va lui écrire que nous l'attendons. Qu'en pensez-vous ?

— Que vous êtes comme toujours un ami dévoué, dit Noël avec reconnaissance.

— C'est donc entendu, conclut l'industriel en se levant. Excusez-moi d'écourter ma visite, mais vous savez que c'est la paye aujourd'hui.

— Pouvez-vous me faire un plaisir, mon ami ? demanda Noël tout à coup.

M. Laubardier, déjà dans le couloir, revint sur ses pas avec empressement.

Tout de suite : de quoi s'agit-il ?

— Verrez-vous Germain Fériel aujourd'hui ? Est-il à l'usine ?

— Il y sera ce soir après six heures : il fait partie de l'équipe de nuit cette semaine. Vous désirez le voir ?

— Oui, mais cela ne presse pas, avant demain, du moins.

— Je puis lui dire de venir vous trouver dans l'après-midi. Cela vous convient-il ?

— Parfaitement, mais je ne voudrais

pas le déranger. J'attendrai, s'il le faut un ou deux jours.

— Je lui demanderai et vous rapporterai sa réponse.

Et M. Laubardier redescendit dans les bureaux de l'usine, se perdant en conjectures sur les causes du singulier caprice de Noël.

VII

Dans la chambre de Noël, Germain était assis sur une chauffeuse basse, et s'accoudait au bras de la chaise longue. Les deux jeunes gens s'examinaient : tandis que le neveu de Justine s'apitoyait devant le lamentable spectacle qu'offrait Noël, celui-ci détaillait attentivement chacun des traits de son ancien rival, et cette observation l'affermissait dans dans la résolution qu'il venait de prendre.

Sans se connaître, tous deux éprouvaient l'un pour l'autre une vive sympathie. Chez Germain, ce sentiment se doublait d'une admiration respectueuse pour tant de souffrances si noblement supportées, et de ce vague désir de protection que tout être fort ressent en face de la faiblesse.

Noël, lui, songeait avec une reconnaissance, émue que celui-là même qui, plus que tout autre aurait eu le droit de se montrer dur et injuste à son égard, avait essayé de travailler à son bonheur et que, le premier, il lui avait tendu la main.

Ils avaient causé ensemble, longuement et amicalement. Noël interrogeait, Germain répondait avec sa franchise habituelle, sans se demander le but de ces questions multiples, et croyant qu'il s'agissait de satisfaire une curiosité de malade.

Comme s'ils se connaissaient d'ancien-

ne date, ils avaient abandonné dès les premières phrases le "Monsieur" trop cérémonieux, pour les appellations familières qui, tout naturellement, leur venaient aux lèvres.

Enfin Noël se décida à aborder le sujet qui le préoccupait. Grâce à ses investigations habiles, il n'ignorait rien de ce qui concernait Germain ; il connaissait la valeur morale du jeune ouvrier, la profondeur de son amour pour Micheline, et cette double certitude faisait tomber ses dernières hésitations.

— M. Laubardier a dû vous dire, interrogea-t-il, paisible, qu'il me restait à peine quelques semaines à vivre ?

A ces paroles inattendues, un frissonnement agita Germain de la nuque aux talons ; ses prunelles brunes se fixèrent effarées sur son interlocuteur. Noël demeurait calme et même on eût dit qu'il souriait.

— Vous ne voulez pas me répondre ? reprit-il, voyant que Germain demeurait silencieux. Vous craignez de me frapper : vous êtes persuadé que j'ignore. Détrompez-vous, je connais mon arrêt : le docteur Mornal ne se doute pas que je l'ai entendu l'autre jour, lorsqu'il déclarait que je ne serais plus là l'an prochain.

— Oh ! supplia le jeune ouvrier, ne dites pas cela !

— Pourquoi ? Puisque c'est la vérité ! Vous voyez bien que j'en parle sans trouble. Il ne faut pas vous attrister, Germain ; si vous saviez comme elle me rend heureux, cette pensée de la mort prochaine ! Comment voulez-vous que je regrette une existence qui ne m'a réservé que des douleurs ?

De grosses larmes silencieuses, qu'il ne songeait pas à retenir roulaient sur les joues bronzées du neveu de Justine.

— Ne pleurez pas, fit Noël, je ne méritais pas vos larmes. Je vous ai déjà remercié de ce que vous aviez été pour Micheline, et pour moi que vous ne connaissiez pas. Vous aimez toujours Micheline, je l'ai compris : au nom de cet amour, je voudrais vous adresser une prière... Promettez-moi de l'épouser quand je n'y serai plus !... Je sais ce que vous allez m'objecter : elle m'aime, elle vous a dit que jamais elle ne serait à un autre ? Mais elle est jeune, vous saurez la rendre heureuse, et le bonheur appelle l'oubli. Est-ce que vous refuseriez de me faire cette promesse ?

Il attendit, rivant ses prunelles claires à celles de l'ouvrier, et sa physionomie exprimait une angoisse profonde. Bouleversée par l'imprévu de la scène, le jeune homme balbutia, éperdu, ne sachant que dire :

— Mais... Micheline ne voudra jamais... elle ne m'aime pas !...

Un sourire très doux passa sur les lèvres minces de Noël.

— Elle vous aime sans s'en douter. Germain, je vous l'affirme. Elle me savait triste isolé, et elle s'offrait à moi, parce qu'elle est infiniment bonne et que son amour seul, elle le comprenait, pouvait me consoler. Les femmes ont toutes en elles, plus ou moins, des trésors de pitié généreuse, un besoin instinctif d'essuyer des larmes. Mais ce sentiment de confiance, cette tendresse que Micheline éprouve pour vous, et qu'elle prend pour une amitié fraternelle, c'est encore de l'amour sous une autre forme. Avec moi, elle se faisait protectrice ; près de vous, elle se sent protégée : voilà la seule différence. Elle-même finira par le comprendre et vous serez deux heureux. Si vous voulez que je m'en aille sans un regret, promet-

tez-moi que vous lui demanderez de devenir votre femme !

— Soit, acquiesça Germain après une longue hésitation, vaincu par le regard suppliant du frère d'Alice. Et si elle refuse ?

— Elle acceptera, murmura Noël. A elle aussi je demanderai une promesse, au nom de notre amour... Je voudrais tant que vous ayez du bonheur, Germain, pour payer celui que vous avez essayé de me donner !

Les traits énergiques de l'ouvrier se crispaient, de lourds sanglots mouraient dans sa gorge ; il lui semblait qu'il allait défaillir, tant était intense son émotion. D'un geste spontané, il se pencha, et, sur les mains pâles que les veines gonflées sillonnaient d'un réseau bleuâtre, il appuya ses lèvres.

Une teinte rose, un instant, monta aux pommettes de Noël, tandis qu'il essayait de retirer ses doigts, de se soustraire à cette marque de respectueuse compassion.

— Ça ne se fait pas, je sais bien, expliquait candidement l'ami de Micheline, mais je ne peux pas vous faire comprendre ce que je pense de vous. Je voudrais que vous sachiez pourtant... Sans avoir rien fait de mal vous avez de la peine, vous savez que vous ne pourrez jamais être heureux, et vous ne vous révolterez pas... Vous oubliez votre tristesse pour vous occuper des autres, pour vouloir qu'ils soient heureux à votre place !... Si vous me trouvez généreux, alors que j'ai été juste envers vous, qu'êtes-vous donc, Noël ?...

Le frère d'Alice interrompt :

— Qui je suis ? Tout simplement un chrétien qui a beaucoup souffert, avec résignation, puisqu'il entrevoyait un terme à son supplice. C'est précisément parce

que je connais la douleur, parce que je sais ce qu'est la torture d'une existence brisée sans aucun espoir, que je voudrais vous l'épargner... Mon ami... vous voulez bien que je vous appelle ainsi, n'est-ce pas ? J'aurai si peu de temps à vous donner ce titre ! Mon ami, votre âme et la mienne se ressemblent : comme le mien, votre cœur est de ceux qui se donnent et ne se reprennent plus... Vous ne pourriez aimer une autre femme que Micheline il faut donc qu'elle devienne votre... Je serais malheureux de vous savoir condamné à la solitude : il est vrai qu'avec Dieu on n'est jamais seul !

Voyez-vous, Germain, j'ai le temps de penser à bien des choses. Quand je songe à ce qui m'est arrivé, à la différence de mon sort avec celui qui me semblait promis je m'imagine que certains êtres doivent souffrir beaucoup, pour compenser le bonheur dont les autres jouissent... Il m'est doux de penser que vous serez peut-être un de ceux auxquels profitera ma souffrance, que Micheline et vous serez réunis par ma mort, parce que je vous en prie, vous, et que je l'implorerai aussi, elle... dans quelques jours, quand je serai plus près du terme. Ce n'est pas de la générosité, c'est de la justice ; vous saurez l'aimer mieux que moi : je n'ai su que la faire pleurer, et votre amour lui rendra le sourire...

Il se soulevait péniblement et parvenait à s'asseoir.

— Vous direz à Micheline que vous m'avez vu. Mais, passez sous silence le but de notre entretien.

Je la prévenirai moi-même : si je ne puis la voir je tâcherai de lui écrire... Au revoir, mon ami... Vous reviendrez si je vous appelle ?

A demi suffoqué par les larmes, Ger-

main s'inclinait en signe d'assentiment et sur la pointe des pieds gagnait la porte.

Dans la grande chambre aux tentures claires, à l'ameublement confortable, Noël se retrouvait seul. Alors il éclata en sanglots, n'y tenant plus, ayant plus poignamment que jamais le sentiment de sa détresse.

“Micheline ! Micheline, répéta-t-il. Je n'ai rien à sacrifier maintenant, plus rien !... Mon Dieu, “Fiat !”

Sa force d'âme, en cet instant l'abandonnait, la nature en lui se rebellait avec violence.

Il l'avait dit à Germain, il était résigné. Mais le jeune verrier ne se doutait pas de l'intensité des luttes que Noël avait dû se livrer à lui-même. Partir ? Soit ! Mais laisser Micheline, la donner à un autre ! Voilà le sacrifice qui lui avait coûté : il lui semblait en l'accomplissant descendre à l'avance dans cette tombe noire qui bientôt se refermerait sur sa dépouille inerte et glacée.

Depuis toutefois qu'il connaissait Germain, le renoncement lui devenait moins amer : il avait la certitude d'assurer par là le bonheur à venir de Micheline, et c'était pour lui une consolation.

Il s'essuya les yeux, se reprochant cette dernière faiblesse comme indigne de lui et résolu à ne plus se laisser abattre.

D'un effort, il parvint à se remettre debout, traîna la chaise longue devant la cheminée, et de nouveau s'y étendit. Ses dents claquaient ; il lui semblait que ses veines charriaient de la glace.

Il attira à lui les pincettes de cuivre ciselé. A petit coups il en frappait la bûche énorme, faisant jaillir des gerbes d'étincelles retombant en pluie brillante. Machinalement il prolongeait le jeu puéril, s'intéressant à l'envoi brusque des points

lumineux, à leur subit évanouissement... Tout à coup la flamme s'éleva illuminant joyeusement la chambre, colorant de ses reflets le visage de Noël, lui prêtant une apparence de vie et de santé.

Noël abandonna les pincettes, et présenta à la flamme ses mains glacées. Peu à peu, la chaleur apportait à son être endolori une sensation de réconfort... Il ne pensait plus, de vagues bourdonnements emplissaient ses oreilles, ses paupières s'abaissaient.

Murmurant sans s'en rendre compte les noms de Germain, de Micheline, de sa mère, d'Alice, Noël s'assoupit dans la chambre claire où la bûche avec un pétilllement joyeux achevait de se consumer dans la cheminée de marbre rose.

VIII

— Vous ne vous attendiez guère à me voir, Micheline, n'est-il pas vrai ?

— Mademoiselle Alice ! Quelle bonne surprise !

Sur le seuil de la maisonnette au balcon de bois sculpté, Alice Dherfaillies venait d'apparaître aux yeux étonnés de la fille de Cyprien qui s'effaçait pour la laisser entrer.

Micheline, ce jour-là, se trouvait seule au logis : le père Harmel, ayant quelques commissions en ville, avait accompagné sa femme qui se rendait chez Justine, pour de menues emplettes dont l'avait chargée la jeune brodeuse.

La soeur de Noël s'était assise en pleine lumière, à côté de Micheline, et s'informait du verrier et de sa femme. Puis elle expliqua le motif de sa visite. Il s'agissait d'une nappe d'autel, d'un dessin très compliqué. Elle l'avait apportée et la montrait à la jeune fille.

Micheline semblait examiner l'ouvrage : mais c'était surtout la soeur de Noël qu'elle regardait.

Le costume religieux qu'elle portait donnait à la physionomie d'Alice une sorte de douceur triste, contrastant étrangement avec ses allures anciennes. Dans l'encadrement de la guimpe immaculée, sous l'envoi de la cornette dont les ailes déployées semblaient celles d'un oiseau gigantesque, les traits délicats et réguliers ressortaient plus nettement encore. La bouche riieuse avait pris un pli mélancolique ; les yeux bleus s'étaient foncés, devenus plus profonds, avec une expression rêveuse, lointaine...

Micheline, la retrouvant ainsi transformée, sans rien qui rappelât la radieuse enfant de jadis, éprouvait un étonnement cependant exempt d'amertume. Pourtant, au souvenir des boucles blondes voltigeant follement sur le front de l'Alice d'autrefois et que dissimulait maintenant la coiffe de toile, elle eut un serrement de coeur involontaire, et un soupir étouffé vint mourir à ses lèvres.

Alice la regarda. Sans comprendre le motif particulier de ce témoignage de regret, elle en devina une partie.

Les facultés observatrices de la soeur de Noël, longtemps engourdies par suite de la quiétude heureuse dont elle jouissait, s'était éveillées. Du jour au lendemain, la souffrance avait fait de cette enfant une femme ; le choc brutal avait tué en son âme les éléments frivoles qui jusqu'alors y régnaient seuls. Sur les ruines de ses illusions, une construction nouvelle s'était édifiée, faite de tous les instincts de vaillance chrétienne ignorés jusqu'à ce jour et découverts soudain.

— Vous êtes complètement décidée à demeurer au couvent, Mademoiselle Ali-

ce ? interrogeait la fille de Cyprien.

— Cela vous étonne, Micheline ? demandait doucement la religieuse. Oui, j'y suis résolue. Si vous saviez tout ce que je dois à la sainte maison qui m'a recueillie ! Que serais-je devenue, si Dieu n'était venu à mon aide, et si la prière ne m'avait sauvée des atteintes du désespoir ?

— Et, Mademoiselle...

— Alice Dherfaillies n'est plus, interrompit-elle. Appelez-moi "ma soeur", Micheline. Que voulez-vous me dire ?

— Je voulais vous demander si vous êtes heureuse... ma soeur, dit avec hésitation Micheline, malhabile à prononcer l'appellation nouvelle, et qui se sentait rougir, malgré elle, en la balbutiant.

Une douceur infinie passa dans les grands yeux d'azur.

— Heureuse ? C'est impossible ! Mais je ne me révolte plus ; j'accepte la croix que Dieu m'envoie. Je me dis, depuis que j'ai appris que d'autres souffrent également sur la terre, que mon sort n'est pas sans douceur, puisqu'il m'est permis de consoler des détresses aussi grandes que la mienne.

Micheline soupira :

— Ce doit être horriblement pénible ! Il me semble que je ne m'y accoutumerais jamais !...

Un involontaire dégoût se peignait sur le visage de la fille de Cyprien, et son accent exprimait une compassion profonde. Alice garda le silence une minute, puis elle répondit :

— Vous parlez ainsi que je l'aurais fait il y a quelques mois, Micheline. Les mots de douleur, de maladie, me répugnaient, comme servant à désigner des choses élégantes, horribles, dont s'offusquait ma délicatesse égoïste. Mais il ne faut pas grand'chose, voyez-vous, pour changer

cette manière de voir. Aujourd'hui, non seulement je subis sans dégoût le contact quotidien des misères inhérentes à l'humanité, mais je me sens attirée vers ces débris humains qu'on nous confie, que le monde rejette, et que nous avons mission de soigner et de guérir. Je comprends qu'en eux j'ai désormais une famille, et qu'en me consacrant à leur soulagement j'ai trouvé ma voie, et j'en hère Dieu tous les jours.

Micheline ne put réprimer un mouvement d'incrédulité. La religieuse comprit ce qui se passait dans l'esprit de sa compagne.

— Je sens que vous ne me croyez pas, reprit-elle. C'est que sans doute vous ignorez, Micheline, ce qu'est la vraie souffrance ? Peut-être, ainsi que moi jadis, n'avez-vous jamais pleuré pour un motif sérieux ?

— Oh ! interrompit àprement la jeune fille, vous vous trompez, ma soeur. J'ai souffert, je souffre, et comme vous sans espoir d'apaisement. Mais je n'irai pas chercher l'oubli en un couvent ; pour moi, le remède serait pire que le mal.

— Pauvre Micheline ! soupira Alice avec compassion, quelle que soit votre peine, je vous plains. Mais je puis vous expliquer pourquoi vous ne partagez pas ma manière de voir. C'est que, si grande que soit votre douleur, vous avez, vous devez avoir sur terre une consolation puissante, dont vous ne voulez pas vous priver en disant adieu pour toujours au monde. C'est que quelqu'un vous aide à supporter le fardeau de votre souffrance. Vos parents vous restent, des amis vous entourent... Moi — et la voix d'Alice faiblissait dans un sanglot — je ne serais pas partie si Dieu ne m'avait repris maman.

Micheline demeurait saisie de cette

clairvoyance de son interlocutrice. Sans qu'elle le prononçât cependant, le nom de Germain monta à ses lèvres. Celui-là n'était-il pas l'ami dévoué ? Ses douces paroles, sa tendresse protectrice, n'avaient-elles pas empêché Micheline de s'abandonner au désespoir ?

— Personne ne s'est trouvé auprès de moi pour essuyer mes larmes, poursuivait Alice. N'ayant rien à espérer de la terre, je me suis souvenue que Dieu était le souverain consolateur. Je suis allée à lui, je m'y suis attachée comme au suprême refuge, et sa bonté ne m'a point abandonnée. J'ai compris qu'une douleur, quelle qu'en soit la cause, ne doit jamais être stérile ; que rien ne vaut, pour tarir les larmes, le geste qui recueille et sèche tendrement celles versées par d'autres. Souffrir rend meilleur, Micheline ; je voudrais que vous le compreniez, que vous croyiez à la vérité de mes paroles. Sans doute, Dieu ne vous éprouvera pas aussi cruellement que moi ; il ne vous attirera pas à lui en faisant le vide autour de vous, pour vous contraindre à recourir à lui à défaut d'affections terrestres ; mais, puisque vous venez de me traiter en amie en me faisant un demi-aveu, laissez-moi vous indiquer le remède : Quand vous souffrirez, priez ; quand vous pleurerez, regardez autour de vous ; vous y découvrirez d'autres larmes, d'autres souffrances. Eh bien ! pour oublier vos pleurs. Pour que votre souffrance s'apaise, essayez de tarir ces pleurs, d'apaiser cette souffrance d'autrui. Ce que je tâche de faire dans la pieuse maison devenue mon asile, faites-le dans votre sphère d'action. Le devoir, peu à peu, vous paraîtra moins austère, et parmi les épines vos mains sauront cueillir des roses.

On sentait que chacune de ces paroles.

venant du cœur de la religieuse, était le fruit de l'expérience si chèrement acquise. Machinalement, elle tourmentait en parlant le rosaire de buis pendants à sa ceinture, et le cliquetis de l'emblème pieux faisait un accompagnement très doux aux phrases vibrantes de charité et de tendresse. Les yeux de pervenche s'étaient levés vers les poutrelles du plafond semblant suivre au delà quelque chose de lointain visible pour eux seuls, les traits purs exprimaient une foi profonde en même temps qu'une sorte d'extase.

Micheline se sentait dominée par une force irrésistible ; elle admirait le changement qui s'était opéré chez Alice, le courage héroïque en sa simplicité, dont elle faisait preuve. Elle prit avec respect la main fine à demi ensevelie dans les plis de l'étoffe grossière... Alice rougit, comprenant le pourquoi de ce geste, et se leva pour partir. Micheline demanda :

— Vous reviendrez me voir, ma soeur ? Je sens que si je vous entends me parler ainsi quelquefois, je deviendrai meilleure. Je n'ai pas votre courage, moi. Mais vous avez raison : ce que vous venez de me dire, je le sentais confusément sans pouvoir l'exprimer. Nulle souffrance ne doit rester stérile... Je tâcherai de rendre la mienne féconde, et j'essayerai de ne plus pleurer.

— Dieu ne défend pas les larmes, fit doucement la religieuse. Nos pleurs ne sont blâmables que lorsqu'ils en font répandre autour de nous. Souvenez-vous de cela mon amie. A bientôt...

Elle marchait, ou plutôt glissait vers la porte, dans le bruissement de la robe de bure et le cliquetis léger du rosaire.

Micheline, restée seule, revint s'asseoir à sa place habituelle, mais elle ne reprit pas l'ouvrage commencé. Elle réfléchis-

sait aux paroles qu'elle venait d'entendre.

Longuement, elle s'absorba dans sa rêverie solitaire, oubliant l'heure. Lorsque Madeleine et Cyprien rentrèrent, le baiser qu'elle leur donna fut plus long et plus affectueux que de coutume.

La leçon d'Alice portait déjà ses fruits. Micheline se reprochait d'attrister ses parents par la vision constante de son chagrin, et elle se promettait d'être désormais, à l'exemple de la sœur de Noël, forte et généreuse.

IX

C'était un dimanche. En attendant le retour d'Alice, partie à la grand'messe, Noël, assis près de la cheminée de sa chambre, présentait à la flamme brillante ses mains diaphanes de mourant. Près de lui, Mme Laubardier se tenait debout, s'efforçant de sourire, tandis qu'elle racontait au jeune homme les menus potins de la ville, dans l'évidente intention de l'égayer un peu, de l'arracher pour quelques secondes à sa persistante mélancolie.

Noël essayait de s'intéresser aux paroles de l'excellente femme, mais elles lui parvenaient le plus souvent comme un bourdonnement indistinct dont il ne pouvait pénétrer le sens.

Mme Laubardier était une toute mignonne brune de trente-huit ans, aux traits insignifiants, mais réguliers à la bouche constamment souriante. Son regard exprimait la bonté indulgente et la permanente sérénité de ceux qui n'ont pas eu à se plaindre de l'existence, qui leur a toujours réservé ses sourires. Mariée à un homme qu'elle adorait et qui lui rendait son amour, mère de deux beaux enfants, possédant une fortune qui s'augmentait chaque année, tous les élé-

ments de bonheur se réunissaient pour elle. Cette félicité parfaite ne l'avait nullement rendue égoïste, ainsi qu'il arrive trop souvent en pareil cas. Elle savait au contraire, mieux que personne, se pencher sur une plaie morale, trouver pour chaque infortune s'adressant à elle des paroles de consolation appropriées.

— Nous devons nous faire pardonner notre bonheur, disait-elle parfois.

Comme son mari, elle aimait et estimait Noël Dherfaillies, dont elle avait fréquenté intimement la mère. Depuis son admission dans la maison, en qualité de secrétaire, elle avait eu pour le pauvre garçon, toujours si triste, des attentions de tous les instants, une sollicitude quasi maternelle. Mais elle devinait, avec cet instinct féminin qui ne trompe guère, que la blessure de Noël était de celles dont on meurt.

Le verdict du docteur Mornal l'affligea sans la surprendre. Dès lors, elle redoubla de tendresse et de soins à l'égard du malheureux qu'elle savait condamné. Elle se leurrerait de l'espoir qu'il conservait ses espérances de guérison, et elle se raidissait pour dissimuler l'émotion qui l'étreignait auprès de lui, et qu'il posait sur elle ses yeux bleus, emplis d'un rayonnement doux et triste.

Alice entra dans la pièce. De son pas glissant et léger, elle vint à Noël et l'embrassa sur le front, sans une parole. Le jeune religieuse, qui venait de causer longuement avec Micheline, au sortir de l'office, était très pâle et s'efforçait de dissimuler une vive émotion. C'est que de tristes confidences avaient été échangées ! Micheline avait appris l'état désespéré de Noël, et Alice, maintenant, connaissait l'amour sans espoir du malheureux agonisant.

— Tu es en retard, ma chérie, disait Mme Laubardier, embrassant maternellement la religieuse ; il y a déjà longtemps que la grand'messe est terminée.

D'une voix qu'elle s'efforçait de rendre calme, mais qui tremblait imperceptiblement, soeur Marie expliquait :

— J'ai vu M. le Curé, il me demandait de tes nouvelles, Noël. Il viendra probablement te voir demain.

Elle s'asseyait près du fauteuil, pressant doucement la main décharnée qu'elle avait prise entre les siennes. Mme Laubardier s'éclipsa discrètement, ainsi qu'elle le faisait chaque fois qu'Alice se trouvait auprès de son frère. Avec sa délicatesse la femme de l'usinier comprenait que ces deux êtres également blessés avaient besoin de se retrouver ensemble, afin de pouvoir échanger librement, sans être gênés par la présence d'un tiers, leurs pensées et leurs souvenirs.

Se retournant pour parler à son amie, Alice s'aperçut de sa retraite ; elle eut alors malgré elle un soupir d'allègement.

— Noël, fit-elle après avoir parlé de choses indifférentes pendant quelques minutes, j'ai vu aussi Micheline Harmel, après la messe... elle m'a parlé de toi...

Si la religieuse eût conservé le moindre doute au sujet de l'amour des deux jeunes gens, la rougeur fugitive qui colorait faiblement les tempes de Noël l'aurait fixée, non moins que l'intérêt inusité avec lequel il s'informait :

— Elle t'a parlé de moi ? Que te disait-elle ?

— Elle s'attristait de te savoir malade, et faisait des vœux pour que tu ailles mieux, afin qu'elle ait le plaisir de te voir.

Le jeune homme observait sa soeur depuis son entrée. Dans ses yeux, il devinait,

malgré les précautions prises pour les dissimuler, des larmes récemment versées. Quand Alice parla de Micheline, il tressaillit, comprenant que cette rencontre des deux jeunes filles était grosse de conséquences.

Il désirait et redoutait à la fois que Micheline fût instruite de son état, afin que lui fût épargnée la douleur de l'en informer lui-même. Aussi questionna-t-il sa soeur avec empressement.

— Alice, fit-il, Micheline t'a appris, sans doute, que nous nous aimions, que nous nous étions juré d'être l'un à l'autre ?

Inconsciemment il s'exprimait au passé, sentant trop que cet amour ne serait bientôt plus que ce qui allait être lui-même : un cadavre. Alice comprit le pourquoi de cette tournure de phrase et frissonna. Elle trouva cependant la force de sourire en répondant :

— Micheline m'a fait ses confidences, en effet. Je suis fâchée contre toi, Noël : pourquoi m'as-tu caché cela ? Ce n'est pas bien. N'ai-je pas le droit de tout connaître, tes peines et tes joies ?

— Pauvre Line ! soupira le jeune homme sans paraître s'apercevoir de l'affectueux reproche, comme elle doit avoir du chagrin, si tu lui as dit...

Alice resta muette, feignant de ne pas comprendre la phrase interrompue, mais une souffrance aiguë lui traversa le cœur comme une lame à cette preuve irrécusable de la lucidité de Noël. Ainsi, pas une douleur ne lui serait épargnée ? Il se sentait mourir !

Noël poursuivait avec le même calme :

— Je veux écrire à Micheline ; donne-moi mon buvard.

Docile, elle le lui tendit, essayant seulement une objection :

— Tu vas te fatiguer.

Il eut un geste désabusé signifiait clairement : "Qu'importe ? Au bout où j'en suis !" Et cela fut si clair que la religieuse détourna, se sentant pâlir.

Se courbant vers le buvard qu'il avait disposé sur ses genoux, Noël, de sa grande écriture élégante, traçait péniblement quelques lignes. Presque à chaque mot, il s'interrompait ; passant la main sur ses tempes fiévreuses, il semblait réfléchir, puis se remettait à l'oeuvre. Il lui fallut longtemps pour achever. Quand il eut fini, il remit le buvard à sa soeur qui attendait patiemment, debout près de lui. puis il relut attentivement ce qu'il venait d'écrire.

Un soupir souleva péniblement sa poitrine ; une larme qu'il ne put retenir perla à ses paupières. Mais cette dernière révolte de la nature courageusement réprimée ne fut qu'un éclair. De toute son énergie tendue, il se ressaisit, et présenta le billet à Alice.

— Lis, dit-il simplement.

Devant son geste de refus instinctif, il insista, elle obéit sans mot dire. La lettre contenait ces simples mots :

"Ma Micheline aimée,

"Alice vous l'a dit : je vais mourir. Dans quelques jours, demain peut-être, je ne serai plus.

"Il ne faut pas me regretter, ma chérie ; c'est la douleur que je quitte, et c'est vers le bonheur, c'est vers Dieu que je m'en vais !

"Je vous ai bien aimée, Linette : vous seule auriez pu me réconcilier avec la vie... Dieu ne l'a pas permis, je me résigne à sa volonté. Mais je veux que vous sachiez que je ne cesserai jusqu'à mon dernier souffle de penser à vous, et

"je désire vous laisser un souvenir de moi. Germain Fériel vous le remettra. Trouvez-vous chez sa tante demain, dans la soirée ; je le verrai aujourd'hui et je lui expliquerai.

"Adieu, Micheline, priez pour votre
"pauvre Noël."

L'écriture tremblée, heurtée, disait les efforts que cette lettre avait dû coûter à son auteur. Alice, à cette lecture, incapable de se contenir, éclata en sanglots.

La religieuse n'osait plus regarder son frère. Il lui semblait, maintenant qu'il ne gardait plus le moindre doute, que la date fatale allait se rapprocher encore. D'un geste machinal, elle étendit vers lui les bras, comme pour le défendre des atteintes de la terrible visiteuse, et elle balbutia :

— Oh ! Noël ! Pourquoi as-tu écrit cela ? Tu ne veux donc pas guérir ?

— Tu sais bien que je ne le peux pas ! fit-il, très calme en apparence, comme s'il se fût agi d'une chose indifférente. Le docteur Mornal t'a renseignée. Pauvre soeur ! pardonne-moi de te faire cette peine ; tu croyais que j'ignorais ma condamnation, et il m'en coûte de t'enlever cet espoir. Mais je ne pouvais partir sans l'annoncer à Micheline... Puis il me reste un suprême devoir à accomplir.

Il avait, tout en parlant, enfermé la lettre dans son enveloppe. Sans la cacher, il la glissait sur sa poitrine.

— Je la remettrai à Germain, expliquait-il. Va le chercher, ma chérie, veux-tu ? C'est dimanche, il doit être libre : tu le trouveras chez sa tante. Tu l'amèneras ici et tu nous laisseras seuls. Va...

Alice pleurait toujours, attachant sur le malade des regards désespérés. Il l'attira à lui, l'enlaça de ses bras maigres et l'embrassa longuement.

— Ne pleure pas ainsi, Alice : si tu savais comme tu me fais mal ! Ne m'enlève pas mon courage ; il m'en faut beaucoup. chérie... je ne voudrais pas être lâche au dernier moment...

— Noël !... Noël... je t'aime tant, sanglotait-elle sur son épaule... Tu me parles ainsi, toi ?... Tu vas me quitter ! Que deviendrai-je, seule sur la terre ?..

D'un geste éloquent en sa simplicité, il désigna l'habit de bure et la blanche cornette qui palpitait, secouée de sanglots.

— Tu as Dieu, prononça-t-il très grave. il t'aidera à attendre patiemment le jour où tu devras me rejoindre... Moi aussi je t'aimais bien, ma pauvre chérie.. Mais il faut nous résigner.. Nous n'étions pas faits pour le bonheur d'ici-bas, nous autres... Va me chercher Germain, je t'en prie ! Il faut que je le voie... je ne puis plus attendre...

Il desserrait son étreinte ; elle obéissait et Noël, demeuré seul, se renversait sur le fauteuil, mordant furieusement les coussins soyeux pour étouffer ses cris de souffrance.

X

Micheline essuya ses yeux rouges et gonflés, et, repliant la lettre de Noël qu'elle venait de lire, elle la baisa, puis la cacha sur sa poitrine.

— Il ne t'a rien dit de plus ? demanda-t-elle.

Germain secoua la tête.

Micheline allait et venait fébrilement à travers la cuisine. Debout auprès de la table, le jeune homme la considérait, alarmé de son exaltation. Soudain la fille de Cyprien s'arrêta devant lui.

— Germain, s'écria-t-elle d'un accent déchirant, il va mourir !

Dans les yeux sombres du neveu de Jus-

tine, deux perles brillantes s'amassèrent, glissant silencieusement le long des joues bronzées, elles allèrent se suspendre aux pointes effilées de la moustache brune. Il baissa le front, accablé, ne sachant que dire. Quelles paroles pouvait-il trouver pour consoler cette douleur ?

— Il va mourir, répétait Micheline, et je ne puis rien pour le sauver ! Je n'aurai pas même la consolation de le revoir, de lui dire que je ne l'oublierai jamais.. Oh ! Germain, je suis trop malheureuse !

Dans un instinctif besoin de réconfort, elle se blottissait contre lui, sanglotante et désespérée. Il passait doucement ses doigts noueux dans les boucles folles voltigeant autour du joli visage.

— Ma pauvre Micheline ! répétait-il, impuissant à la calmer, dans l'état où il se trouvait lui-même.

A cette heure, Germain s'avouait qu'il aurait donné tout ce qu'il possédait, et il était sincère, si cette somme eût pu servir à la guérison de Noël et à son mariage avec Micheline.

Depuis qu'il connaissait le fils du notaire, il éprouvait pour lui une respectueuse affection. La première entrevue des deux jeunes gens avait été suivie de beaucoup d'autres. Chaque jour, en allant ou en revenant de l'usine, le verrier montait auprès du jeune homme qui ne quittait presque plus sa chambre. Ils causaient ensemble de longs moments, toujours trop courts à leur gré. Ces deux âmes, également délicates et généreuses, se sentaient irrésistiblement attirées l'une vers l'autre. Leur amour commun pour Micheline, sentiment qui, logiquement, aurait dû les séparer, devint à leur amitié un lien de plus. Ils parlaient souvent de la jeune fille, et c'était alors entre eux de longs combats de générosité : Noël exprimant le

désir de la savoir heureuse plus tard avec le neveu de Justine ; celui-ci souhaitant le rétablissement de son rival, et se promettant de tenter, en ce cas, une nouvelle démarche auprès des parents de la brodeuse.

En un mois, à peine de ces relations suivies, leur liaison était devenue très étroite, comme si elle datait de leur enfance.

Ils se tutoyaient maintenant. Noël avait triomphé des résistances de Germain, donnant le premier l'exemple pour vaincre les timidités naturelles du jeune homme, et lui disant :

— Tu ne peux me refuser cela, Germain... Je suis obligé d'aller vite... Je n'ai jamais eu d'ami : que j'aie la douceur de m'en connaître un avant de mourir !

Profondément ému, Germain, cédant à ces amicales instances, avait adopté le tutoiement familier, dont il prenait l'habitude avec une facilité qui l'étonnait lui-même.

A mesure que les jours s'écoulaient, le cours des entretiens, entre eux, déviait insensiblement, prenait un tour plus grave. Avec une profonde douleur, Germain voyait les ravages de la maladie devenir plus effrayants chaque semaine. Il pouvait suivre pas à pas la marche du mal... Il ne savait ce qu'il devait admirer le plus : de l'indifférence sereine avec laquelle Noël envisageait l'issue de son existence, ou de la généreuse préoccupation du fils du notaire, s'oubliant jusque dans la mort pour ne songer qu'à consoler ceux qui pleuraient à cause de lui.

Malgré tout, Germain avait conservé jusque-là quelques espérances. Il en comprit bientôt l'inanité, et cessa de faire des projets pour l'époque de la guérison de

son ami, sentant que ce sujet devait être pénible à Noël, puisqu'il ne s'illusionnait pas.

Le jeune homme s'était rendu sans retard à l'appel de Noël, transmis par Alice.

L'entrevue avait été longue, et Germain était sorti de la chambre en titubant comme un homme ivre, serrant dans sa main crispée le billet que Noël venait de lui remettre en disant : "Pour Micheline, tout de suite !"

La jeune fille, soudain, regarda son compagnon.

— Tu ne sais pas, interrogea-t-elle, pourquoi Noël veut que j'aille chez ta tante demain ?

Il fit un geste négatif.

— Pourtant, insista-t-elle, tu dois me remettre quelque chose de sa part... un souvenir de lui, acheva-t-elle d'une voix étouffée qui faisait mal à entendre.

— Je ne sais que ce que je t'ai dit, répéta Germain après une imperceptible hésitation dont elle ne s'aperçut point. Noël m'attend, je vais le retrouver. A demain Micheline.

Il sortit précipitamment. Micheline, demeurée à la même place, écouta le bruit des pas du jeune homme retentir sur la route durcie par la gelée, puis décroître et s'éteindre.

Retirant alors de son corsage la lettre de Noël, elle en relut chaque mot, lentement, cherchant à trouver un double sens à ces phrases d'adieu que lui adressait l'aimé.

Longtemps, elle s'absorba dans son examen, mais voyant l'inutilité de ses efforts, elle se résigna à l'attente. Elle porta encore le billet à ses lèvres. Ah ! ce n'était pas ce qu'elle aurait désiré ! le revoir, lui : voilà le but unique vers lequel tendaient

toutes les aspirations de son être. Mais il ne voulait pas, sans doute, puisqu'il se contentait d'écrire, alors qu'elle souhaitait de lui trois mots seulement : "Venez. Je vous attends !"

Madeleine et Cyprien entrèrent, revenant de faire un tour sur la route. Micheline avait encore le billet à la main. Elle hésita une seconde, puis le leur tendit.

A mi-voix, Cyprien en épela péniblement le contenu. Lorsqu'il eut fini, il se tourna vers sa femme, et la regarda sans rien dire.

Comme lui, elle avait les yeux humides et sa poitrine se soulevait plus vite sous le fichu de laine noire, trahissant son émotion. Micheline s'était approchée ; elle demeurait debout devant eux, très pâle, mais refoulant ses larmes.

— Vous ne m'empêcherez pas d'y aller ? demanda-t-elle simplement.

Les deux époux regardèrent leur fille.

— Va, dit enfin Cyprien. Mais tâche de te surmonter un peu, d'être raisonnable.

Madeleine tendit les bras.

— Ma chérie, ma petite Linette !

Micheline, sans répondre à l'invite maternelle, demeurait rigide, immobile. Elle dit encore :

— Je pourrai rester la soirée chez Madame Fériel ?

Madeleine inclina la tête, tout en murmurant :

— Tu nous en veux, Linette. Ton père avait raison de te dire que ce pauvre garçon était condamné ; tu vois bien qu'il parlait selon ton intérêt...

— Si je l'avais épousé, s'écria Micheline avec un accent de profond regret, je l'aurais guéri par ma tendresse, je le sens... Mais à quoi bon parler de ce qui ne sera plus ? Noël va mourir ! Vous avez brisé ma vie en croyant faire mon

bonheur !... je ne vous en veux pas, mais je souffre. /.

— Tu es dure, murmura Madeleine à qui sa conscience faisait les mêmes reproches.

Micheline s'appêtait à répondre : "Je suis juste !" mais une réflexion soudaine fit expirer les paroles sur ses lèvres. La phrase d'Alice lui revenait en mémoire :

"Nos larmes ne sont coupables que lorsqu'elles en font verser à d'autres."

Combien sa conduite était en désarroi avec cette doctrine ! La jeune fille le sentit et regretta ce qu'elle venait de dire. Elle entoura le cou de sa mère de ses bras, lui mit sur la joue un baiser, disant :

— Je ne voulais pas te faire de peine. Je sais que vous m'aimez bien tous les deux, et ce n'est pas votre faute si...

— Vois-tu, petite, interrompit Cyprien. n'importe qui aurait agi comme nous. Je regrette que ce pauvre garçon soit mourant... Ce sont toujours les meilleurs qui partent !

Il soupira, passant sa main au revers de ses paupières.

Malgré sa forme simpliste, la réflexion du verrier fit monter un flot de sang au visage pâli de Micheline. N'était-il pas le meilleur qu'elle connût, celui qui allait partir ? Et cette justice rendue à l'aimé par son père à elle l'emplissait d'un orgueil étrange et très doux.

— Ce que je ne comprends pas, murmurait Madeleine, c'est cette grande amitié avec Germain. Il paraît qu'ils sont très intimes ; Justine me racontait que son neveu y va tous les jours.

De nouveau, la petite flamme d'orgueil alla réchauffer le cœur de Micheline. Elle répliqua :

— Germain est très généreux, lui et Noël doivent s'entendre. L'abbé Valentin

disait l'autre jour que les grands coeurs se comprennent.

XI

— Ne t'inquiète pas je suis bien, très bien même. Il y a longtemps que je ne me suis senti aussi dispos. Comme ta chambre est gaie !

Noël s'appuyait au montant de la fenêtre, laissant errer ses regards ravis sur le vaste panorama s'offrant à ses yeux.

Une gelée subite avait séché la boue, dissipé les brouillards obscurcissant l'atmosphère. C'était la plaine s'étendant, très loin, sous le ciel clair de cette après-midi de décembre. Malgré que l'approche de l'hiver l'eût dépouillé de son agreste parure, elle n'avait nullement un aspect monotone. On eût dit un immense tapis, de nuance indécise, parsemé çà et là de coquelicots gigantesques : toits rouges des villages jetés à profusion dans la campagne, et qu'on distinguait sans peine au travers des branches dépouillées.

Au fond, fermant le décor, une chaîne de montagnes barrait de ses lignes bleutées l'horizon. Sur les sommets, couronnés de vapeurs mauves d'une transparence infinie, l'oeil, vaguement, entrevoyait les blancheurs de la première neige miroitant au soleil.

Devant la fenêtre, aux pieds du jeune homme, c'était le petit jardin de Justine Fériel : une treille s'appuyait aux murs de la maison, mais il n'y demeurerait plus que quelques feuilles rouges à demi desséchées. Bordant l'allée, en une rangée de pots abrités d'ordinaire sous une ancienne remise, formant serre, et mis à l'air ce jour-là en l'honneur du beau temps revenu, des chrysanthèmes s'épanouissaient avec une déconcertante profusion. Les

fleurs bizarres et délicates, aux pétales griffus capricieusement enchevêtrés, attiraient l'attention de Noël.

Il y en avait d'un rose chair, d'un rose vif d'un violet tendre, d'une mauve imprécis, d'un jaune d'or ; puis de pourpres, semblables à des taches sanglantes, d'énormes boules d'une blancheur immaculée... et des teintes indécises, des nuances apâlies qui s'amalgamaient, se heurtaient, finissaient par se fondre en un harmonieux assemblage. C'était une orgie de couleurs, digne de tenter la palette d'un peintre.

— C'est beau ! murmura Noël. Il faudra m'en apporter quelquefois, Germain, quand je serai là-bas...

Son doigt tendu désignait la tache sombre formée sur la droite par les sapins du petit cimetière. Germain frissonna sans répondre.

La petite chambre du première étage où ils se trouvaient seuls était claire et gaie. Un papier à ramages couvrait ses murs : un fond gris pâle avec des baguettes noires, autour desquelles s'enroulaient des volubilis bleus et roses. Noël, curieusement, promenait ses regards sur l'ameublement de pitchpin, simple mais confortable, et il eut un sourire à la vue des célébrités sportives de tous genres que Germain, en sa qualité d'amateur, avait épinglées un peu partout aux parois de sa chambre.

Puis il s'attendrit : sur la cheminée de marbre, où entre deux flambeaux de cuivre doré trônait l'allégorie éternelle du Temps indiquant l'heure du bout de sa faux, il venait d'apercevoir, d'un côté, la photographie de Micheline, de l'autre sa propre photographie, que Germain lui avait demandée la semaine précédente. Devant chacune des deux images s'épar-

mouissaient quelques chrysanthèmes en des vases de cristal.

Le regard ému de Noël se posa comme une caresse sur le jeune ouvrier. Germain ne pouvait s'en apercevoir : accroupi devant la cheminée, il s'occupait à activer la combustion de l'énorme bûche qu'il venait d'y placer, au-dessus d'un amoncellement de sarments. La flamme jaillit, emplissant la pièce d'une sensation de tiédeur et de bien-être, et pour la seconde fois Noël sourit.

Germain, sa besogne terminée, venait à son ami. Il vit ce sourire et s'étonna. A son regard interrogateur, Noël expliquait :

— Je songe que tu voulais m'empêcher de venir chez toi, craignant la fatigue, et qu'au contraire, je me sens mieux depuis que je suis ici.

Germain avait attiré à lui un tabouret. Il s'y installait, presque aux pieds du jeune homme.

— A quelle heure penses-tu que Micheline soit ici ? demandait le frère d'Alice.

Germain eut un coup d'oeil vers la pendule.

— Elle ne peut tarder. Pourquoi m'as-tu défendu de la prévenir qu'elle te trouverait chez moi ?

— Ses parents l'auraient empêchée de venir, et j'ai besoin de la voir. Puis on aurait pu peut-être, tandis que nul ne se doutait. Cela vaut mieux. Alice même ne sait pas le but de ma visite. Elle a cru à un caprice, à une envie subite de promenade avec toi, et elle m'a laissé partir... Le temps est beau, je n'avais que quelques pas à faire, cela l'a rassurée... puis le docteur a défendu de me contrarier... Pauvre soeur, elle m'aime bien !

Germain serra plus fort la main qu'il tenait entre les siennes. Noël comprit.

— Toi aussi, tu es mon ami, Germain : il y a des moments où je le regrette presque...

— Pourquoi ? demanda le jeune homme étonné.

— J'avais toujours été seul, expliquait Noël, sans personne de mon âge qui sache me comprendre. Maintenant que je t'ai rencontré, cela me peine de songer qu'il va falloir nous quitter. Sans toi, il me semble que je serais encore plus heureux d'abandonner la vie.

— Pourquoi toujours parler de ces choses tristes, Noël ? supplia le jeune homme. Je n'ai pas ta force d'âme, moi, et cela me fait mal d'y songer. Alors, à quoi bon ?...

— Tu as raison, je suis égoïste... Pourtant, avant l'arrivée de Micheline je voudrais te demander un service.

Germain leva les yeux sur son ami. Il le vit troublé, hésitant, comme si ce qu'il allait dire lui eût coûté. Pour le rassurer, il prononça vivement, sans attendre l'explication :

— Je ferai tout ce que tu demanderas.

— Merci. Il s'agit de... mon père. J'ignore ce qu'il est devenu, mais il se repent peut-être... il cherche à se relever. S'il revenait un jour, je ne serais plus là pour le secourir, pour l'encourager...

— Noël, interrompit Germain, très ému. si ton père revient, je te promets d'essayer d'oublier le mal qu'il t'a fait et, si je le puis, de lui venir en aide. C'est ce que tu désires ?

— Oui, merci... Puis tu lui parleras de moi. Tu lui diras que j'ai songé à lui... que je lui ai pardonné de grand coeur, et que je le prie de songer à moi sans remords, parce que je ne lui en veux pas...

Le timbre de la porte d'entrée retentit : Germain tressaillit :

— Voilà Micheline, elle monte l'escalier ; je lui ai dit qu'elle me trouverait dans ma chambre. Ecoute, Noël : je dirai à ton père, si je le revois, ce que tu viens de me confier... et même, à cause de toi, s'il se repentait et cherchait à réparer, je serais le premier à lui tendre la main, je te le jure !

Un regard éloquent de Noël exprima à Germain sa gratitude. Un coup léger frappé à la porte l'empêcha de parler. Sans attendre l'invitation, Micheline entra.

Elle jeta un cri en apercevant Noël, et sanglotante, bouleversée, elle se précipita vers lui et lui prit les mains.

— Noël ! Vous, c'est vous ! balbutia-t-elle. Mais c'est une imprudence folle ! Vous allez prendre mal ! Pourquoi vous exposer ainsi ?

Il l'attirait près de lui et la contraignait à s'asseoir sur une chaise basse.

— Je voulais vous voir avant de mourir, Micheline, dit-il doucement. J'ai quelque chose à vous demander. Vous pouvez, si vous me l'accordez, me donner une dernière joie. Et je désirais aussi vous remettre un souvenir de moi.

Micheline était secouée de sanglots. Il reprit, sentant la nécessité de la calmer :

— Ne nous attendrissons pas, ma chérie, le docteur Mornal m'a défendu les émotions.

Instantanément les larmes s'arrêtèrent. Il poursuivit avec la même fermeté tendre :

— Nous sommes seuls tous les trois, Linette, et personne ne se doute de notre réunion. Ce que nous allons dire restera donc un secret entre nous, secret que j'emporterai dans la tombe et que vous garderez aussi : écoutez-moi.

Germain s'était agenouillé de l'autre

côté du fauteuil. Noël posa lentement sa main sur son épaule.

Micheline, dit-il, il a été pour moi le meilleur des amis, le frère le plus dévoué. Je voudrais vous confier à lui, je voudrais que vous me promettiez de l'aimer, de devenir sa femme... Il vous aime, lui, autant, plus que moi peut-être... Il a su vous consoler alors que je ne savais, moi, que vous faire souffrir...

Elle eut un geste de protestation, mais il arrêta les paroles qu'elle allait prononcer. De son doigt, il venait de retirer une bague ancienne curieusement ciselée. Il la tendait au jeune ouvrier, en disant :

— C'est le seul bijou qui me reste de ma pauvre mère, sa bague de fiançailles. Elle me l'avait remise avant de mourir, avec ces seuls mots : "Pour la femme que tu aimes !" C'est à Micheline que je la donne, mais à la condition qu'elle l'acceptera de toi. Je t'aime bien, Germain ; vous aussi, Linette, et je veux que ce soit de moi que vous teniez votre bonheur futur.

— Mon bonheur était d'être à vous ! sanglota Micheline.

Il caressa de la main les boucles soyeuses.

— C'était un rêve impossible, Linette ; oubliez-le !... Si vous ne m'aviez pas connu, si je ne m'étais point trouvé sur votre chemin, vous auriez sans hésiter accepté Germain comme époux. Moi seul a été l'obstacle à votre union, mais puisque cet obstacle va disparaître, pourquoi refuser d'être l'un à l'autre ?

— Parce que je vous aime, que je n'aime que vous, Noël ! Comment pouvez-vous me proposer chose pareille ! Germain n'accepterait point d'ailleurs, n'est-ce pas ?

Elle se tournait vers le neveu de Justine, espérant que par son refus il mettrait

fin aux instances de Noël. Mais le jeune homme répondit triste et grave :

— Je t'aime tant, Linette !... J'accepterai tout, pourvu que tu consentes à être mienne un jour... J'ai promis à Noël de te prendre pour femme, puisqu'il le désire...

— Il ne peut pas désirer cela ! cria-t-elle éperdue. Il est généreux, tu lui as dit que tu m'aimais, et, par pitié, il a eu cette pensée... Mais si tu consentais, si tu parvenais à me faire consentir, il souffrirait parce qu'il m'aime, lui aussi, et qu'il ne peut pas vouloir notre mariage !... Noël, dites-moi que j'ai raison, que je vous ai compris...

Elle défiait Germain du regard et se rapprochait du malade.

Lui, affolé, pris le vertige, fermait les yeux pour ne plus voir celle qui l'implorait, et il se sentait défaillir.

Il se ressaisit et s'efforçant de dominer le tremblement de sa voix, répondit :

— C'est précisément parce que je vous aime, Micheline, que je veux me rassurer sur votre avenir, en vous donnant à Germain... Lui aussi refusait de comprendre, je lui ai expliqué ; il a accepté de me donner cette dernière marque d'amitié. Serez-vous moins généreuse que lui. Linette ? Nous ne pouvons prolonger cette entrevue. Vous allez partir et nous ne nous reverrons plus. Voulez-vous me laisser mourir avec l'angoisse de vous savoir seule dans la vie ?

— La solitude ne m'effraie pas, Noël. tentait d'expliquer la jeune fille. Je penserai à vous, et cela suffira à remplir mon existence.

Noël secoua la tête, incrédule.

— On ne vit pas avec les morts, ma pauvre Linette... Comprenez-moi, je ne vous demande point de m'oublier ; je se-

rais malheureux si je pouvais croire que plus tard vous ne vous souviendrez plus de moi... Mais je voudrais que vous acceptiez la main loyale s'offrant à vous pour vous guider à travers la vie... Ce n'est pas seulement pour vous que je le désire : je pense à vos parents... Notre amour leur a causé assez de chagrin. Voulez-vous les condamner à vieillir sans l'espérance de se voir revivre en des petits-enfants qui égayeront leur foyer ? Voulez-vous les condamner à mourir avec la suprême douleur de vous laisser seule, sans personne pour les remplacer auprès de vous ? Votre mariage avec Germain leur serait une grande joie, vous-même me l'avez dit un jour... Il est de votre devoir de la leur procurer, cette joie, en échange de toutes celles que vous leur devez ; la leur refuser serait une preuve d'égoïsme. Je vous aimerais moins, Micheline, si je vous croyais égoïste... Je vous parais injuste et cruel, je le sais bien... Il ne faut pas m'en vouloir, ma chérie... Dites-moi que vous me pardonnez, que j'ai raison, et que vous exaucerez la suprême prière que je vous adresse !...

Micheline et Germain avaient écouté, silencieux et recueillis. Sur ces lèvres qui bientôt allaient se clore pour toujours, les paroles prenaient une éloquence persuasive à laquelle, il devenait impossible de se soustraire. Tous deux en subsissaient l'influence. Ils se regardèrent, émus, retenant à grand-peine leurs larmes... Timidement, Germain tendit l'anneau d'or. Elle hésita encore... un regard suppliant de Noël acheva de la vaincre, et elle le prit et le passa à son doigt.

Dans ses mains calleuses, le verrier retenait la petite main blanche. Il n'osait parler, craignant de froisser cette âme qui venait de se donner par contrainte. Noël

devina les scrupules de son ami. Pour dissiper la gêne qu'il sentait planer sur eux, il parla encore.

— Tu consoleras Micheline, Germain, tu comprendras son chagrin ; tu lui parleras de moi quelquefois ? Et vous, Micheline, vous l'aimerez, il le mérite ; vous aurez confiance en lui, il saura vous guérir... Si vous m'aimiez, soyez-lui reconnaissant de m'avoir entouré de tendresse, d'avoir su par son amitié dévouée adoucir l'amertume de mes regrets... Peu d'hommes auraient agi comme lui, Micheline ; je tiens à ce que vous m'entendiez lui rendre ce témoignage. Il aurait pu, il aurait dû être mon ennemi, et seul il a eu pitié de ma souffrance et de ma honte imméritées ; il est venu à moi qui n'osais aller à lui, il m'a tendu la main. Vous vous souvenez de ce jour-là Micheline ? Vous étiez présente... Aimez-le bien, il est digne de vous comme vous êtes digne de lui. Je vous en prie : vous, au nom de notre amitié ! Vous ne pouvez me rendre heureux qu'en me promettant de l'être l'un par l'autre...

Il se tut, attachant sur eux des regards anxieux, et une même promesse sortit alors de leurs lèvres tremblantes :

— Noël, nous obéirons, nous serons l'un à l'autre.

Instinctivement, ils étendaient la main pour donner à cet engagement la solennité d'un serment. Noël sourit, satisfait, et de nouveau regarda la pendule.

— Micheline, il faut partir, dit-il.

D'un effort, il se levait, s'appuyant sur le bras robuste de son ami. Elle se cramponnait à lui, désolée.

— Encore cinq minutes, Noël, après je partirai...

Il secouait la tête, ayant hâte de la

voir s'éloigner, de ne plus subir la torture de sa présence.

— Mes forces sont à bout, ma chérie, si je restais davantage, je ne pourrais plus rentrer chez M. Laubardier... Adieu...

Elle le regardait, hésitante et troublée. Il devina qu'un même désir les bouleversait, et une seconde son courage faiblit.

— Germain, demanda-t-il, veux-tu me permettre d'embrasser ta fiancée ?

Il employait à dessein l'expression, soulignant ainsi la prise de possession de son rival. Micheline, entendant le mot inattendu, eut un dernier sursaut de révolte, mais cette suprême résistance n'eut que la durée d'un éclair.

— Ah ! s'écriait Germain, je voudrais que tu sois à ma place !

Noël ouvrit ses bras à Micheline, et sur son front pur, longuement appuya ses lèvres.

— Je vous dois ma dernière joie, murmura-t-il à l'oreille de la jeune fille ; merci. Aimez-le et soyez heureuse avec lui. Adieu.

XII

Tout était blanc : les toits, les arbres dépouillés, la plaine morne et silencieuse. En rangs serrés, incessamment, le léger duvet tombait, s'amoncelant sur le sol où il s'étalait en nappe immaculée.

Cette veille de Noël était triste, endeuilant les âmes comme les choses, sous le ciel blanc ouaté de mélancolie.

Noël était couché, ayant dû s'aliter depuis l'avant-veille. Alice se tenait debout au chevet du lit, et de l'autre côté l'abbé Valentin, que sur la demande du malade on était allé prévenir.

Tous deux priaient à voix basse. Les yeux mi-clos, le mourant feignait de dormir, mais il les observait.

La porte tourna sur ses gonds, sans bruit, M. et Mme Laubardier entrèrent. Noël les regarda et leur sourit, agitant faiblement la main. L'industriel, s'approchant du lit, la prit et la serra entre les siennes. Elle était mouillée d'une sueur froide et ce contact le fit tressaillir.

— Vous nous avez fait demander, Noël ? interrogea-t-il, se penchant vers son ami.

— Oui, répondit le jeune homme, d'une voix faible qu'on avait peine à entendre. Je voulais vous revoir encore. J'ai tant à vous dire ! Merci pour votre amitié dévouée... vous ne vous êtes pas éloignés de moi comme tant d'autres, vous m'avez aimé, soutenu, consolé. Je voudrais pouvoir vous témoigner ma reconnaissance autrement que par des paroles... cette douceur m'est refusée... Mais vous savez du moins que j'éprouve à votre égard une gratitude infinie... Je veux aussi vous demander pardon : Je n'ai pas répondu à votre attente. Vous souhaitiez me guérir, me rendre à la vie et à l'espoir... Vous avez échoué, la tâche était impossible... Ma pauvre mère m'avait dit : "Dieu défend le suicide." Je m'en suis souvenu, mais mon courage n'allait pas jusqu'à me faire désirer de vivre... J'ai été lâche, je n'ai pas tenté de réagir. et c'est de cela que je meurs... Ne pleurez pas...

Il s'arrêta pour reprendre haleine et passa sur ses lèvres blêmes un mouchoir de batiste. Lorsqu'il le retira, le fin tissu était rouge de sang. Alice, épouvantée, voulait le lui enlever. Il sourit et murmura :

— Ce n'est rien, petite soeur, je ne souffre pas... Mon coeur a saigné davantage, et ces blessures invisibles sont les seules douloureuses...

Effrayés de l'animation extraordinaire

qui depuis quelques instants s'était emparée du malade, le curé et M. Laubardier tentaient de lui imposer silence. Il les regarda avec une indulgence attendrie, et répliqua simplement à leurs instances :

— Quand je me tairais, cela ne me ferait pas vivre un jour de plus ! Je sens que c'est pour aujourd'hui... Tant mieux : c'est ma fête demain... ce sera double fête puisque j'aurai enfin conquis le repos du ciel ! Laissez-moi parler, mes amis. avant ce soir je me tairai, et pour longtemps....

— Mon enfant, mon pauvre petit, balbutia le vieux prêtre très ému, Dieu vous éprouve cruellement... courage !... Une belle couronne vous attend !

— Dieu est bon, mon père, murmura Noël, il veut bien me délivrer. Toi, ma pauvre Alice, tu as su mourir avant le temps, te retrancher du monde, et dans une tombe anticipée trouver le repos, sinon l'oubli... Je n'ai pas eu ton énergie : la mort se charge de l'oeuvre émanicipatrice que je n'ai pu accomplir moi-même, et cela me fait du bien de penser à cette autre vie qui m'attend...

Il fit une seconde pause plus longue que la première. Son regard errait par la pièce, paraissant chercher quelqu'un. M. Laubardier comprit.

— Germain va venir, dit-il. Je l'ai envoyé chercher.

La physionomie tourmentée s'éclaira et les yeux bleus se tournèrent avidement vers la porte.

Comme si ce muet appel eût possédé le pouvoir de hâter la venue de Germain, le jeune homme à ce moment franchissait le seuil et venait à son ami, retenant par un prodige de volonté les larmes qui le suffoquaient.

— Je t'attendais pour partir, dit Noël. Embrasse-moi.

Le neveu de Justine se pencha, étreignant passionnément le moribond, comme s'il eût voulu faire passer dans cette suprême caresse un peu de sa vigueur et de sa force.

— Tu diras adieu à Line pour moi. lui murmurait Noël. J'aimais mieux me plus la revoir, vois-tu... Devant elle, je deviens lâche, et j'ai besoin de tout mon courage... Tu lui parleras de moi, n'est-ce pas ? et vous viendrez me voir quelquefois, quand je serai là-bas sous la terre... Vous me raconterez votre bonheur... je vous entendrai... Dieu sans doute le permettra, et cela me sera doux de savoir...

Il s'était soulevé à demi. Épuisé, il tomba.

Le silence régnait profond. Nul n'osait le troubler. Tous retenaient leur souffle. angoissés, tremblant de voir se rompre le dernier et fragile lien rattachant encore cette âme à la terre.

Un mince filet de sang coulait aux commissures des lèvres ; Alice l'essuyait pieusement avec son mouchoir.

Un radieux sourire, tout à coup, éclai-

ra le visage livide ; tendant les bras, en un geste d'impatient appel, Noël murmura, si bas que ce fut à peine si on l'entendit :

— Germain, tu m'apporteras des roses... avec Linette, au printemps ! Je les aimais tant, et je n'ai jamais eu que des épines !... Oh !... des roses... des roses... comme elles sont belles !... maman, je viens... Mon Dieu... me voici ! !...

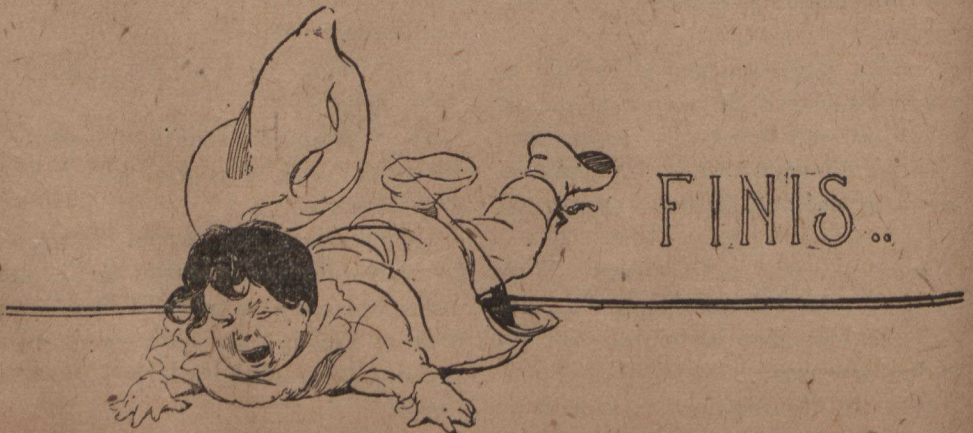
Les bras tendus retombèrent, le sourire se figea sur les lèvres livides... Noël ne parla plus.

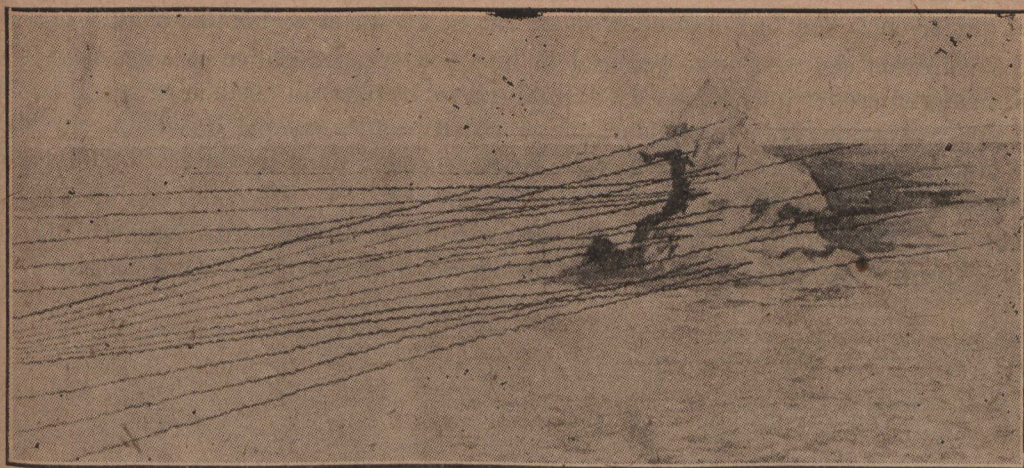
Sur la pierre moussue du champ de repos, les roses à profusion s'épanouissent : le dernier vœu de Noël a été exaucé.

Chaque dimanche, des mains amies renouvellent l'offrande parfumée. Du fond de sa tombe, celui qui repose enfin doit sourire au jeune couple venant s'agenouiller devant les tiges fleuries.

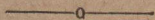
Une prière, des larmes, le nom du disparu prononcé avec ferveur et émotion : puis Germain et Micheline, les yeux humides, les mains unies, quittent l'enclos funèbre...

Si les jeunes époux, réalisant leur désir le plus cher, voient bientôt dans un frais berceau sourire une tête blonde, le fils attendu s'appellera Noël.



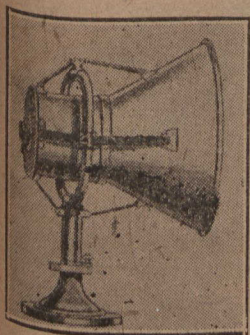


LES NAVIRES AURONT DES OREILLES



Au printemps, les régions glacées du pôle sèment au gré des courants marins de véritables montagnes de glace qui constituent un sérieux danger pour la navigation.

Tout le monde a encore dans la mémoire la malheureuse fin du *Titanic* sombré par suite d'une collision avec un iceberg et ce cas-là est malheureusement loin d'être isolé. Combien de catastrophes semblables ont eu lieu sans qu'on l'ait jamais su; que de navires mystérieusement disparus, que d'autres également, désemparés par le choc d'un iceberg parcourent les mers au hasard, véritables navires-fantômes, immenses cercueils flottants qui roulent leur masse inerte au hasard des courants et des tempêtes avant d'être engloutis dans l'abîme!



Le récepteur.

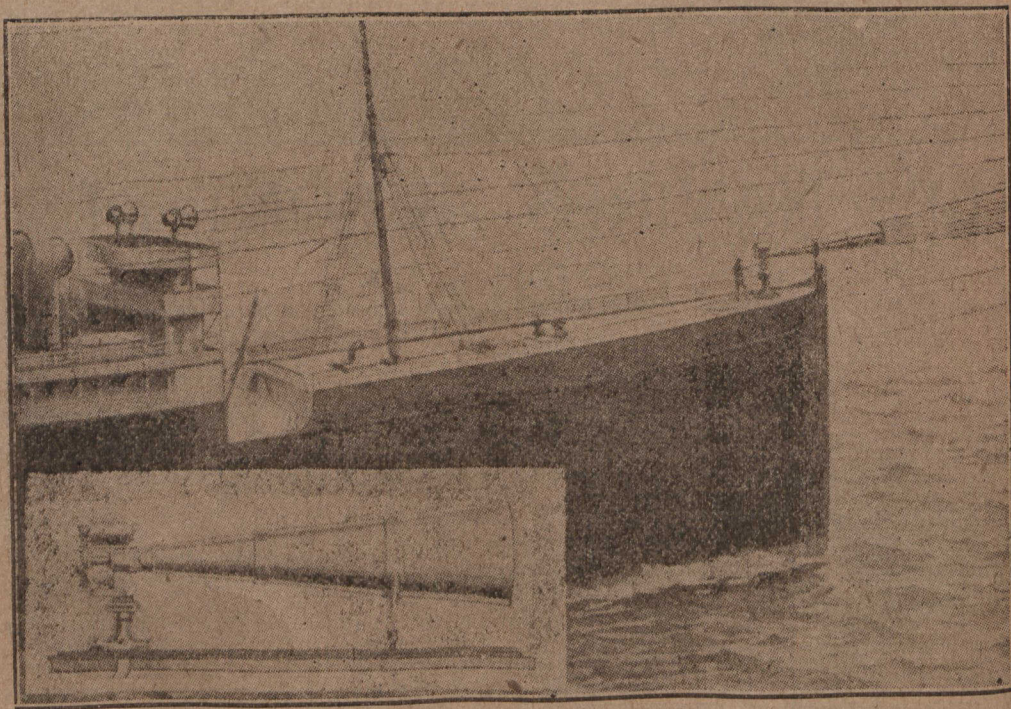
L'iceberg est traître. La partie qui en apparaît au-dessus des flots n'est que la dixième environ de la masse et c'est par centaines de milliers de tonnes qu'il faut chiffrer le poids de certains d'entre eux. Qu'un navire vienne à le frapper et c'est la fin; le bateau s'écrase sur cet obstacle comme sur une muraille d'acier.

Trouvera-t-on le moyen de parer efficacement à ce danger? Espérons-le. Bien des appareils ont été construits dans ce but mais ils n'ont pas donné les résultats qu'on en attendait. Toutefois, l'un d'eux, imaginé par sir Hiram Maxim, paraît devoir rendre de réels services.

Le principe en est curieux et l'inventeur en a eu l'idée en étudiant ce bizarre animal qui, selon le bon LaFontaine, n'est ni rat ni oiseau et se nomme chauve-souris.

Le vol de la chauve-souris pendant la nuit, est très irrégulier et assez rapide et l'on peut remarquer que jamais cet animal ne va frapper un obstacle même imprévu. On pourrait admettre, à la rigueur, que la chauve-souris comme les chats voit clair pendant la nuit mais l'explication réelle de son adresse dans le vol est tout autre et un peu plus scientifique.

En fait, le battement de ses ailes donne naissance à une série de vagues d'air qui se propagent rapidement à une certaine distance; si ces vagues d'air rencontrent un



Un navire muni du producteur d'ondes.—Dans le coin, en bas, l'appareil lui-même.

obstacle, elles sont *réfléchies*, c'est-à-dire renvoyées en arrière, telle qu'une balle frappant un mur. Elles reviennent alors jusqu'à la chauve-souris et celle-ci les ressent très nettement grâce à la conformation spéciale de sa tête.

La connaissance de cette particularité a suffi à sir Hiram Maxim pour baser son appareil à découvrir les icebergs à distance. Il a construit un producteur d'ondes aériennes qui donne une quinzaine de vibrations à la seconde; l'oreille humaine ne les entend pas mais cela ne les empêche pas de faire un travail utile comme on va le voir.

Lorsque ces ondes aériennes rencontrent un iceberg ou quelque autre épave sur

leur parcours, elles reviennent en arrière jusqu'à un récepteur qui est pour le navire une véritable oreille très sensible.

Un dispositif délicat est alors influencé par les ondes de retour et forme certains contacts électriques suivant la puissance de cette onde. Un gros obstacle, à courte distance, impressionnant fortement le récepteur, c'est une puissante sonnerie qui avertira de sa présence; s'il s'agit d'un iceberg de dimensions réduites et quelque peu éloigné, la vibration reçue sera minime et c'est une petite clochette qui fonctionnera.

On comprend sans peine l'importance de cette découverte pour la navigation et la sécurité qu'elle donnera à ceux que leurs affaires appellent à voyager sur mer.

Au cours de ces dernières années, de nombreux perfectionnements avaient déjà été apportés aux navires et la télégraphie sans fil était venue compléter d'une manière très heureuse leur machinerie spéciale; si l'invention de sir Maxim permet de donner aux vaisseaux une oreille pour découvrir les épaves qui encombrent la route maritime et une voix pour les signaler, ce sera plus original encore et certes, pas moins utile.

— o —

LES GAZ ASPHYXIANTS

LE monde civilisé n'oubliera jamais la date du 22 avril 1915.

Ce jour-là, les allemands donnaient à l'univers une nouvelle preuve de leur perfidie, de leur mépris pour les traités, et en même temps de leur barbarie; ils achevaient de se mettre au ban des peuples civilisés, en se ravalant au niveau des empoisonneurs, après s'être déjà, depuis le début de la guerre, si souvent mis au nombre des pillards, des assassins, des naufrageurs et des incendiaires.

C'est ce jour-là, le 22 avril 1915, à la bataille d'Ypres, qu'ils ont pour la première fois lancé leurs gaz asphyxiants au mépris de l'article 23 de la "Convention de La Haye" qu'ils ont signée, et dont une annexe déclare que les puissances contractantes "s'abstiendront de faire usage de projectiles dont l'objet est la diffusion de gaz asphyxiants ou délétères."

Mais cela ne peut étonner personne, car tout le monde connaît bien maintenant ce peuple d'espions, aux cheveux généralement roux ou rouges, couleur feu, dont



Type de masque pour les gaz asphyxiants.

tous les sujets, du premier jusqu'au dernier sans aucune exception, ceux qui paraissent les meilleurs et les plus mielleux principalement, car ceux-là sont mieux dans leur rôle hypocrite pour mieux espionner, ont l'âme si "*kolossalement cultivée*" qu'ils sont "*kapables*" de toutes les bassesses et de toutes les trahisons.

Les boches n'hésitent devant aucun crime parce qu'ils se voient perdus et les alliés de l'entente ont besoin de bien se tenir sur leurs gardes.

Quand, sur l'ordre de leur monstrueux Kaiser, sans honneur et sans cœur, ils ont employé pour la première fois leurs gaz asphyxiants à la bataille d'Ypres, ils se croyaient assurés d'arriver, par ce moyen, à percer les lignes franco-anglaises; mais leur espérance a été déçue grâce, on peut le dire et on doit le crier bien haut, pour la gloire du Canada, grâce aux braves Canadiens qui ont arrêté, on sait au prix de quels cruels sacrifices, la horde des empoisonneurs.

Quelques jours plus tard, quand les boches ont voulu recommencer à se servir de leurs gaz, nos soldats étaient déjà tous pourvus de masques respiratoires, et, grâce à ces différents appareils, leur gaz ne leur fut plus d'aucune utilité.

Dès l'année 1909 les allemands ont mis à l'étude l'emploi des gaz toxiques, et en dépit de la "*convention de La Haye*", ils ont continué leurs recherches, ce qui prouve leur préméditation et le mépris qu'ils avaient pour cette "*Convention*" en dépit de leur signature.

Dès le lendemain du jour où les boches é mirent pour la première fois leurs gaz asphyxiants les gouvernements anglais et français envoyèrent leurs plus éminents chimistes sur le front pour étudier ces

gaz, et ces savants ont découvert leur composition.

Pour donner une leçon à ces monstres les gouvernements anglais et français ont fini par se décider à leur montrer que si l'on voulait agir comme eux, en méprisant la "*Convention de La Haye*", on en serait capable.

Ensuite de cette décision, sur une partie du front, on a servi aux ennemis si inhumains, un échantillon de gaz asphyxiants de fabrication française; ils ont sans doute compris qu'il leur en cuirait s'ils continuaient à user de ce procédé car depuis ils semblent avoir abandonné son emploi. Mais s'ils recommencent à s'en servir, les alliés useront largement du même procédé car ils ne feront que se défendre loyalement.

Les gaz asphyxiants dont se servent les allemands sont de différentes sortes qui, toutes sont connues maintenant, mais le procédé le plus simple est le suivant. La plupart de ces produits proviennent de riches dépôts de sels bruts qu'on exploite dans la région de Magdebourg, près de Stassfurt, en Prusse.

L'appareil dont ils se servent à cet effet est très simple. Il se compose d'un réservoir cylindrique en acier d'environ 9½ pouces de diamètre et 4 pieds de hauteur. Un tube en métal de 6 pieds de long, muni d'un robinet, s'adapte à la base du récipient. L'appareil est rempli de chlore liquéfié et tout chargé il pèse environ 140 livres.

On place ces appareils dans les tranchées, contre le mur faisant face à l'ennemi, de façon que l'orifice du tube d'échappement soit un peu au-dessus du niveau du sol qui se trouve en avant des tranchées.

Dès que le vent est favorable, on ouvre les robinets de tous les récipients; et la masse gazeuse se dégage en formant sur le sol une couche épaisse que le vent chasse vers les tranchées occupées par les troupes que l'on désire atteindre.

Dans une de leurs attaques, les allemands ont répandu ainsi sur le sol un

infestent les tranchées où elles tombent.

Mais les armées alliées sont maintenant en mesure de résister à l'emploi de ces procédés déloyaux et criminels, car tous les soldats sont munis de respirateurs dont ils s'affublent au moindre danger.

— o —

LE SOMBRERO AVANT TOUT

PRINCIPALEMENT dans le peu, le chapeau joue un rôle de haute importance et le sombrero est une des principales préoccupations d'un Mexicain.

Peu lui importe de marcher pieds nus ou de se montrer en haillons pourvu que son chef à la peau brune soit recouvert d'un "sombrero" qui flatte son amour-propre !

Aussi, le Mexicain du bas peuple s'endette-t-il pour de longs mois afin de se procurer un chapeau aux larges bords, orné d'un beau ruban auquel il épinglera des médailles. Et l'on verra ainsi un ouvrier, gagnant péniblement trente ou quarante cents par jour, porter une coiffure qui lui aura coûté 10 ou 12 dollars.

Il y a une trentaine d'années, les Mexicains portaient des chapeaux dont les bords formaient parfois une circonférence de plus de 3 pieds de diamètre !

Avec l'introduction des tramways, cette mode devint dangereuse pour la sécurité publique, car les passagers s'éborgnaient les uns les autres, et la "navaja" dénouait souvent d'une façon sanglante ces heurts de sombreros !

Le Gouvernement dut édicter une loi qui frappait d'une taxe d'une piastre par 4 pouces d'excédent de bords au delà d'une dimension légale les chapeaux trop encombrants !

— o —



Cette expérience prouve que ces gaz sont plus lourds que l'air.

nuage de gaz asphyxiants sur un front de près de 6 milles, et l'effet désastreux de ces gaz mortels a été ressenti chez les alliés jusqu'à plus d'un mille et demi en arrière des premières lignes de tranchées.

En dehors de ces procédés, les allemands lancent aussi, dans les tranchées peu éloignées, des boules de verre remplies de chlore liquéfié. Ces boules en se brisant

LA MARCHÉ FUNEBRE DE CHOPIN



PEU de personnes savent dans quelle circonstance, le célèbre Chopin composa sa marche funèbre si impressionnante.

Voici à ce sujet ce

que l'on rapporte.

Un jour le grand compositeur, en proie à une grande agitation, arrive dans l'atelier du peintre Ziem, un de ses amis intimes. La nuit précédente, dit-il, son sommeil avait été troublé par d'affreux cauchemars et il avait vainement lutté contre des fantômes qui voulaient l'entraîner aux enfers, puis il s'était réveillé, le corps couvert de sueurs et l'imagination hantée par des visions abominables.

Ziem, alors, lui raconta une scène macabre qui s'était passée la veille chez un de ses amis. Il avait eu l'idée de prendre un squelette, de lui faire exécuter mille grimaces, puis de le mettre au piano et de faire courir ses doigts sur les touches d'ivoire; pendant cette scène un des spectateurs avait éteint les lumières.

Cette scène épouvantable avait tellement effrayé un de ses amis, que celui-ci, oubliant le lieu où il se trouvait, se crut au milieu des morts et se mit à appeler Dieu à son secours.

Ziem, à la demande de Chopin, envoya chercher le squelette dont il avait parlé,

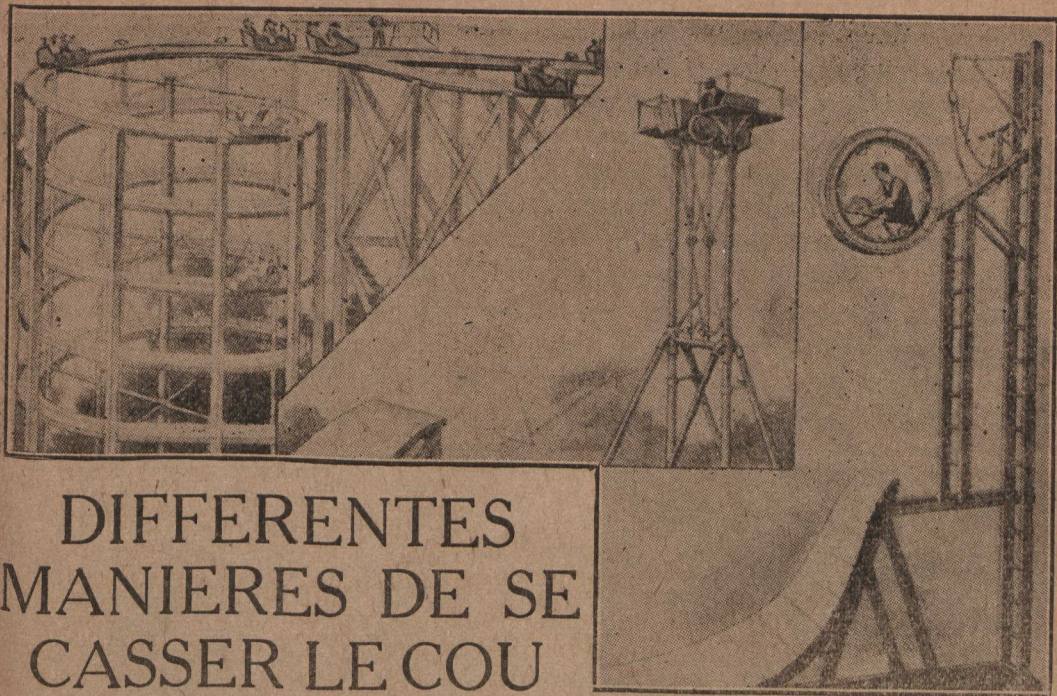
et en même temps envoya chercher deux de ses amis pour les inviter à dîner avec eux deux. Un de ces amis était Paul Chevandier de Valdrome, fils de l'ancien pair de France.

Après le dîner, quand on apporta le squelette, Chopin se couvrit le corps d'un suaire et embrassant le squelette, qu'il tenait serré contre sa poitrine, il se dirigea vers le piano, la poitrine oppressée et les yeux hagards; l'illusion était complète et la scène funèbre, la salle éclairée seulement par une lumière très faible qui projetait des ombres fantastiques contre les murs.

Soudain, des accents lugubres se firent entendre, larges, accablés, profonds; c'était une musique étrange qui n'avait rien d'humain, elle semblait plutôt venir de l'enfer. Elle avait une telle élévation, elle était si sublime et à la fois si terrible, que l'auditoire sérieusement impressionné et secoué, se sentait entraîné dans une marche infernale. L'imagination aidant, les auditeurs crurent voir l'atelier se peupler subitement de spectres qui tournoyaient dans une ronde infernale. C'était grandiose, effrayant et sublime à la fois. Puis les notes s'arrêtèrent et Chopin s'évanouit dans les bras de ses amis.

La marche funèbre immortelle venait de naître.

— o —



DIFFERENTES MANIERES DE SE CASSER LE COU

L'INSTINCT du suicide a beau se cacher profondément en nous, sous sa forme la plus douce il se manifeste quand même, lorsque nous nous dirigeons vers les endroits où l'on risque de se casser le cou vingt fois, tout en s'amusant.

Tous, tant que nous sommes, nous craignons le danger, c'est très légitime, mais lorsqu'il s'offre à nous sous forme d'amusements, nous n'hésitons pas un seul instant à courir au devant, même au prix de notre vie. Il est vrai que la curiosité y est pour beaucoup, mais cela n'empêche que l'attrait d'une sensation quelconque nous fait complètement oublier le danger à encourir.

Par exemple, lorsque vous allez au Parc Dominion, vous n'avez rien de plus pressé que d'aller vous présenter au guichet du Scenic Railway pour y acheter un faire une sensationnelle excursion sur ce

ou deux billets qui vous permettront de chemin de fer tortueux. En achetant votre billet, vous ne pensez pas à autre chose que de satisfaire votre goût d'aventure, sans aucun souci du danger. Il en est ainsi pour d'autres amusements qui, cependant, sont bien inoffensifs.

Vous me direz peut-être, et je vous donne raison d'avance, que le danger est continuellement suspendu sur notre tête, qu'à la maison, dans la rue, à l'église, partout enfin le danger nous accompagne. C'est vrai, mais il est quand même moins visible, moins à craindre que quand il s'offre à nous sous forme de distraction pour mieux masquer son existence. Il nous est arrivé plusieurs fois, sans aucun doute, de voyager en chemin de fer, en bateau, en automobile sans courir aucun risque, et cependant le danger était à vos côtés.

Mais ce dont je veux vous parler, sur-

tout, se sont de ces nombreuses inventions nouvelles, pleines de danger, créées et mises au monde dans le seul but de satisfaire un goût extraordinaire des foules, celui de risquer de se casser le cou tout en s'amusant. Je vais, par la suite, vous mentionner les dernières inventions "périlleuses" que possède le fameux Coney-Island. Après cela vous m'erez peut-être que le génie inventif des "Casse-cou" est épuisé, je vous répondrai non. Tant que l'instinct du "suicide drôle" ne sera pas complète-

faire détraquer l'estomac, gagner un mal de tête, secouer les entrailles et risquer de me casser le cou dans un *Scenic Railway*, *Shooting the chutes*, *Looping the loop* et tutti quanti. Après cette confession d'un grand pêcheur comme vous, passons à la nomenclature que je vous ai promise.

Commençons par "Le panier du vertige", qui est une haute construction en bois ou en acier, ayant la forme d'un vaste panier ou d'une corbeille dans lequel se trouve un petit chemin de fer construit



La glissoire d'été et le panier du vertige.

ment disparu en nous, et il ne disparaîtra jamais, il y aura d'autres génies qui pousseront l'homme à inventer quelque chose de plus périlleux encore sous une forme plus attractive, plus remplie de "sensations inconnues".

Je vais vous faire un simple aveu, bien sincère, ce qui vous prouvera que je n'ai aucun blâme à votre adresse, c'est que moi-même je suis friand de ces amusements à sensation et que je n'hésite pas à donner un 10, 15 ou 25 cents pour me

en spirale. Le "char" part du haut pour descendre, en tournant, d'une façon vertigineuse, jusqu'en bas où il s'arrête tranquillement. Ceci ressemble beaucoup aux exhibitions de certains bicyclistes dans un numéro de vaudeville.

Le bicycliste tourne dans une vaste cuvette avec une telle vitesse, qu'à un moment donné, sa position est parallèle à la scène. C'est ni plus ni moins que la force centrifuge qui est le mystère de cette randonnée angoissante. Inutile de vous dire

que la sensation éprouvée par un rapide voyage à travers "le panier du vertige", est courte mais forte.

○

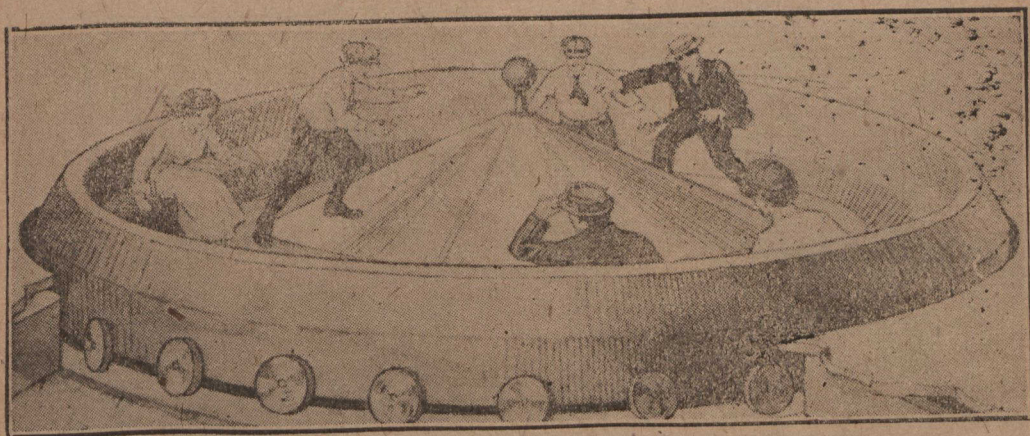
Dans un magnifique décor de forêt parsemé de rivières et de ravins, il y a, ce qu'on peut appeler "les chaloupes volantes", mauvaise traduction de "Merry-go-round".

La construction du "Merry-go-round" est très simple. Elle consiste en un énorme

Mais une autre nouveauté attire l'attention du spectateur, c'est la "glissoire d'été".

Les Canadiens, habitués aux plaisirs de l'hiver, seraient heureux de pouvoir jouir en été d'une glissoire qui donne complètement l'illusion de celles d'hiver. Coney Island en possède une dont la vogue est toujours grandissante.

Sur le versant d'une montagne recouverte de neige artificielle, est construite une glissoire haute de 25 pieds, longue de



Un autre de ces sin guliers "casse-cou".

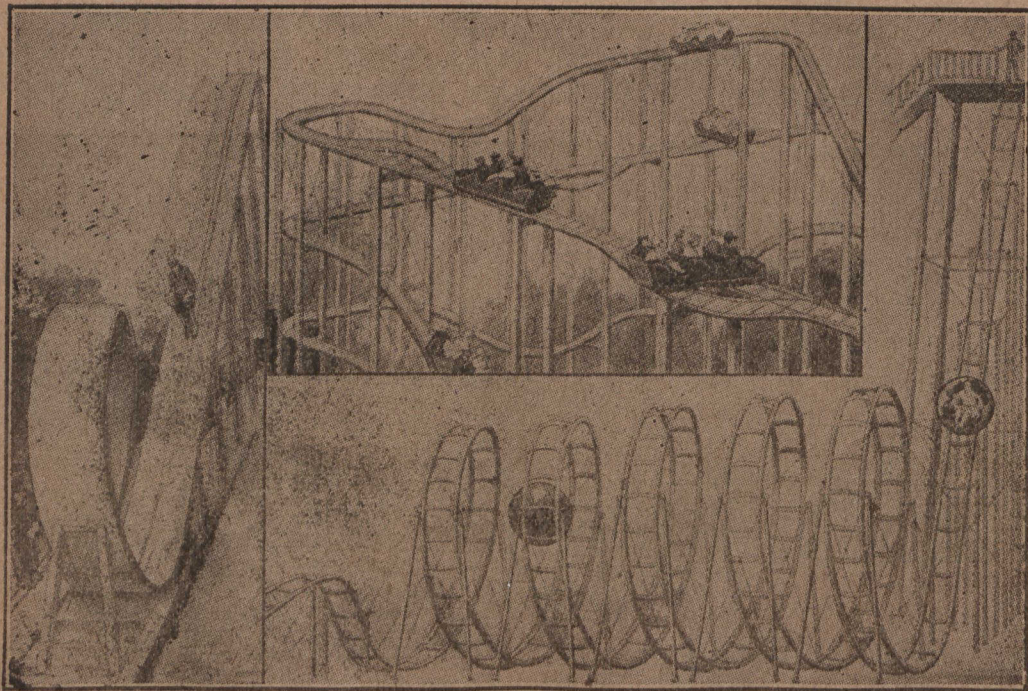
poteau en fer au sommet duquel sont fixées horizontalement et à d'égales distances, six longues tiges en fer au bout desquelles six longues cordes tiennent suspendues, à quelques pouces du sol, de petites chaloupes pouvant contenir trois ou quatre personnes. Le poteau tournant rapidement sur lui-même, les chaloupes se mettent en mouvement et vous font faire une fort jolie excursion à travers la forêt, glissant sur les rivières, sautant les ravins et le tout se termine plus souvent qu'autrement, par un fort étourdissement. Cela n'empêche que cinq minutes après l'on veut recommencer.

60 et entièrement recouverte d'un paillason de coco—*Coco-Matting*—qui est sensé tenir place de neige. La *traîne sauvage* est longue et sa partie recourbée du devant est protégée par une couche de métal très joli. Pouvant contenir deux ou trois passagers, la *traîne* part du haut d'une tour situé en arrière de la glissoire et au sommet de laquelle nous arrivons par un ascenseur.

Laisée à elle-même, et par son propre poids, la *traîne* glisse d'une façon très rapide sur le paillason, jusqu'au milieu de la glissoire où il existe une courbe de peu de hauteur, mais qui vous fait faire un

saut dans le vide, ce qui est le plus amusant de la partie, et retombe à cinq ou six pieds plus loin sur la continuation de la glissoire. C'est réellement un vrai plaisir que nous éprouvons, sans danger celui-là, lorsque nous avons l'occasion de pouvoir nous permettre sur cette "glissoire d'été" une glissade qui nous remet en mémoire

vous donne l'illusion d'un petit lac au pied d'une montagne. La rapidité avec laquelle l'auto, qui a la forme d'une auto de course, pointue sur le devant et à moitié recouverte, traverse ce petit lac, permet aux voyageurs de faire ce voyage sous l'eau sans recevoir une seule goutte d'eau. Les roues de l'auto sont retenues entre



Scenic Railway, looping the loop et le tire-bouchon du destin.

celles que nous faisons avec tant de joie, en hiver.

○

Désirez-vous maintenant avoir la sensation de vous promener en sous-marin? Dirigez-vous du côté opposé, et prenez votre billet pour "Un voyage sous l'eau". L'inventeur se sert encore d'une glissoire, telle que le montre notre gravure, dont le creux situé au bas est rempli d'eau, ce qui

deux rainures, et il n'y a aucun danger de déraillement, il est donc forcément obligé de suivre la bonne voie.

○

Voulez-vous, maintenant, quelque chose de complètement nouveau? Arrêtons-nous un instant devant "Le cerceau de la mort". N'est-ce pas que ces mots ont quelque chose d'effrayant, et cependant devant l'es-

poir d'une sensation "inédite", nous n'hésitons pas à vouloir faire connaissance avec cette invention nouvelle.

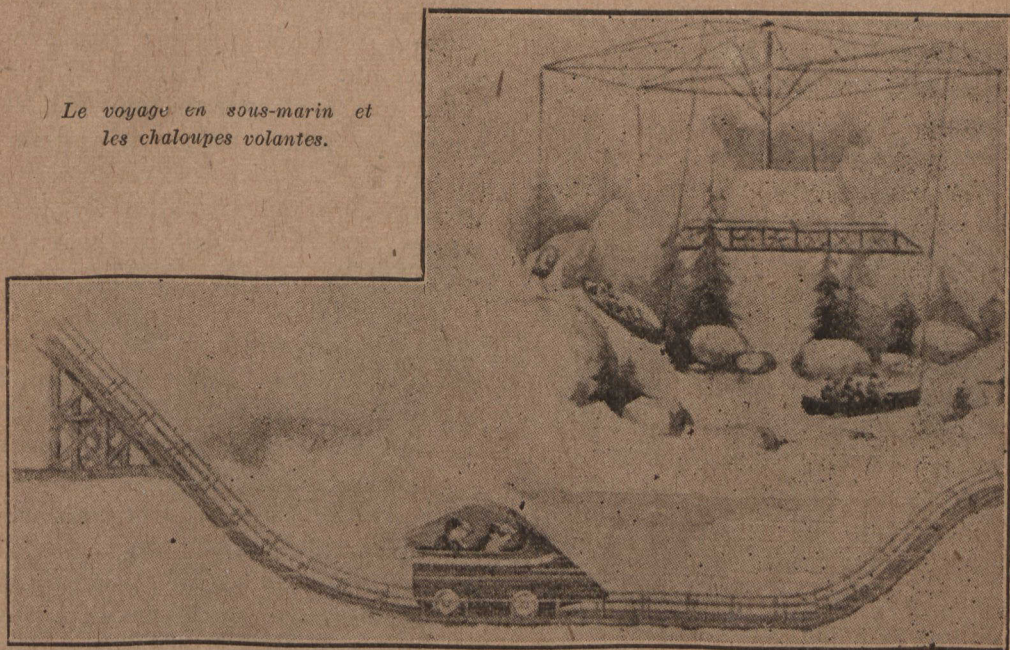
Deux grandes roues en fer, ayant un centre commun, servent de véhicule. La plus petite évoluant facilement dans la plus grande au moyen de plusieurs petites roulettes bien huilées placées entre les deux. Le voyageur intrépide se place dans la petite roue, confortablement assis, —ce n'est pourtant pas le cas de le dire—

longe la sensation éprouvée par le trajet dans l'espace. La grande roue seule tourne, la petite, à l'intérieur, reste immobile par le fait de la pesanteur de l'homme. Inutile de vous dire que les gens nerveux sont exclus de ce genre d'amusement périlleux.

○

Passons maintenant au *Tire-bouchon du destin*, qui est certainement le nec plus ultra des plaisirs émotionnants.

Le voyage en sous-marin et les chaloupes volantes.



sur un siège en forme de selle, devant lui il a deux poignées qui lui permettent, de bien se tenir en place. Voilà donc notre excursionniste installé. Examinez bien la gravure ci-contre, elle vous donnera une juste idée du péril encouru. Sur un plan incliné long d'une dizaine de pieds et situé au sommet d'une tour de 20 pieds de hauteur, les "Roues" roulent dans le vide et atteignent un autre plan incliné qui pro-

Une longue suite d'énormes anneaux formant tire-bouchon, voilà le corps principal de cette invention. Une immense boule en fer dont l'intérieur est moëlleusement capitonné, voilà pour le véhicule tout à fait nouveau genre.

Une tour, car il y a toujours une tour, haute de 20 à 30 pieds, est reliée par le sommet au premier anneau au moyen d'une pente inclinée. C'est sur cette pente

que roule la "grosse boule humaine" qui, par son poids et sa vitesse adhère parfaitement aux deux rainures qui forment les deux côtés de la pente et passe à travers le "tire-bouchon" monstre sans dévier d'une ligne. L'homme enfermé dans la boule n'y voit rien et il est fort heureux d'en sortir sans avoir lui-même perdu la boule. Si la sensation que l'on éprouve à la durée d'un éclair, les maux de tête que l'on ressent par la suite sont de plus longue durée.

Il y a aussi différentes sortes de "montagnes russes" les unes plus que les autres tortueuses et accidentées qui font la joie du public.

"Boucler la boucle" (Looping the loop) sur patins à roulettes est aussi un amusement très populaire, mais qui demande un grand sang-froid de la part de celui qui veut en faire l'essai.

Enfin une foule d'autres inventions plus ou moins originales remplissent les parcs américains.

Comme je vous le disais au commencement de cet article, le génie humain imaginera encore d'autres "Casse-cou" plus périlleux, mais qui ne seront pas moins encouragés par la foule toujours avide de sensations nouvelles.

Disons en terminant que, comme pour toute autre chose, il existe une censure fort sévère pour ces genres d'amusements, et dont le but est de mettre un frein aux hasardeux inventeurs qui ne reculeraient devant rien pour satisfaire une clientèle toujours grandissante.

— o —

Les "oranges de sang", comme on les appelle ordinairement, poussent à Valence en Espagne.

DES ROIS QUI NE SONT PAS DANS LE GOTHIA

PAUL Solaroli était un pauvre Piémontais qui s'en fut chercher pitance—car il était loin de songer à faire fortune—dans le merveilleux empire des Indes. Il y trouva... une couronne.

Solaroli était tailleur de son métier ; habile à manier l'aiguille, il se fit une réputation. Le roi de Sardhanah l'appela auprès de lui et lui confia la confection des uniformes de son armée. Il s'en acquitta fort bien et la faveur dont il jouissait grandit d'année en année.

Un jour, le Piémontais songea à fabriquer à son propre usage un costume de général. Il le conçut si étincelant, si magnifique qu'à son aspect les femmes se sentaient prises d'un émoi profond : l'uniforme a son prestige jusqu'au pied de l'Himalaya.

La fille du roi le vit et fut vaincue comme les autres. Après de longues lutttes, le souverain, ne voulant pas faire le malheur de sa fille, consentit à son mariage avec le Piémontais. Solaroli devint donc prince héritier et, à la mort de son beau-père, roi de Sardhanah.

Un autre souverain "hors classe" est celui qui règne sur les îles Cocos, minuscules territoires faisant partie de la Malaisie. Le premier empereur de ces îles—car il se fit proclamer Majesté Impériale—était un matelot écossais.

Un naufrage le jeta sur ces côtes peu hospitalières ; mais il sut gagner la confiance des indigènes et il fonda une dynastie.

En dehors de son titre impérial, il sut conquérir une immense fortune grâce à l'intelligente exploitation des cocotiers. C'était assurément un homme de mérite.

LA TAPISSERIE ET LA LUMIERE

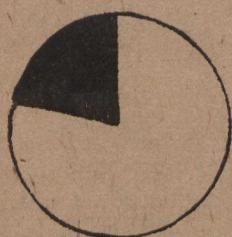
LA guerre actuelle aura appris à bien du monde l'esprit d'économie, les vivres même de première nécessité, au lieu de se vendre à un prix raisonnable, renchérissement au contraire de jour en jour. Il en est de même des autres produits dont le prix hausse également.

L'Allemagne étant bloquée de toute part par la flotte puissante et toujours vigilante de l'Angleterre, a vu ses ports fermés, ses nombreux vaisseaux marchands confisqués ou mis dans l'inactivité et réduits à stationner jusqu'à la fin de la

sormais déclassifiée du "Made in Germany".

A vrai dire les marchandises allemandes n'étaient pas toutes de la camelote et depuis la guerre il est très difficile de se procurer certains articles utiles qu'on ne trouve plus faute d'importation.

Nous ne voulons pas parler des "bebelles" en fer-blanc, en bois, en celluloid ou en carton qui amusent tant nos petits enfants, mais d'un article de ménage très utile et dont la rareté commence à se faire sentir; c'est le papier de tenture qui nous



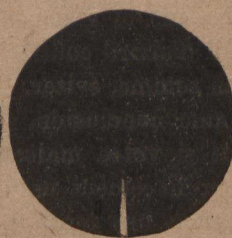
BLANC



BRUN FONCÉ



VERT



NOIR

ceux des pays ennemis qui auront eu la chance de les capturer.

On sait que le trafic qu'elle faisait était énorme, la terrible concurrence qu'elle faisait à l'Angleterre, dénotait clairement son esprit de prédomination au point de vue commercial.

Partout on ne voyait que de la marchandise allemande, faite à bon marché chez eux; puis importée et revendue à un prix plus élevé, au profit du vendeur; du guerre ou dans ses propres ports ou dans reste il était facile de s'en rendre compte, ces produits portaient tous l'étampe dé-

venait en grande partie également de l'Allemagne.

Sait-on que le papier de tenture fait beaucoup pour la clarté d'une maison et qu'elle donne une augmentation de lumière suivant la nuance que l'on a adoptée?

La figure ci-jointe nous représente quatre couleurs: blanc, brun foncé, vert et noir.

Comme on peut s'en rendre compte facilement un rayon blanc, représentant la quantité de lumière, accompagne, chaque couleur. Ainsi, prenons par exemple, le blanc. Cette nuance ne manquera pas de

donner à votre chambre ou salon davantage de clarté et un rendement de lumière qui sera de 80%, (quatre-vingts p. cent) tandis que le brun foncé ne sera que de 10%; le vert ou bleu-vert sera de 12%; quant au noir, son rendement de lumière sera presque nul puisqu'il n'est que de 1/2%.

Evidemment chacun tapisse sa maison selon son goût et l'on ne songe pas aux inconvénients qui résultent d'une mauvaise tapisserie comme l'on ignore les avantages que donne le choix d'une bonne tenture.

On estime qu'il se perd chaque année, en Amérique, pour plus de \$33,000,000 de gaz seulement à cause du mauvais éclairage, ou des fixtures défectueuses et aussi par absence totale dans les appartements d'une tapisserie claire, qui diminuerait grandement le gâchis de lumière qu'on fait qui d'abord coûte cher et qu'on pourrait, en somme, éviter.

Comme conclusion, il est préférable, surtout si votre maison est mal éclairée par l'emplacement naturel, de choisir de préférence, une tenture de nuance claire; le relief de votre maison sera plus charmant, ce sera plus gai pour vous-même et plus économique pour votre bourse.

— o —

L'HYPNOTISME ET LES ANIMAUX

Un grand nombre d'animaux sont très faciles à hypnotiser et il est peu de petits enfants dans la campagne qui ne sache comment hypnotiser une poule. Le moyen qu'ils emploient est celui décrit autrefois par le Père Jésuite Athanase Kirchier. Il consiste à mettre une poule sur une table, à la maintenir pendant un cer-

tain temps, fermement pressée contre la table dans l'attitude d'une pondeuse, en ayant soin de tirer devant ses yeux un trait blanc avec de la craie. La poule fixe ce trait et, quand on la lâche, elle reste immobile comme si elle était en catalepsie.

Dans l'Inde, c'est un fait bien connu qu'un cobra pris par le cou, et ainsi maintenu pressé doucement pendant quelques instants, devient rigide et reste assez longtemps dans cette position quand on le lâche.

Une grenouille attachée à une planche et bouleversée brusquement, en la tournant sens dessus dessous, tombe en catalepsie.

Beaucoup d'autres animaux sont sujets à tomber en catalepsie si on agit de la même manière envers eux, mais il en est qui y tombent plus facilement et plus rapidement que d'autres.

Si l'on tient un crabe renversé, les pattes en l'air et si on le secoue un peu vivement, il devient immobile et comme paralysé. Si c'est une femelle elle a alors les pattes repliées contre son abdomen, tandis que si c'est un mâle il a les pattes étendues et raides. Cette particularité est commune aux écrevisses d'eau douce, mais ces dernières sont plus longues à être engourdis.

Parmi les insectes, la catalepsie, appelée communément "mort simulée", est très fréquente. D'après le professeur Ernest Mangold, le distingué naturaliste, cette faculté qu'ont beaucoup d'insectes de simuler ainsi la mort, est pour eux une manière naturelle et simple de protéger leur vie quand ils se voient exposés à un danger.

— o —

UN MOYEN DE "KULTUR" EN ALLEMAGNE

CETTE gravure curieuse est la reproduction d'une carte postale allemande. Elle montre la manière barbare dont on punit encore là-bas en Bavière le boulanger qui est accusé et reconnu coupable d'avoir vendu à sa clientèle du pain qui n'avait pas le poids voulu.

L'on se rend très bien compte, d'après cette gravure, du fonctionnement de cet ancien instrument de supplice.

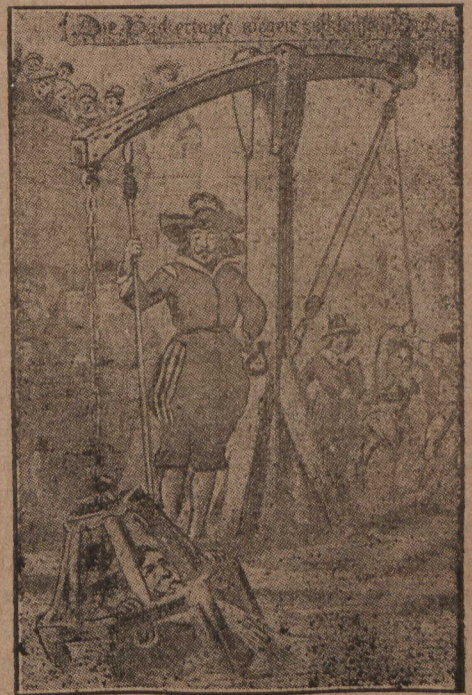
A une des extrémités d'une grande barre qui sert de balancier, se trouve la cage dans laquelle on a enfermé le boulanger coupable d'avoir vendu du pain qui n'avait pas le poids. A l'autre extrémité du balancier l'on aperçoit deux hommes robustes qui manoeuvrent une poulie dont le fonctionnement, suivant qu'ils tirent sur la corde ou qu'ils la relâchent, fait plonger la cage et le prisonnier dans l'eau ou les en retire.

Au second plan, en bas et à gauche, on voit les autorités qui assistent au châtiement, et en haut, le public qui a obtenu la permission d'y assister également.

Voici un exemple, entre beaucoup d'autres de ce genre, qui montre que ce qu'ils appellent "Kultur", ce sont les châtiements corporels dans nombre de cas où, chez les autres peuples qu'ils haïssent, le coupable n'est condamné qu'à une amende ou à quelques jours de prison.

Chez eux, ils risquent tout simplement de faire mourir le coupable en lui faisant subir une torture épouvantable.

Dans un pays de libre discussion comme le nôtre, cette gravure nous fait penser naturellement à nos boulangers et au poids du pain. Comme en Allemagne, comme dans tous les pays du monde, les boulangers cherchent à gagner de plus en plus, ils ont cela de commun avec tous les autres commerçants. Mais le pain étant l'ar-



Supplice infligé au boulanger qui trompe ses clients sur le poids du pain qu'il vend.

ticle de première nécessité, les autorités doivent protéger le peuple et veiller spécialement à rendre impossible toute spéculation.

lation sur cet article de consommation.

Certes, la loi devrait punir très sévèrement tous les spéculateurs, mais principalement ceux qui n'ont pas honte de spéculer sur cet aliment, car tout homme a autant de droit à manger du pain que celui qui le fait.

Il n'est qu'un pays au monde où la question du pain semble réglementée d'une façon effective, c'est en France et le gouvernement devrait prendre exemple sur ce qui se passe dans ce pays.

Là-bas, le gouvernement français a le pouvoir de réglementer le prix du pain par livre, et ce prix est basé sur les prix du blé, de la farine et sur d'autres considérations.

Ici, on laisse une trop grande liberté aux boulangers. Pour eux, ils ne semblent n'avoir qu'une pensée et qu'un but : *Comment ferai-je le plus d'argent possible?* et personne ne songe à régler cette autre question capitale : "Comment le peuple peut-il être protégé d'une manière effective contre les spéculateurs et les affameurs?"

Point n'est besoin, pour réglementer le prix du pain, et empêcher que les boulangers en prennent à leur guise, d'employer les méthodes enseignées et professées par la *Kultur* allemande, il y a des moyens bien meilleurs. Une forte amende, appliquée à tout commerçant qui serait pris en faute, et trouvé coupable de tromper sur le poids, serait un remède plus efficace que les moyens brutaux employés au pays de la *Kultur*.

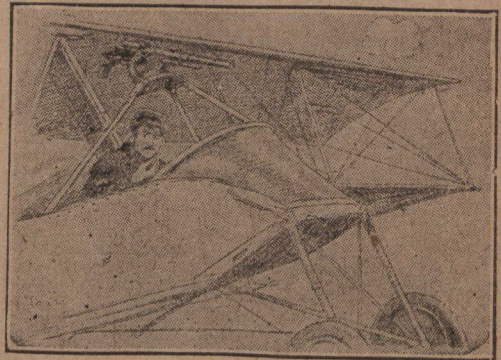
— o —

Une des écluses du canal de Kiel mesure 1000 pieds de long et 146 de large. C'est certainement la plus grande au monde.

LA BALLE AU BOND

DANS la guerre actuelle, on rencontre des exemples extraordinaires de soldats échappés à la mort, grâce à des causes imprévues ou à de menus objets tels que médailles, des sous ou même de simples portefeuilles amortissant le choc des balles ou des éclats d'obus.

Mais ce qui est plus rare, c'est d'attraper une balle de fusil, en plein vol, et de la glisser délicatement dans un gousset de gilet, comme une praline.



Il la trouva dans ses cheveux.

C'est pourtant ce qui vient d'arriver à l'un de nos aviateurs qui, volant très haut un soir, au-dessus des lignes ennemies, sentit tout à coup quelque chose s'accrocher doucement dans ses cheveux au-dessus de l'oreille gauche. Croyant à la fantaisie bizarre d'une mouche des grandes altitudes, le pilote se toucha la région temporale et y trouva fixée dans une petite mèche, une balle qui, arrivant à son point culminant à la fin de sa course aérienne, allait retomber morte, lorsqu'elle fut arrêtée de cette singulière façon.

— o —

LE THEATRE EN CHINE

EN Chine, les directeurs de théâtres n'ont pas les mêmes soucis matériels que chez nous. Ils ignorent les costumes et les décors dispendieux, les machinistes syndiqués, les flots de lumière tarifés, le droit des pauvres et la publicité.

Les personnages de la pièce prennent soin de faire connaître aux spectateurs le lieu et l'époque de l'action, décrivant la chaumière ou le palais dans lequel ils évoluent. Ils annoncent gravement les changements de décor bien que rien ne se modifie sur la vague estrade qui sert de "plateau".

Certaines pièces du répertoire chinois sont aussi populaires que, chez nous, les chefs-d'œuvre de Molière, les drames copieux de d'Ennery. Telle est *Truong*, comédie bouffe et vaudeville sentimental.

On ne saurait songer à en donner un résumé complet, tellement l'action doublée, comme parallèle, est touffue et compliquée. Toutefois, même simplifiée, elle est curieuse.

Truong, c'est le doux imbécile que baffoue et rosse sa femme. Celle-ci, venant d'emprunter cinq ligatures de sapèques (monnaie chinoise) le prie d'aller les changer contre des victuailles. Mais, en route, Truong rencontre des bigotes. Elles finissent par le convaincre que les ligatures offertes à Bouddha lui seront remboursés au centuple. Truong leur remet la somme et revient, très fier, près de Ba Bành, son épouse, pour lui annoncer ce placement de père de famille.

Hélas! la mégère le chasse à coups de

rotin, en lui interdisant de revenir s'il ne rapporte les sapèques.

Voici Truong en route. Il pénètre dans la première pagode en vue, interpelle Bouddha et lui fait, sans ministère d'huissier, une sommation. On croirait entendre un monologue d'Harpagon:

—Bouddha, mon ami bien cher, rends-moi mon argent... Pourquoi détourner le visage et prendre un air indifférent? Tu



Deux acteurs chinois.

fais le sourd et ne daignes pas me répondre... Réfléchis un peu, voyons. Es-tu donc si pauvre que tu ne puisses me rembourser?... Que signifie cette conduite?... Ta maison est couverte de tuiles, ton manteau est plaqué d'or, tu te mets tout à fait bien, tu n'es pas un gueux. Comment n'as-tu pas honte de ne pouvoir me solder?... En dépit de ton mutisme obstiné, je ne te ferai pas cadeau de mon argent. Ah! tu joues l'indifférent pour dé-

camper ensuite! Mon argent, je te l'ai prêté par bonté d'âme, par charité. Si tu ne me rembourses pas le capital, paye-moi au moins les intérêts. Attends-tu qu'on te contraigne et qu'on t'appréhende au corps?..."

Bouddha restant sourd, Truong, très irrité, va se livrer à quelque violence quand interviennent, les bonzes de la pagode. Ils lui apprennent que toute offrande est perdue sans retour, ajoutant avec malice que si, toutefois, il veut traiter directement avec le véritable Bouddha, celui-ci se trouve là-bas assez loin vers l'occident.

Et Truong part, le nez au vent.

Que fait, pendant ce temps-là, Ba Banh, son épouse?

Elle n'a qu'une lointaine parenté avec Pénélope. Il lui a fallu emprunter encore de l'argent au riche usurier Luc Tôn. A la veille d'une échéance pénible, elle songe à s'acquitter sans bourse délier. Son projet réussit mieux qu'elle n'osait l'espérer. La voici devenue Mme Luc Tôn.

Malheureusement, les deux amoureux sont aussi joueurs l'un que l'autre. Soulignons en passant cette image: *Monsieur mange du hachis et Madame, du pâté*. C'est dire que le faux ménage marche mal. On gaspille l'argent, on se chicane et on se bat. Soc, le neveu de l'usurier, est obligé d'intervenir:

—Pour avoir de l'argent, dit-il, il nous faut, de concert, aller faire le guet en barque pour voler. C'est le seul moyen dont nous disposons, voyez-vous.

"Vous, ma tante, vous ramerez à l'avant. L'arrière me sera confié, tandis qu'assis au milieu, l'oncle, armé d'un gourdin, se tiendra prêt à l'attaque. Dans toute barque où l'on dormira profondément, nous ferons une râfle complète. Et si la

chance nous amène un bon coup, vous n'aurez plus matière à querelle.

— o —

L'ALUMINIUM ET LA GUERRE

L'AUTRICHE et l'Allemagne à elles deux, emploient dans la fabrication des munitions beaucoup plus d'aluminium que toutes les autres nations en guerre. On savait, depuis très longtemps, que l'Allemagne, en vue de cette guerre qu'elle désirait et attendait avec impatience, accumulait les réserves de métaux mais on ignorait qu'elle eût accumulé une telle quantité d'aluminium. Toute la batterie de cuisine des troupes allemandes, les bidons, les gamelles, les tasses des soldats allemands sont en aluminium. La charpente des Zeppelins et les fusées des obus allemands sont aussi en aluminium.

Une des plus grosses difficultés qu'ont à combattre les allemands et les autrichiens c'est la pénurie du cuivre; or le cuivre est nécessaire pour les obus qui doivent être entourés d'une petite ceinture de cuivre, comme le cuivre est très rare dans ces pays, on y a remplacé la ceinture de cuivre par une en aluminium.

Mais ce métal a beaucoup de désavantages sur le cuivre quand on l'emploie à ces usages. En France, il y a cinq à six ans, le gouvernement, dans le but de remplacer le cuivre par l'aluminium qui est moins lourd et moins cher, avait fait procéder à des essais à la suite desquels il a renoncé d'une façon absolue à son emploi.

Si les allemands s'en servent, c'est qu'ils ne peuvent faire autrement et qu'ils y sont contraints par suite de la pénurie du cuivre.

— o —

VIEUX FLACONS VIEUX VINS

SI la Genèse nous montre Noé s'enivrant de la récolte de sa vigne, la légende plus ancienne encore nous conte que Bacchus vint des Indes triomphalement faire connaître aux races helléniques les vertus du vin.

Ce qui est désormais certain, c'est que dès les époques ternaires et quaternaires, la vigne apparut en Europe et fut l'objet des soins de nos lointains ancêtres, de même que plus tard elle se développa, cultivée par tous les peuples de l'antiquité, aux Indes comme en Egypte, en Espagne comme en Gaule.

Les Hébreux, les Grecs et les Romains, vigneron émérites, possédèrent des crus fameux, et les vins de Chio, de Cos, de Méthymne, de Lesbos, de Carie, de Thessalie, de Thrace, furent comme le "pramne", célèbres en Grèce, de même que le cales, le massique, le cecube, le falerne, le faustin ou le mamertin à Rome.

Cuits au feu, ces vins étaient additionnés d'aromates, de fruits ou de fleurs qui les parfumaient, et pour les conserver, on y adjoignait de la poix, du goudron ou du miel.

Il est avéré que les anciens connaissaient la plupart des procédés de vinification moderne qui se sont transmis de génération en génération jusqu'à nos jours, et si les machines les ont quelque peu transformés, naguère encore, il n'était pas rare, dans les provinces, de voir les vendangeurs, après la récolte, écraser le raisin dans de vastes cuves en dansant les pieds nus au son du violon d'un ménétrier, rap-

pelant leurs ancêtres représentés sur les vases antiques, piétinant en cadence des raisins, accompagnés par la flûte de Pan.

En France, après les invasions barbares, ce fut surtout grâce aux monastères que se développèrent la plupart des vignobles.

Du reste, nombre de rois furent grands amateurs de bon vin, et si Henri IV aimait par-dessus tout le vin d'Arbois, son petit-fils Louis XIV préféra le bourgogne et le champagne.



Comment on écrasait le vin jadis.

De toutes les anciennes vendanges, il ne reste plus guère de traces et aujourd'hui la plus vieille bouteille de vin dont l'authenticité ne peut être mise en doute, se trouve à Londres, chez un négociant de Finsbury-Square.

Les vendanges de Bavière, en l'an de grâce 1540, furent extraordinaires et le roi fit mettre précieusement de côté le produit du vignoble qu'il possédait en Franconie.

Or, il y a une vingtaine d'années, le roi Louis songea à se débarrasser de quelques

flacons trop vieux; il les céda à un commerçant anglais, et les livres royaux, tenus avec grand soin, permirent d'établir l'âge exact des bouteilles poussiéreuses.

Le lot contenait des vestiges du cru fameux de 1540. Très faible en alcool, il a néanmoins conservé un léger arôme et un demi-verre seulement s'est perdu par l'évaporation. Le possesseur de ce trésor vinicole attend "l'amateur", car il ne se dessaisira de son rarissime exemplaire que contre la forte somme.

Il est probable que ce sera plutôt un collectionneur qu'un gourmet, car celui-ci se méfiera, fût-il un dégustateur aussi compétent que cet archéologue qui, ayant découvert, il y a quelques années, dans les fouilles de Pompéi, une amphore plus qu'hermétiquement bouchée et contenant du vin, affirma, après l'avoir goûté, qu'il provenait d'un vignoble de Syracuse!!!

Le vin de Finsbury-Square se contente de ses parchemins.

— o —

UN SABRE QUI FUT CAUSE D'UNE GUERRE

SUIVANT une très ancienne légende, que chacun connaît au Cambodge, il y a 3,000 ans, un peuple voisin—les Siamois—se sont emparés perfidement de cette arme sacro-sainte. Une guerre sans merci éclata alors entre les Cambodgiens outragés dans leurs sentiments nationaux et religieux et les ravisseurs indéliçats. Des milliers de guerriers périrent des deux côtés sur le champ de bataille.

L'existence même de ces deux nations était en jeu, si violente fut chez elles la résolution de se détruire complètement.

Pourtant la paix fut rétablie finalement et les relations entre Siamois et Cambodgiens devinrent amicales comme autrefois. C'est au dévouement d'un bonze cambodgien, qui, déguisé, parvint à pénétrer dans le camp ennemi et, y trompant la surveillance rigoureuse des Siamois, à s'emparer à son tour du fameux sabre, qu'était due la fin de cette guerre. Les



UN SABRE QUI FUT CAUSE D'UNE GUERRE

Bien que la vue de ce sabre soit interdite aux étrangers, il vient d'être photographié par M. Kouzminsky lors de son voyage autour du monde.

voleurs volés ont demandé les premiers de cesser les hostilités.

Depuis, ce sabre est gardé par le bonze suprême de Cambodge, et sa vue interdite à tout regard étranger.

— o —

LEONARD DE VINCI AVIATEUR

VICTOR Hugo affirmait, dans ses *Propos de Table*, que la découverte de la machine à voler n'était plus qu'une question d'heures. Le Satyre de *La Légende des Siècles* avait, d'ailleurs, pris soin de l'annoncer aux Olympiens, entre autres vérités désagréables pour leurs oreilles des dieux conservateurs. Il est fort heureux qu'il y ait des inventeurs pour exécuter les ordres du lyrisme. Le moins que nous puissions faire pour eux, c'est de les laisser prendre leur temps.

Il y a bel âge que nous attendons de la science qu'elle nous rende semblables aux oiseaux. Le regretté Icare fit tout son possible pour donner satisfaction à ce désir. Il serait injuste de lui reprocher son échec; la question n'était pas mûre. Depuis, elle a mûri tout doucement, et demain, peut-être, la prédiction du Satyre de Victor Hugo s'accomplira. Il y aura, ce jour-là, grande joie au paradis des précurseurs.

—Je l'avais dit! s'écriera Hugo.

Mais quelqu'un lui répondra:

—Cher confrère, vous aviez pris seulement la peine de le dire. Il vous en a coûté de belles métaphores. A moi, Léonard de Vinci, il m'en a coûté des nuits tragiques.

Cette chimère du vol humain obsédait les veilles de Léonard. Pendant trente ans, il y a rêvé savamment. Le jour où l'homme planera librement dans les airs, c'est à Milan qu'il lui faudra s'arrêter; le premier moderne qui saura voler devra une visite à Léonard.

S'envoler, c'était bien un désir qui convenait à cette âme aérienne! Pour le surhomme de la Renaissance, dépouiller l'opprobre de la pesanteur représentait la dernière délivrance. Il y pensa toujours. Il ne semble point qu'il ait fait part à ses contemporains de cette recherche passionnée. L'aviation ne figure pas sur la liste des merveilles qu'il promettait à Ludovic le More. Si le duc de Milan agréait ses services, il s'engageait à construire des ponts, à tirer l'eau des fossés, à fournir des bombardes transportables, à creuser des souterrains, à fabriquer des chariots, et, par surcroît, "à exécuter en sculpture, soit de marbre, soit de bronze ou de terre, de et même en peinture, n'importe quel travail à l'égal de n'importe quel autre". Il ajoutait:

"Si l'une des choses ci-dessus dites paraissait à quelqu'un impossible et inexécutable, je m'offre, très illustre seigneur, à en faire l'expérience dans votre parc."

Il ne livre au duc de Milan que ses talents d'ingénieur et d'ouvrier d'art; il garde pour le mystère de son cabinet de travail l'essence de son génie, le grand oeuvre. A quels moments pouvait-il donc rester seul? Sa vie milanaise est une débauche d'énergie où on ne se devine pas une heure de recueillement. Il sculpte, il peint, il bâtit, il joue du luth, il crée des engins militaires, il organise des fêtes, il se gaspille en mille besognes mercenaires. Ses manuscrits sont là, pourtant, qui attestent sa puissance de solitude, au milieu

de ce tourbillon, et son pouvoir souverain de s'appartenir.

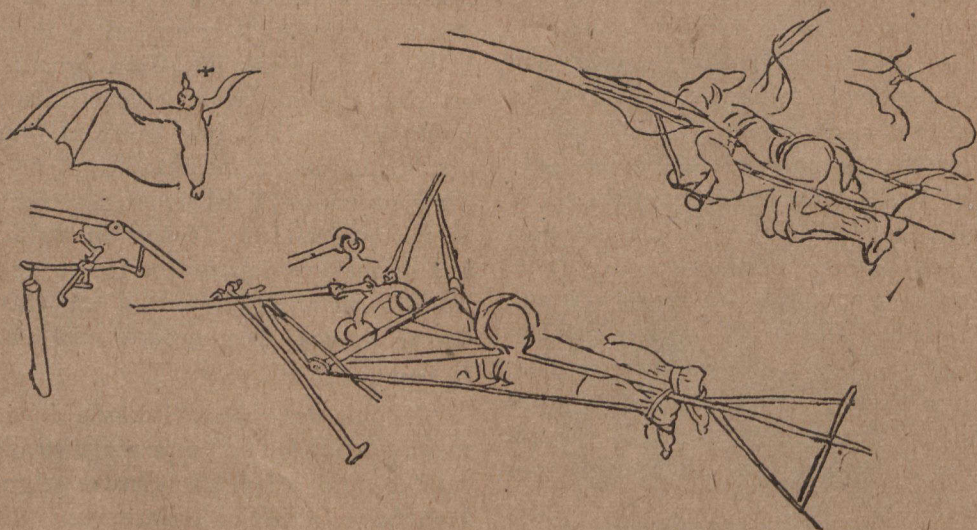
Il n'avait garde de promettre à son despote de faire dans le parc de la seigneurie l'expérience de la machine à voler. Ludovic, dévoré de toutes les curiosités, ne lui eût plus laissé un instant de repos. Le More est en bon renom chez les historiens; on lui passe ses perfidies, parce qu'il voulut faire de Milan l'Athènes italienne et qu'il ouvrit son palais à toutes les idées. C'était, plutôt qu'un grand prince, le plus intelligent des neurasthénies.

une secte hermétique. Eugène Müntz a discuté consciencieusement la question de savoir s'il était mage. Cette question, M. d'Annunzio la résout hardiment par l'affirmative. M. Edouard Schuré, dans un beau drame symbolique de son *Théâtre de l'Âme*, fait parler Léonard comme un Raymond Lulle.

—Quand m'apprendras-tu la musique ? demande au maître un candide apprenti.

Léonard répond :

—Lorsque l'Aigle humain montera dans les airs comme un roi de l'espace ! Je t'ap-



Croquis de l'homme volant, par Léonard de Vinci.

ques. Si Léonard lui avait fait la confidence de sa chimère favorite, Ludovic aurait exigé une paire d'ailes pour le prochain carrousel. Et Léonard, qui était un fonctionnaire docile, eût été capable de la lui fournir sur commande, pour avoir la paix !

A l'orgueil de la découverte, Vinci préférait la lutte cachée contre l'impossible. Quelqu'un a dit qu'il y avait en lui un sorcier sublime. Certains de ses biographes ont examiné s'il n'appartenait point à

prendrai la musique, Farfanikio, quand je saurai voler.

Ceux qui ne savent point très exactement ce que c'est qu'un mage se contentent, sur le témoignage des savants, d'admirer dans le plus profond des peintres le précurseur des sciences modernes. La lecture d'un mémoire comme celui de Hureau de Villeneuve, *Léonard de Vinci aviateur*, un regard effaré sur un des manuscrits de la Bibliothèque de l'Institut, c'est plus qu'il n'en faut pour perdre la

tête. On comprend que Léonard ait tenu cachées ses pensées intimes. S'il s'était montré tout entier, il aurait fait peur à l'humanité, même à celle de l'Italie de la Renaissance, qui en usait familièrement avec les prodiges.

Une seule fois, il a failli révéler le fond de son être. Le portrait qu'on montre aux Offices de Florence est charmant et négligeable. Cette image, trop jolie, longs cheveux bouclés et barbe d'or, n'est d'ailleurs pas de la main du maître. Ce Léonard est celui des académies et des principautés. Dans un portrait très ressemblant fait par lui-même, le peintre a dénoncé l'occultiste. Ce visage ravagé, dont la moue trahit un dédain suprême, est terrible à voir; il fait peur. De quel monde interdit s'est évadé ce fantôme? Voilà bien l'auteur de ces manuscrits où dort le secret des conquêtes futures. Mais quel étrange courtisan pour un Léon X!

—Il n'y a rien à faire de cet homme-là! disait le pape Médicis.

Mettons-nous à la place du Saint-Père. Il avait commandé un tableau à Léonard; on vint lui dire qu'avant de se mettre au travail, le peintre distillait des huiles pour ses vernis.

—Mais il commence par la fin! s'écria le joyeux pontife, sans se douter qu'il prononçait une parole profonde.

Est-ce que, par hasard, notre vingtième siècle, qui n'a ni surhommes ni mages, mais simplement d'humbles savants et d'audacieux héroïques, toucherait, quant au problème de l'aviation, à cette fin par laquelle Léonard voulait commencer? Le vieillard inquiétant du dessin de Turin semble interdire aux modernes les choses qu'il n'a pas trouvées.

—Je t'apprendrai la musique, Farfanikio, quand je saurai voler...

Farfanikio a grandi; il sait la musique et bien d'autres choses encore. Les sourcils froncés du mage ne lui font plus peur. Seulement, comme il n'est pas ingrat, au bas du douloureux portrait, il recopie cette simple phrase du bon Vasari:

"Vraiment admirable et céleste fut Léonard, fils de Ser Piero da Vinci."

— o —

LES TRESORS ENGLOUTIS AU FOND DES MERS

ON estime à plus de cinq cents millions l'or, l'argent, les valeurs et les bijoux contenus dans les nombreux bâtiments coulés depuis le commencement de la guerre. Ces nouveaux trésors venant s'ajouter à d'autres qui s'ensevelirent dans les flots au cours des siècles passés, ne laissent pas que d'exciter la convoitise humaine. D'ailleurs, en tout temps, l'homme a été tenté par l'exploration du fond des mers.

Mais que de difficultés!

Avec l'ancien scaphandre, les plongeurs ne pouvaient se maintenir qu'un temps limité à cent pieds de profondeur. Ces appareils ayant été perfectionnés, c'est par l'emploi de ces derniers qu'une société américaine qui vient de réunir d'énormes capitaux va tenter d'aller rechercher les richesses englouties dans les profondeurs sous-marines.

Qui dira le chiffre de ces trésors perdus? Il en est, néanmoins, dont le souvenir n'a pas été oublié.

Ainsi, dans les eaux hollandaises, un navire coula en 1808, qui apportait cent millions d'or envoyés par Napoléon.

On sait qu'au large d'Anglesey, le *Royal Charter* sombra en 1839 avec 75 millions.

Près de Sébastopol, le *Prince-Noir*

dort au fond de la mer Noire avec dans ses flancs 30 millions.

A une époque plus rapprochée, pendant la guerre sud-africaine, le *Dorothée*, qui partait en Amérique, emportant trois millions de dollars en or dans ses flancs, fut coulé sur les côtes du Zouloulând.

La liste des navires engloutis, à toutes les époques avec des trésors en or ou en pierres précieuses, serait fort longue, si on voulait l'énumérer complètement. Rien que dans les parages du Cap de Bonne-Espérance, on sait d'une façon certaine qu'il s'est perdu, depuis deux cents ans, une quarantaine de navires, dont le chargement, en matières ou pierres précieuses, représente plus de 500 millions.

Le désir de récupérer tous ces trésors suscite de grandes initiatives et donne un grand et vaste champ à l'ingéniosité humaine.

Pour le moment, il faut le reconnaître, les chercheurs de trésors au fond des mers ne disposent pas d'un outillage perfectionné.

Les travaux entrepris jusqu'à ce jour, ont démontré que par un temps favorable, on peut aller explorer un bateau jusqu'à 90 pieds de profondeur. Des expériences faites à Gênes ont même permis d'envoyer une cloche à plongeur jusqu'à 600 pieds, mais sans travail utile.

Les travaux de renflouement sont également mis en pratique, mais quand il s'agit seulement d'épaves gisant à de faibles profondeurs. De tout cela il ressort qu'en dépit de toute sa science et de son industrie, l'homme est un être bien faible en face de telles difficultés et qu'il ne pourra sans doute jamais arracher à la mer qu'une très faible partie des nombreux trésors qu'elle garde jalousement.

— o —

UN GANT LUMINEUX

UN gant de cuir ordinaire, recouvert tout simplement d'une composition lumineuse, voilà de quoi se servent les sergents de ville de St-Louis pour faire leurs signaux dans les rues, par une nuit très sombre ou un temps brumeux.



Mis devant une lumière ce gant en absorbe les rayons, ce qui le rend visible à une distance de 200 pieds.

Le geste du policeman est ainsi vu et compris des piétons et des automobilistes qui attendent le signal pour circuler ou traverser la rue.

Le génie inventif des américains finira peut-être par doter la police d'un gant "Rayon X" pour la fouille des voleurs.



LE MONDE DES ANIMAUX

Il n'y a pas toujours eu sur la terre les mêmes animaux que maintenant. Il y a bien longtemps, quand il n'existait pas encore sur la terre d'hommes, ni de femmes, ni d'enfants, le monde ne renfermait, en fait d'êtres vivants, que des animaux étranges et monstrueux. Ces êtres géants, plus grands qu'aucun des animaux vivant à notre époque, étaient les maîtres de la terre avant l'apparition de l'homme. Il y en avait d'énormes, qui pouvaient manger les feuilles au haut des grands arbres, certains pouvaient également voler et vivre dans l'eau. Les animaux que nous voyons maintenant descendent de ceux-là.

Durant des milliers et des milliers d'années ces monstres se sont transformés ou ont disparu et, finalement, nous trouvons à leur place les animaux actuels. On découvre encore des restes de ces monstres ensevelis sous des roches, parfois, lorsqu'on creuse profondément, dans la terre on rencontre le corps entier d'un de ces animaux, qui a dû périr et se trouver recouvert quand les roches se sont formées.

Comment se sont transformés les animaux

Il a fallu des millions d'années pour permettre aux oiseaux et aux animaux de devenir aussi beaux qu'ils le sont actuellement.

En lisant l'histoire des animaux et des oiseaux, on se demande si la nature n'a pas voulu essayer toutes sortes de modèles avant de décider que les uns vivraient dans les mers et les autres sur la terre. Au commencement tous les êtres sans exception, habitaient les mers et les rivières.

Certains vivaient dans des coquilles, d'autres, à l'intérieur desquels il n'y avait pas d'os, étaient mous comme une gelée. Ceux-là possédèrent très longtemps la mer à eux tout seuls. Mais avec le temps, ils se formèrent peu à peu en familles distinctes et différentes de celles qui les avaient précédées. De vrais poissons commencèrent alors à parcourir les eaux, et il y avait de grands scorpions de mer aussi gros qu'un homme de bonne taille, et des poissons dont la peau ressemblait à une armure.

Les reptiles, les monstres volants et l'homme.

Après ceux-là vinrent de grands animaux qui pouvaient vivre dans l'eau et hors de l'eau, comme le fait, de nos jours l'hippopotame; ensuite parurent d'énormes reptiles. Il n'y a plus maintenant d'êtres vivants que l'on puisse comparer aux reptiles qui firent peu à peu leur apparition, il y a des millions d'années. Certains d'entre eux avaient le corps aussi gros

qu'un éléphant, la tête de même forme que celle d'un lézard, et des dents énormes. Quelques-uns volaient, d'autres nageaient dans l'eau ou marchaient sur terre avec la même facilité. Certains de ces monstres volants ont donné naissance aux oiseaux.

Plus tard sont venus des animaux dont le corps, au lieu d'écailles, d'arêtes osseuses, ou de grandes plaques dures, était revêtu de poils. Peu à peu, les animaux et les oiseaux se transformèrent et finirent par devenir ceux que nous voyons maintenant.

Enfin, le dernier de tous, des millions et des millions d'années après les animaux inférieurs, parut l'homme.

Il y a des millions d'années que ces transformations s'effectuent.

Personne ne pourrait dire combien de temps s'écoula pendant que tout cela se passait, ce que nous savons, c'est qu'à une certaine époque vivaient dans les eaux ou sur la terre certaines espèces d'animaux, et qu'ils furent remplacés par d'autres d'un genre différent. Il n'existe pas de livres de ce temps-là pour nous le raconter, parce qu'il n'y avait pas alors d'hommes pour les écrire, mais nous retrouvons les corps de ces êtres curieux, enfouis dans les profondeurs des roches. Quand on défait sa malle on commence par le dessus et l'on sait que les premiers effets que l'on trouve y ont été mis en dernier lieu, que ceux d'en-dessous avaient été placés avant, et ceux du fond avant tous les autres. Eh bien, la nature empile ainsi les choses dans ses caves depuis des millions et des millions d'années, comme dans une malle faite de roches dures. Mais ces roches n'ont pas toujours été aussi solides. Au début ce n'était que de la boue et de

l'eau. Avec le temps l'eau s'est évaporée et, à mesure que s'écoulaient des milliers d'années, la boue s'est solidifiée et durcie de plus en plus, de sorte qu'elle forme maintenant du roc, presque aussi dur que du fer.

Comment se fait-il que nous trouvions les animaux de l'ancien temps enfouis dans ces roches? Quand ils mouraient, les flots les emportaient vers les mers et les lacs, où le limon se précipitait en tourbillons, entraîné par l'eau venant des rivières. Leurs cadavres s'enfouaient et se trouvaient peu à peu couverts de couches innombrables de boue. Avec le temps, la nature dessécha les mers et les lacs; puis, en le poussant de l'intérieur de la terre, elle fit remonter le lit des mers, des lacs et des fleuves, qui disparurent desséchés. Les poissons, les oiseaux et les animaux morts qui étaient enfouis dans la boue se trouvèrent englobés dans la masse et, lorsque la boue en durcissant, se changea en roc, leurs corps firent partie de la pierre.

Dans quel état sont retrouvés ces animaux

En ceusant profondément la terre, on découvre encore des animaux, des oiseaux et des poissons, et même des insectes, souvent parfaitement conservés dans le roc, où ils reposent depuis des millions d'années. Lorsqu'elle les recouvrit, la boue était si molle qu'elle ne les déforma pas. Elle leur laissa leur relief comme à ces belles fougères que l'on trouve imprimées dans le charbon de terre. Certains de ces êtres géants sont restés conservés dans la boue, sans se changer en pierre. De grands animaux, comme le mammoth, sorte d'éléphant énorme couvert de longs poils, moururent, il y a des

milliers d'années en Sibérie, enfoncés dans la vase profonde, et s'y gelèrent jusqu'à devenir aussi durs que de la glace; quelques-uns de ceux que l'on a retrouvés ces derniers temps, ont gardé leur peau, leur chair et leurs poils parfaitement intacts.

Naturellement, tous les êtres vivants d'autrefois ne se sont pas conservés de cette façon. Beaucoup ont été détruits d'une manière ou d'une autre après leur mort, mais ce qui en subsiste suffit à nous montrer comment ils étaient faits, et à distinguer de quelles familles proviennent ceux qui existent de nos jours. On a peine à se figurer que les oiseaux, avec leurs jolies plumes et leur chant musical, descendent de vilains reptiles; mais on a retrouvé des oiseaux, semblables à des reptiles, dans la masse des roches.

Les premiers oiseaux.

Le plus ancien oiseau connu a reçu le nom d'archéoptéryx, mot grec qui veut dire "aile ancienne". C'était vraiment un oiseau extraordinaire. Il avait une longue queue, non pas faite entièrement de plumes comme celle des oiseaux d'aujourd'hui, mais pareille à une queue de lézard, grosse, formée d'os et de chair, et garnie de plumes. Ses deux pattes lui permettaient de marcher ou de se percher dans les arbres, mais il avait en plus deux espèces de petits bras, dont il se servait sans doute pour grimper en haut des arbres, au lieu de voleter d'une branche à l'autre comme le font les oiseaux. Ses yeux d'aspect bizarre, étaient recouverts par une espèce de coque dure, comme ceux des reptiles, et de grosses dents puissantes ornaient son bec.

Il n'existe plus, naturellement, de pareils oiseaux et on s'explique facilement qu'ils aient disparu. Pourtant, il n'y a pas

très longtemps, il existait encore des oiseaux étranges dans le monde.

Ainsi, il y a trois cents ans, on trouvait encore beaucoup de drontes ou dodos à l'île Maurice; maintenant on n'en voit plus que les squelettes dans des musées. Leurs ailes, trop petites, ne leur permettaient pas de voler, aussi furent-ils bientôt exterminés. En Nouvelle-Zélande, vivaient aussi des troupes d'oiseaux appelés moas, deux fois plus hauts qu'un homme de très grande taille: ils dépassaient quatre verges. Il existe encore de nos jours un oiseau qui ne peut pas voler, comme l'autruche et le pingouin, et comme le dodo et le moa d'autrefois: c'est l'aptéryx; cependant, quoique déjà assez gros, c'est un tout petit oiseau en comparaison du moa.

L'homme a tué beaucoup d'oiseaux et d'autres animaux, mais en faisant du monde ce qu'il est maintenant, la nature en a tué bien davantage. Des races entières ont été englouties par des tremblements de terre, des inondations, des éboulements de terrains dans la mer; d'autres furent détruites par la neige, la gelée et la glace qui envahissaient des contrées où régnaient jusqu'alors le soleil et la verdure. Et en disparaissant, peu à peu ainsi, de grandes familles d'animaux ont cédé la place à d'autres, mieux à même de soutenir la lutte pour la vie.

Prenons par exemple le cheval, ce bel animal à la course rapide! Il y a bien des siècles, longtemps avant l'apparition de l'homme sur la terre, ce n'était qu'une malheureuse petite bête ayant cinq doigts aux pattes de devant, trois à celles de derrière, et pas plus grosse qu'un caniche. Avec le temps, au cours de milliers d'années, il a grandi et embelli; et il a couru plus vite, et ses doigts charnus et étalés, en se durcissant, ont formé des sabots.

Prenons encore l'oiseau-mouche, cette petite merveille pas beaucoup plus grosse qu'une grosse abeille, et songeons qu'il descend d'un monstre appelé iguanodon, qui avait une énorme tête de lézard, longue d'un mètre. Il possédait une grande queue et les pattes gigantesques; sur la poitrine il avait deux pattes plus courtes; et quand il se dressait sur celles de derrière sa tête se trouvait à plus de quatre verges du sol. A divers égards, il ressemblait à un oiseau. On suppose que ses pattes de devant lui servirent d'abord à nager; puis, avec le temps, elles se changèrent en ailes, avec lesquelles il apprit à voler. Il se nourrissait d'herbes.

Il y en avait d'autres, assez semblables à celui-là, qui mangeaient de la viande, par exemple, ce monstre terrible appelé le mégalossaure, il se nourrissait de la chair des grands animaux qui, eux, se repaissaient d'herbes. Un autre s'appelait le brontosauve, un troisième le citissaure. Leurs corps étaient aussi gros que ceux des plus gros éléphants; leurs pattes ressemblaient à celles de l'iguanodon, sauf que celles de devant étaient plus développées.

Leur longueur atteignait jusqu'à 25 verges, et leur dos, quand ils avaient fini de grandir, s'élevait à plus de 4 verges au-dessus de terre. Tous ces animaux appartenaient à une famille appelée les dinosaures, ou lézards terribles.

La mer, avons-nous vu, renfermait aussi, en ces temps lointains, des êtres fantastiques. Les eaux pullulaient de grands lézards marins. L'un d'eux, l'ichthyosaure, avait 12 verges de long; son oeil merveilleux lui permettait de voir avec une égale netteté les choses les plus rapprochées comme les plus éloignées. On en possède des restes nombreux et l'on s'est

rendu compte que, s'il habitait généralement la mer, il venait souvent se traîner sur le rivage pour se chauffer au soleil, comme le font les tortues et les phoques. L'ichthyosaure a disparu, mais le requin nous donne une idée des monstres de ce temps-là. La baleine existe depuis une époque beaucoup moins éloignée.

Les paresseux, ces animaux de petite taille qui s'accrochent aux branches et vivent la tête en bas, descendent d'êtres énormes qui, au lieu d'avoir à grimper aux arbres pour manger les jeunes pousses, étaient assez forts pour les courber jusqu'à leur gueule! Ils avaient le corps aussi gros que celui de l'éléphant, et des pattes de devant extrêmement puissantes. On a trouvé dans une profonde caverne de Patagonie, à côté d'ossements d'autres bêtes sauvages, les restes d'un animal appelé mylodon, semblable à un grand paresseux. Il devait être enterré là depuis très longtemps car, dans la quantité, on a reconnu des ossements d'animaux disparus. On a trouvé aussi dans cette caverne des ossements d'hommes et de chiens, ainsi que des os taillés par l'homme, probablement, pour servir de fourchette. Enfin il y avait là du foin, ce qui fait supposer que dans l'ancien temps les sauvages gardaient le mylodon vivant dans la caverne et le nourrissaient d'herbes, comme on nourrit maintenant les boeufs et les chevaux.

Presque tous ces monstres disparus vivaient autrefois dans nos pays: tigres armés de défenses, lions plus gros que les plus gros qui existent actuellement, grands ours habitants des cavernes, rhinocéros couverts de laine comme des moutons, et hippopotames par troupeaux. Des crocodiles sillonnaient en foule les rivières; des chiens sauvages et des loups

chassaient dans les bois et les forêts. On trouve des restes de tous ces animaux dans les carrières et les mines, ou dans les trous profonds que l'on creuse pour établir des tranchées de chemins de fer ou forer des puits. Des animaux qui ne peuvent vivre actuellement que dans les régions les plus froides de la terre, et d'autres qui ne supportent que les climats très chauds, habitaient alors communément nos pays. Cela nous montre combien le climat de nos contrées a varié au cours de ces périodes lointaines, et nous indique en même temps l'une des causes pour lesquelles ces animaux ont disparu à telle ou telle époque.

Le monde, il y a bien longtemps, appartenait à ces animaux; ils étaient les maîtres de la terre. Ils disparurent ensuite de diverses façons, ainsi que nous l'avons vu, et de bien d'autres encore. Beaucoup périrent lors de la grande période glaciaire, que l'histoire de la terre nous décrit: le climat d'une grande partie du globe se modifia alors subitement et presque tous les êtres vivants périrent de froid.

C'est en fouillant dans les magasins souterrains de la nature, sous les roches et les tourbières ou les déserts glacés, dans les profondeurs desquels les monstres étranges des flots et la terre ont été enfouis, que nous apprenons tout ce qui concerne les commencements du monde. Les grands lézards aquatiques n'existent plus depuis longtemps et les nombreux reptiles volants ont aussi disparu; les oiseaux gigantesques ne sont représentés actuellement que par l'autruche et l'émeu; mais certains êtres existants nous aident à trouver la solution des énigmes du temps jadis. Il existe encore, par exemple, un animal volant qui n'est pas un oiseau; la

chauve-souris, et un animal à quatre pattes, qui pond des oeufs comme un oiseau et possède un bec comme celui du canard: c'est l'ornithorynque, qui vit en Australie, où l'on rencontre aussi le kangaroo, cet animal étrange qui semble l'un de ces êtres bizarres des premiers âges. Le grand paresseux s'est beaucoup rapetissé, quoique de nos jours, en Patagonie, il en existe peut être encore d'énormes. Enfin les lézards et les tatous nous rappellent le temps où leurs ancêtres géants couraient par le monde.

A quoi servent tous ces animaux? C'est une chose que nous nous demandons souvent. Tous les êtres ont en effet une utilité. Les animaux les plus humbles, les oiseaux et les insectes, nous apprennent souvent bien des choses. C'est en voyant un petit ver dans du bois en formant autour de lui un enduit qui durcissait et empêchait ainsi son tunnel de s'effondrer, que l'on a trouvé le moyen de construire des tunnels sous les fleuves.

Quoi de plus laid que les crocodiles, ce sont des animaux féroces qu'on est obligé de tuer lorsqu'on s'en rend maître, parce qu'ils dévorent l'homme chaque fois qu'ils le peuvent. Pourtant, on ne pourrait se passer d'eux, car ils mangent des êtres qui détruisent les récoltes, et les cadavres d'animaux noyés dans les rivières. Le monstrueux hippopotame mange aussi ce qui pousse dans les fleuves. Sans lui, les herbes envahiraient leur lit et les bateaux ne pourraient pas circuler.

Ainsi donc, à chacun sa tâche. L'homme a la sienne; de même l'éléphant dans la jungle, l'hippopotame dans le fleuve, et le plus petit des insectes qui bourdonnent dans l'air. Ils s'acquittent de la besogne pour laquelle ils ont été créés: maintenir le monde en bonne santé.

Bien que tous ces animaux que nous venons d'apprendre à connaître soient les plus anciens qui aient jamais existé, les hommes en ont ignoré l'histoire pendant longtemps. Les naturalistes les plus savants, jusqu'à une époque relativement récente, ne les connaissaient pas, et, après la lecture de ce chapitre vous en saurez plus qu'aucun d'entre eux. On avait bien découvert des fossiles, au cours de grands travaux de terrassement, ou par suite d'éboulements; mais ces ossements et ces restes aux formes mal définies ne semblaient se rattacher en aucune manière aux animaux alors connus; on les considérait comme des monstres dont chacun était unique en son genre.

Or, tout nous prouve actuellement que, loin d'avoir été spécimens isolés, ces animaux appartenait à des espèces dont les individus peuplaient en troupes innombrables les airs, les eaux ainsi que les terres qui existaient déjà à ces époques lointaines.

C'est un grand naturaliste français, Cuvier, né en 1769, à Montbéliard, mort à Paris en 1832, qui, le premier, fit prévaloir des idées justes et dégagea les lois exactes d'où est sortie la science que l'on nomme la Paléontologie, terme composé de deux mots grecs qui signifient: *êtres anciens*.

C'est à lui qu'appartient la gloire d'avoir ressuscité tant d'êtres extraordinaires, créatures à l'aspect fantastique et terrifiant ensevelies dans les couches successives des terrains qui constituent la croûte de notre globe, et d'avoir dévoilé le mystère de la vie passée des mammifères, des reptiles, des poissons et des oiseaux qui vivaient il y a des milliers d'années.

Cuvier, auquel on avait donné quelques

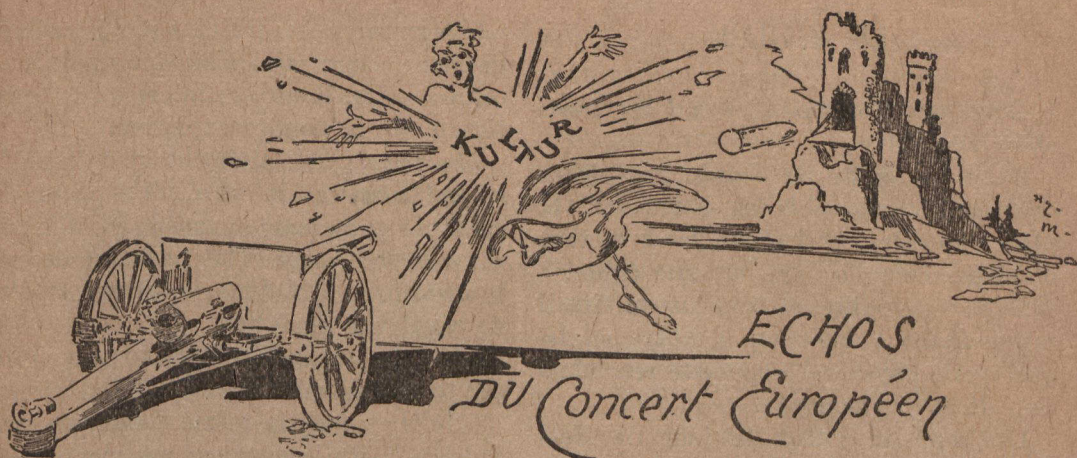
ossements fossiles découverts dans des fouilles, étudia passionnément ces débris qui, à tout autre qu'à lui, n'auraient offert que des éléments de curiosité. Ayant tout d'abord découvert les parties exactes du squelette auxquelles ces débris devaient certainement appartenir, et cela grâce à ses connaissances parfaites d'anatomie, son génie lui permit de concevoir les seuls ossements qui pouvaient s'ajouter aux premiers, puis ceux qui seuls pouvaient s'emboîter avec les seconds, puis avec ceux-ci et, procédant toujours par déduction, il parvint à reconstituer de toutes pièces le squelette complet d'un animal totalement inconnu et dont nul autre n'aurait pu imaginer les formes.

Comme il arrive fréquemment pour les découvertes qui viennent troubler les habitudes, on mit en doute les affirmations du savant naturaliste que l'on traita de visionnaire; il laissa dire.

Quelques années plus tard, au cours de nouvelles fouilles, on mit à jour le squelette complet d'un animal inconnu et, à l'admiration des naturalistes du monde entier, on reconnut que cet animal étrange était de tous points conforme à celui que le savant français avait imaginé et reconstitué en entier au moyen de quelques fragments informes d'ossements vieux de millions d'années.

— o —

Lors des premières hostilités dans les Balkans, l'armée Serbe était ravitaillée très lentement, le transport des vivres se faisant par chariots traînés par des boeufs. Aujourd'hui ce sont des camions-autos. Un seul de ces camions fait, en un jour, autant de travail que 500 boeufs, 250 chariots et 300 hommes.



LA GUERRE DES RACES



UN de nos confrères anglais estime à soixante-dix les races et les peuples divers qui sont entraînés dans la plus formidable des guerres que le monde ait jamais vues.

Vingt-cinq de ces races combattent dans le groupement des pouvoirs centraux, tandis que cinquante soutiennent l'étendard de l'Entente.

Il dénombre, comme groupées sous le drapeau britannique, onze races distinctes: les Anglais, les Ecossais, les Irlandais, les Gallois, les Hindous, les Australiens, les Canadiens, les Néo-Zélandais, les Boers, les indigènes africains de différentes régions du continent noir, et de nombreux peuples des îles du Pacifique et d'ailleurs, qui échappent à toute classification ethnologique.

Il compte dix-sept races différentes dans les rangs de l'armée française, et cite les Marocains, les Kabyles, les Annamites, les Sénégalais, les Arabes, les Congolais, les Dahomeyens, les Cambodgiens et d'autres encore.

Parmi les Russes, quatorze des princi-

pales races sont celles des Finlandais, des Polonais, des Lithuaniens, des Tartares, des Turcomans, des Mongols, des Tougouses.

Il faut ajouter à cette liste, qui est certainement loin d'être parfaite, et que nous ne donnons qu'à titre de curiosité, les Japonais, les Portugais, les Monténégrins, les Roumains, les Serbes et les Albanais.

LES PAYS - BAS

LA Hollande n'est pas seulement un pays plat, c'est un pays "creux", c'est-à-dire qu'une immense superficie de son territoire se trouve placée au-dessous du niveau de la mer.

C'est pour cela que les Anglais peuvent expliquer son nom par *Hollowland* qui signifie pays creux et qui a donné Holland, Hollande.

Pour la même raison, nous disons les *Pays-Bas*. En cas d'invasion militaire, les Hollandais inonderaient une partie de leur territoire, comme firent les Belges aux environs de Dixmude.

LE VITRAIL

L'ECHO DES GOURBIS (*journal des tranchées*):

Dans une église de Nancy, près de ce quartier incomparable où se trouvent la place Stanislas, le Palais Ducal et tant d'autres chefs-d'oeuvre, est une église.

Dans cette église, se trouvait un vitrail représentant l'empereur d'Autriche, lequel avait payé fort cher cette reproduction de sa physionomie.

Un zeppelin ayant, le jour de Noël (*délicate attention*), laissé tomber quelques bombes, beaucoup de vitraux de l'église ont été abîmés, mais celui de l'auguste fripouille a complètement disparu: il ne reste plus que le plomb qui tenait le vitrail.

Pour cette fois, les zeppelins ont moins mal travaillé que d'habitude.

Et quelle indication du Destin! Les braves gens souffrirent mais la sinistre ganache et ses complices disparaîtront sans laisser de trace, comme le vitrail, sauf celles du sang versé, qui ne disparaîtront jamais.

LE COTON ET LA GUERRE

ON sait que le pacifique coton est aisément transformé en une redoutable matière de guerre. Les alliés ont fini par s'apercevoir que l'Allemagne en était abondamment pourvue par les neutres, et le coton a été proclamé contrebande de guerre.

Aussitôt on nous a avisé que pour la confection des explosifs, le coton pouvait être remplacé par d'autres matières renfermant aussi de la cellulose. Le bois, la paille, le lin, le chanvre, les étoffes et le papier sont faits de cellulose plus ou

moins pure; en les traitant par le mélange acide, on en tire aisément une nitrocellulose. Or, la nitrocellulose est le constituant de la poudre explosive.

On peut donc aisément remplacer le coton? Non, car le coton n'est pas de la cellulose pure, mais sa teneur en cellulose et en même temps l'état physique de cette matière y sont d'une constance et d'une régularité parfaites.

Tous les échantillons de toute origine ont tous la même densité, la même vitesse de déflagration, la même puissance propulsive. Cette constance est rigoureusement indispensable à la préparation des munitions. Il faut que la poudre occupe un volume fixe, qu'elle brûle toujours



dans le même temps, pour que la stricte combustion soit assurée, qu'elle dégage toujours la même quantité de gaz avec la même élévation de température, afin que la vitesse initiale soit exactement définie.

Sans ces conditions on ne peut avoir un tir précis. Ces conditions, le coton les réunit, mais tous les produits concurrents se comportent d'une façon irrégulière, inconstante et donnent des poudres différentes.

Conclusion: nous avons été imprudents de ne pas arrêter les milliers de balles de coton qui, dès le début de la guerre, prirent le chemin de Brême et de Hambourg; mais la décision, même tardive, est bonne, car on ne pourra remplacer le coton qu'en modifiant profondément le matériel ou, tout au moins, les hausses et les tables de tir. Ce qui exigerait un temps énorme.

L'UTILISATION DES RESTES

ON a répété à maintes reprises que les boches sont des organisateurs et, de fait, ils utilisent tout ce qu'ils peuvent comme on va pouvoir en juger.

Il paraît qu'ils recueillent très soigneusement leurs morts sur le champ de bataille — les leurs et les autres — puis ils les envoient rapidement par trains entiers à l'intérieur de leur territoire.

Là, dans des fabriques spéciales, ils traitent ces corps de façon à en extraire toute la graisse et la glycérine que l'on emploie à divers usages.

La chose est à peine croyable mais elle n'est pas pour surprendre de la part de ceux qui ont prouvé depuis longtemps qu'ils ignoraient tout scrupule.

RIEN DE NOUVEAU

UN des premiers sous-marins qui furent construits fut sans doute celui d'un Hollandais, le Docteur Cornélius Van Drebbel, au commencement du dix-huitième siècle.

LES FUSILS DE GUERRE

Le fusil Lebel est légèrement plus lourd que le fusil de guerre allemand, le "mauser".

Le mauser est un peu plus lourd que le fusil de guerre anglais, le "Lee-Enfield".

Le fusil russe, le "Nagant", pèse le même poids que le fusil allemand.

Quant au fusil autrichien, il pèse un peu moins que le fusil anglais. Il s'appelle le "mannlicher" et il est par conséquent, le fusil le plus léger de tous ceux que nous avons nommés.

COMMENT IL FINIRA

ON sait que Guillaume, le roi des boches, souffre d'un cancer de la gorge, en plus de sa folie qui lui travaille le cerveau.

Ce mal cancéreux a inspiré à un poète contemporain, Pierre Verlhac, une amusante boutade que voici :

*Despote vaniteux que l'Orient flagorne,
Jusqu'où rêves-tu, donc d'arriver, ô Kai-
[ser ?*

*Napoléon toucha dans son îlot désert
Au tropique du Capricorne ;
Toi, tu t'arrêteras à celui du Cancer.*

UN JOURNAL MYSTERIEUX

ON pourrait dénommer ainsi ce journal belge, la "Libre Belgique", qui, malgré une surveillance active des autorités allemandes, continue à paraître. Les recherches, jusqu'ici ont été vaines; aussi pour encourager à découvrir la place véritable où s'imprime ce journal, le gouvernement allemand de Belgique, vient d'offrir 75,000 francs à celui qui mettrait à jour sa découverte. On sait parfaitement que le journal est rédigé et imprimé dans une auto, le tout c'est de la découvrir !

Dernièrement les allemands fouillèrent de la cave au grenier, le couvent de St-Michel, espérant y découvrir les presses de ce mystérieux petit journal.

Ce fut une simple perte de temps, couronnée d'un complet insuccès !

Peu de jours après, le journal sortit un format spécial, sur papier de luxe, avec photographie de la famille royale belge et même des scènes de la bataille d'Ypres !

Ce journal est un vrai cauchemar pour les allemands !

L'OBUS - ECLAIREUR

L'OBUS-ÉCLAIREUR employé par les Allemands afin de diriger leur tir en illuminant nos positions, est un projectile fabriqué par Krup et lancé par des pièces d'artillerie de campagne. On règle son éclatement au moyen d'une fusée.

Lorsqu'il éclate, deux cartouches de magnésium s'enflamment. Chacune de ces cartouches est suspendue à un minuscule parachute.

La chute du magnésium est ainsi ralentie considérablement : elle peut durer deux ou trois minutes, ce qui permet aux observateurs d'examiner à loisir le terrain nocturne inondé soudain par une lumière aveuglante.

UN ACTE INFAME

UN nouvel acte d'infamie des Allemands. Le tribunal de Louvain ayant prononcé la sentence de mort contre deux Belges, l'un d'eux demanda à voir un prêtre peu de temps avant l'heure fixée pour l'exécution. Aucun prêtre belge n'étant disponible, les fonctionnaires allemands proposèrent de lui envoyer un prêtre allemand, "tous les prêtres étant égaux devant Dieu".

Le Belge accepta, et sous le secret de la confession, confia au soi-disant prêtre des lettres pour huit de ses amis, les informant que la police allemande était sur leurs traces et les priant de quitter la Belgique s'il en était encore temps.

Le lendemain, les huit Belges en question furent arrêtés, condamnés et exécutés dans les vingt-quatre heures. Le prétendu confesseur n'était qu'un simple soldat allemand déguisé en prêtre.

LE TIR DES TORPILLES

LORSQU'UN sous-marin lance une torpille, un appareil automatique admet dans le bâtiment un volume d'eau égal au poids de la torpille.

Dans la marine britannique, aucun matelot n'est versé par force dans le service des submersibles; seuls des volontaires (qui se trouvent toujours en très grand nombre pour ce poste de choix) sont admis sur les submersibles.

CHARBON POUR NAVIRES

SOIXANTE-DIX tonnes de charbon suffisent pour permettre à un cuirassé de dimensions normales de naviguer pendant vingt-quatre heures à une vitesse de 10 à 12 noeuds.

Si néanmoins le bateau veut atteindre la vitesse de 20 noeuds ou plus, sa consommation de charbon sera aisément cinq fois plus forte.

A COMBIEN REVIENT LA MORT D'UN COMBATTANT



ON devrait croire que les progrès incessants réalisés dans la science militaire, depuis un demi-siècle, ont rendu les guerres de plus en plus meurtrières. Cette opinion est contredite par ce fait que,

dans la guerre de 1870, les Prussiens ont dû tirer 365 balles pour chaque Français tué, tandis que dans celle plus récente de Mandchourie les Japonais en ont dépensé en moyenne 1,053 pour tuer un Russe.

La proportion des tués et des blessés

dans les batailles modernes va d'ailleurs toujours en diminuant. Elle était de 6% sous le grand Frédéric, de 3% sous Napoléon: elle fut de 2% en 1870 et de 1½% seulement en Mandchourie.

Il résulte de cette diminution de l'effet meurtrier des guerres une augmentation correspondante dans la dépense par homme tué.

En rapportant le coût total d'une guerre au nombre de soldats qu'elle a fait périr, on en déduit que le prix d'une vie humaine s'est élevé dans la guerre russo-turque de 1877-1878, à \$5,000 dollars; dans la guerre russo-japonaise, à \$20,000 dollars; dans celle de 1870, enfin, la vie d'un homme tué n'a pas coûté moins de 21,000 dollars.

Il est probable que ce chiffre sera largement dépassé dans la guerre actuelle, où, malgré les énormes sacrifices de vies humaines, le chiffre de la dépense atteindra certainement un total fantastique.

UN VIEUX REGIMENT

Le plus vieux régiment de l'armée anglaise est le *Royal Scots*, qui a plus de quatre cents ans d'existence. A ses débuts, les hommes du *Royal Scots* étaient armés d'arcs et de flèches.

LES AEROPLANES



GRÂCE à de continuels efforts d'énergie et de perfectionnements, l'aéroplane est devenu un véritable oiseau, plus dangereux et plus meurtrier que le plus gros des oiseaux de proie.

Il est intéressant de savoir jusqu'à quelle limite l'aviateur peut monter sans qu'il y ait véritablement du danger pour sa vie.

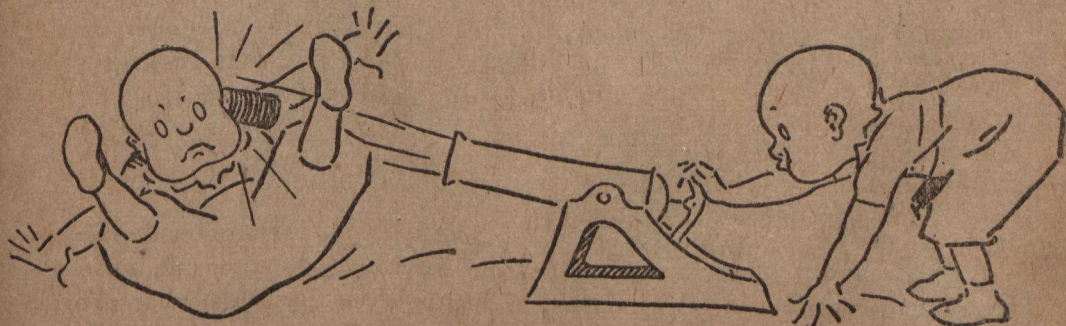
Monté à 3½ milles, il éprouve déjà de la difficulté à respirer librement il peut ainsi monter jusqu'à 5 milles, mais à ses risques et périls.

Que dire alors de ceux qui montent par-dessus les nuages dans les hauteurs apeurantes et à perte de vue?

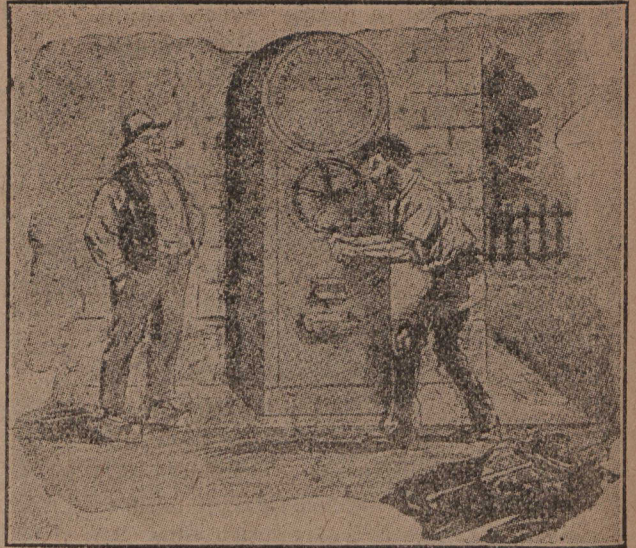
Ils emportent avec eux une certaine quantité d'oxygène qu'ils respirent et grâce à ce précieux auxiliaire, ils peuvent monter à des altitudes qu'un cadran enregistreur marque à mesure.

L'armée française compte un nombre incalculable de ces hommes-oiseaux, qui presque chaque jour font des prouesses nouvelles de courage et d'habileté.

Hélas! beaucoup sont morts pour la Patrie qui reconnaissante, a inscrit leurs noms en lettres d'or pour que les générations futures saluent leur mémoire et marchent glorieusement sur leurs traces.



LA MACHINE A FAIRE TRAVAILLER LES GENS



EN de nombreux pays, la campagne est positivement rendue inhabitable par les chemineaux, bohémiens et vagabonds de toute sorte. Ce sont occasionnellement des voleurs, presque toujours des paresseux et des mendiants. C'est de l'argent perdu que de donner deux sous à des gens qui ne veulent pas travailler. Aussi, dans certaines villes, les vagabonds pris en train de mendier sont conduits dans un bâtiment qui appartient à la municipalité. Et là, ils sont invités à ~~ca~~ser des pierres pendant deux ou trois heures, s'ils veulent avoir droit à une soupe et à une botte de paille pour dormir.

On vient d'inventer une machine fort originale et qui a déjà un certain succès dans quelques pays. C'est un distributeur automatique de pièces de deux sous pour mendiants.

Mais il ne suffit pas de tendre la main pour recueillir l'obole. Notre gravure vous montre un professionnel du vagabondage en train de suer à grosses gouttes pour avoir l'argent dont il a besoin. En effet, il s'est présenté à la porte d'une ferme,

voisine de la route, et a demandé quelques sous.

Un fermier, placide et goguenard, lui a désigné du doigt la machine automatique et le vagabond s'est mis à tourner la roue. Quand il aura ainsi travaillé pendant dix minutes, les deux sous tomberont. Pas avant. Et quand il aura tourné la roue pendant dix minutes, le fermier aura, lui aussi, gagné quelque chose pour ses deux sous.

Car, par un adroit mécanisme, l'appareil distributeur mis en mouvement par le chemineau fournit assez d'électricité pour éclairer la ferme, ou pour tirer quelques seaux d'eau du puits.

Une machine de ce genre demande, naturellement, une certaine mise de fonds. Mais on rentre vite dans son argent par le travail fourni à bon compte.

— o —

L'orge et les carottes jaunes bouillies sont un aliment très nourrissant pour engraisser les poules destinées à la vente.



DIFFÉRENTES COUTUMES DE MARIAGES



EN Arménie, la veille d'un mariage, le fiancé et la fiancée échangent des cadeaux. En Tripoli, les Maures et les Turcomans ont coutume de coller des pièces de monnaie sur le front du marié.

Chez les Arabes civilisés, le fiancé envoie à la fiancée des présents deux ou trois jours avant la noce. Celle-ci en retour, comme cadeaux, lui donne quelques meubles pour sa maison, une lance et une tente.

En Perse, le fiancé se voit obligé de donner à sa future, en plus des cadeaux, une certaine somme d'argent.

S'il est en moyens, il lui donne deux costumes neufs, un anneau et un miroir. Il lui fournit en outre, les meubles pour la maison, des tapis, des nattes, une batterie de cuisine et autres articles de ménage.

Chez les Chinois de la classe choisie, la famille du fiancé donne des cadeaux à la famille de la fiancée quelques jours avant le mariage. Les présents sont des plus variés et consistent en aliments : pieds de cochon et de chèvre, huit petits pains, des paquets de vermicelle ; huit flambeaux, trois paires de chandelles rouges et plusieurs paquets de feu d'artifice.

PAPIER FABRIQUE AVEC DES HERBES

ON dit que l'herbe appelée "*tambookie*" ou "*tambootie*", qui pousse en abondance dans les vastes plaines du Transvaal, sera dans un avenir très rapproché, d'une grande utilité dans la fabrication du papier.

On dit que cette herbe produit, dans les mêmes conditions, plus de pulpe que le sparte algérien, mais un peu moins que le sparte espagnol.

Non seulement la production en est grande, mais la qualité de cette pulpe est bonne et peut être facilement blanchie.

Suivant différentes expériences faites il a été prouvé que le papier fabriqué à l'aide de cette herbe est assez solide. La manière la plus rémunérative de l'employer sera de la convertir en Afrique du sud en une pâte compacte de façon à pouvoir l'envoyer en Europe ou l'employer sur place, pour la fabrication du papier.

—o—

LA BAGUE FATALE



AU cou de la vierge d'Almudena, statue ornant un des parcs les plus fréquentés de Madrid, on peut voir, suspendue par une chaîne d'or, une bague sertie de diamants et de perles.

Des milliers de gens passent tous les

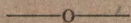
—o—

jours devant la statue, mais jamais Espagnol, fût-il le plus grand vaurien, ne toucherait à l'anneau de la Vierge, car on lui attribue le pouvoir de faire mourir celui qui le porte.

L'histoire de cette bague est tout à fait étrange. Alphonse XII en ayant fait cadeau à sa femme, la reine Mercédès, celle-ci mourut un mois après.

Le roi donna alors la bague à sa sœur Maria, qui mourut également quelques jours après. La bague étant revenue au souverain, celui-ci l'offrit à la grand-mère de sa femme, la reine Christine, et celle-ci décéda trois mois plus tard.

Le roi la plaça alors dans son propre coffret à bijoux. Il mourut dans le courant de l'année. C'est alors que la reine régente, ne voulant pas risquer sa vie, fit suspendre au cou de la Vierge d'Almudena la bague funeste qui s'y trouve.



LES COQS DE BRUYERE



LES coqs de bruyère mâles ont un excellent caractère; ils défendent hardiment, paraît-il, leurs jeunes familles. Il a été vu bien souvent qu'un de ces oiseaux rencontrait un corbeau et lui livrait bataille, donnant ainsi le temps à la femelle et aux jeunes de s'enfuir.

Il a été affirmé par certains éleveurs que le mâle s'occupe tout particulièrement de deux ou trois des jeunes, et que ceux-ci deviennent plus hardis que ceux soignés par la femelle. Une autre circonstance curieuse par rapport à la croissance des coqs de bruyère est que deux ou trois de la couvée grandissent toujours avec plus de rapidité que les autres membres de la même famille.

LES VIEUX ARBRES

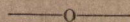


CERTAINS botanistes ont quelquefois affirmé que l'on trouvait en Californie des arbres géants qui avaient plus de 5,000 ans d'existence, et le professeur Charles E. Bessey, de l'Université de Nebraska a voulu s'assurer de ce fait qu'il tenait pour fortement exagéré.

L'arbre le plus gros qu'il ait trouvé est un arbre abattu en 1853; cet arbre géant a 25 pieds de diamètre à sa coupe et la souche servait et sert encore de pavillon de danse.

Après en avoir fait nettoyer et polir la surface, il en a compté très exactement les anneaux et il en a trouvé 1147 ce qui montre que cet arbre avait 1147 ans.

Ce savant professeur dit qu'il ne pense pas qu'aucun arbre puisse atteindre l'âge de deux mille ans.



LES LIVRES DE COULEUR

LES recueils de documents diplomatiques sont toujours imprimés dans chaque pays sous une couverture de couleur constante. L'usage nous vient de la parlementaire Angleterre qui, depuis le dix-septième siècle possède ses livres bleus.

C'est Napoléon III qui, en 1861, fit distribuer au corps législatif le premier recueil de documents diplomatiques qui, d'après la couleur de sa couverture, prit le nom de Livre Jaune. Vers la même époque, sur l'initiative de Cavour, le gouvernement italien publia des livres verts.

Le premier livre rouge fut présenté aux délégations d'Autriche-Hongrie par le ministre Benst. La Russie a des livres oranges, l'Allemagne des livres blancs, la Belgique des livres bleus.

"THE GREATEST IN THE WORLD"

CE n'est pas le Palais de Justice de Bruxelles, mais une pétition, une simple pétition adressée au gouvernement britannique pour demander la suppression totale de la vente des liqueurs alcooliques pendant toute la durée de la guerre plus une période de six mois après la démobilisation.

Elle porte deux millions de signatures, lesquelles ont été recueillies dans l'espace de six semaines. Elle a environ 9 milles de longueur, et pèse une tonne.

Malgré son prix, c'est du papier bien employé.

On a constaté que le rossignol, qui est pourtant un chanfre émérite, emprunte bien souvent quelques notes du chant des autres oiseaux.

LE PROTOCOLE ET LES FEMMES EN FRANCE



EN France quand un ministre se retire, pour une raison ou pour une autre, sa sortie du ministère affecte la dignité de sa femme, car celle-ci est obligée de se conformer scrupuleusement aux règles de préséance bien définies par le Protocole.

D'après les règles qui régissent les rapports entre les femmes des Ministres et celles des députés, les femmes des sénateurs et celles des députés sont tenues de se lever lorsque la femme d'un ministre entre dans une salle ou dans un salon où elles se trouvent, et elles doivent rester debout jusqu'à ce que celle-ci se soit assise.

Les femmes des ministres, de leur côté, doivent montrer pareille déférence envers la femme du premier ministre et cette dernière, à son tour, est tenue de se lever pour saluer soit la femme du Président du Sénat, soit celle du Président de la Chambre des députés.

Le rang le plus élevé dans cette hiérarchie officielle est celui de l'épouse du Président de la République.

LES OISEAUX CONTREFACTEURS



LES oiseaux, on l'ignore peut-être, sont des imitateurs adroits.

Ainsi par exemple, l'autruche qui vit en Afrique dans les mêmes parages que les lions, à force de les entendre rugir, est arrivée à imiter leurs rugissements.

Quant aux petits oiseaux nous voyons qu'il en est de même. L'ortolan imite les cris du pipit et le verdier celui du bréaut. Ceci n'a rien d'étonnant quand on pense que ces oiseaux qui sont à peu près tous de la même famille, cherchent ensemble leur nourriture, en hiver, et ainsi apprennent leur cri les uns des autres.

On sait que le geai est appelé oiseau-bavard non seulement c'est lui qui imite le mieux les cris de ses semblables, mais même le bêlement du mouton et le hennissement du cheval. Il y en a qui prétendent qu'on peut lui apprendre à parler.

La croyance aux sorcières est très répandue en Russie. Presque chaque village en a une. Il existe en outre une secte appelée "Chlisti", dont les membres s'adonnent à un jeûne continu et à des châtiements. Elle est très répandue dans ce pays.

ROBES LUMINEUSES

LES dames élégantes de Carlisle (Pennsylvanie) ont découvert un nouveau moyen d'exciter l'admiration: le soir, elles portent des robes qui ont été trempées dans un bain de phosphore. Elles ont l'air, ainsi, d'énormes vers luisants. Après la fontaine lumineuse, la femme lumineuse.

La première qui s'est montrée dans cette tenue a traîné sur ses talons une multitude de badauds: la circulation en a été arrêtée durant plusieurs heures. Mais on s'habitue à ce spectacle comme à tous les autres.

Les municipalités profiteront sans doute de cette mode pour faire des économies sur l'éclairage de la voie publique; et les propriétaires aussi, sur l'éclairage des escaliers. En rentrant du théâtre, plus besoin de lampe électrique ni d'allumettes-bougie: on aura sa femme avec soi, sa femme phosphorescente.

Le couturier qui a imaginé l'affaire ne prévoyait pas toutes ses applications pratiques. Le progrès humain n'a décidément pas de limites. Les féministes trouveront en cette conjoncture un bon argument pour leurs revendications, car elles pourront dire: *"C'est de la femme, aujourd'hui, que viennent les clartés."*

RICHESSSE MINÉRALOGIQUE

C'EST ici qu'il faut rappeler le fameux mot du grand naturaliste et voyageur, Alexandre de Humbolt:

"Le Mexique est le Trésor du Monde!"

Il prédisait par là que les mines du Mexique produiraient avant peu d'abondantes récoltes de métaux précieux et sa prophétie s'est réalisée.

L'ancien royaume de Montézuma produit le tiers de l'argent que consomme le monde, le cinquième de l'or, le neuvième du plomb et le vingtième du cuivre.

Les mines Mexicaines en exploitation sont au nombre de 21,000. Elles emploient ou plutôt employaient avant la révolution plus de 500,000 personnes. En 1910, elles exportèrent une valeur de 160 millions de dollars, sans comprendre dans ce chiffre imposant la valeur du fer, du charbon et du pétrole extraits!

Or, ces chiffres ne représentent pas le quart des ressources minières de la république! Sous les dernières années de la dictature du général Porfirio Diaz, on comptait chaque année l'enregistrement de 5,000 concessions nouvelles!

Souhaitons aux Mexicains qu'ils mettent fin à leurs dissensions pour exploiter comme il convient leur magnifique domaine!

CALENDRIER ANECDOTIQUE

THÉOPHILE GAUTIER était très superstitieux, comme un poète et comme un enfant, car il ne cessa jamais d'être les deux à la fois. Il croyait au mauvais oeil, et, en particulier, à celui d'Offenbach.

Son fils, Toto, raillait le bon papa. Un jour qu'ils étaient ensemble, rue Vivienne, le portrait d'Offenbach leur apparut à la vitrine d'un photographe. Aussitôt, Théo conjura le mauvais présage en faisant les cornes avec ses doigts. Toto, profitant de la circonstance, revint à la charge, discuta sur le sujet brûlant, mais sans succès.

— Tais-toi, disait le père; tu sais bien que ce genre de conversation m'est désagréable.

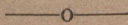
Toto ne voulait pas céder.

— J'ai été voir *la belle Hélène*, disait-il, et le lustre du théâtre ne m'est pas tombé sur la tête... Et, tu vois, en ce moment même, je parle d'Offenbach, et il ne m'arrive rien.

Ils tournaient, à cet instant, le coin de la rue, et Toto marchait devant.

Alors, en plein boulevard, lui appliquant au bas des reins un paternel coup de pied, moitié fâché, moitié riant, Théophile Gautier lui dit :

— Tu vois bien qu'il t'arrive quelque chose!...

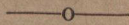


INVITATIONS CHINOISES

QUAND les Chinois riches désirent donner un grand dîner, ils envoient trois invitations différentes aux personnes qu'ils désirent inviter à leur fête.

Ils envoient d'abord une première invitation deux jours avant le banquet; une seconde le matin même et la troisième, juste une heure avant l'heure du repas.

Cette coutume est observée de temps immémorial, elle a pour but de montrer aux invités combien l'hôte qui les invite est désireux de les avoir chez lui. C'est une très grande marque de politesse.



LE PAIN ET LE SEL

DANS l'antiquité, beaucoup de peuples croyaient que lorsqu'on mangeait du sel avec une autre personne, cela établissait entre ces deux personnes un lien sacré de fraternité.

Cette coutume est encore conservée chez les peuples orientaux et principalement en Russie où, quand l'on veut recevoir une personne avec de grands égards, on lui offre le pain et le sel.

UNE DISTRACTION D'ARTISTE

ON pourrait écrire un volume copieux sur les distractions des grands artistes. Un portrait dû au célèbre peintre anglais Thomas Lawrence, et retrouvé récemment dans la collection peu connue de lord Mexborough, mort il y a peu de temps, a remémoré à un correspondant du *Daily Chronicle* la curieuse anecdote suivante :

Ce portrait est celui d'une comtesse de Mexborough, tenant un bébé dans ses bras. Au bout de deux séances, Lawrence, qui était réputé par son manque de suite dans les idées, emporta sa toile en disant qu'il demanderait à la comtesse de revenir poser chez lui, à ses premiers loisirs.

Des mois, puis des années passèrent sans qu'on entendit parler de nouveau ni du maître ni du portrait, lorsqu'un jour lady Mexborough reçut un billet de Lawrence la priant de venir poser et de ne point manquer d'amener son bébé avec elle.

— J'irai bien volontiers, répondit la comtesse, mais quant à mon bébé, il est actuellement officier de la garde royale...



LA REPUBLIQUE NICARIENNE

AU cours de la dernière guerre italo-turque, l'une des moindres parmi ces îles Sporades semées dans l'azur de l'Egée, l'île Nicaria, chassa les douze soldats qui occupaient sa citadelle et se proclama indépendante.

Aujourd'hui, la République nicarienne, en attendant d'être reconnue par l'Europe, possède une garde nationale forte de quarante-huit hommes et, pour toute flotte de guerre, un bateau chargé d'assurer la sécurité des rivages.

Pour lui disputer le record de l'exigüité, il n'y aurait peut-être que le *territoire neutre de Moresnet*, qui lui, ne constitue pas une république, mais simplement une commune, oubliée par distraction diplomatique lors des traités de 1815 et demeurée sans nationalité, entre la Belgique, la Hollande et l'Allemagne.

A côté de ces nations-là, Andorre et Saint-Marin prennent rang de grandes puissances.

—o—

LES POISSONS DORES

LA moitié au moins des poissons dorés que nous essayons de conserver vivants, à titre d'ornement, dans nos maisons, meurent d'épuisement et de fatigue.

Tout d'abord les yeux de ces poissons supportent très difficilement la vive lumière à laquelle ils sont constamment exposés dans ces globes de verre où nous avons l'habitude de les loger, et ensuite ils se fatiguent énormément, parce qu'ils courent sans cesse autour de leur prison.

C'est cette double raison qui les épuise et cause leur mort.

—o—

UN ANCETRE

LE plus ancien bateau à voiles qui existe est un bateau *Viking*, le "*Gokotad*". Il a été découvert il y a déjà un certain nombre d'années sur la grève, au fond d'une anse située sur les rivages de la Norvège. Ce bateau date de plus de 1,000 ans, il a appartenu autrefois aux *Vikings*, peuple de pirates habitant la presqu'île *Scandinave*, qui, du 8ème au 12ème siècle, ont fait continuellement des incursions sur toutes les côtes de la vieille Europe, où ils pillaient et dévastaient tout sans pitié.

LA FIN DE LA GUERRE

DE graves journaux par la plume de graves augures ayant formulé des pronostics sur la durée de la guerre, un journal des tranchées qui n'est pas grave du tout, mais qui n'en est que plus amusant, le *Bochophage*, y va lui aussi de prédictions qui nous paraissent des plus plausibles et que l'évènement justifiera sûrement :

"La guerre finira dès la cessation des hostilités: cet événement se manifestera par l'interruption des combats sur tous les fronts.

"Quarante-huit heures avant la fin de la guerre, nous ne serons pas encore en paix, mais il ne s'en faudra que de deux jours. Je dis: deux jours. Je précise, voyez-vous.

"La fin de la guerre surviendra un certain nombre d'années avant la mort d'un homme politique; son nom commencera par une lettre que vous trouverez facilement dans l'alphabet.

"Contrairement aux assertions erronées de certaines personnes de l'arrière, les poilus ne resteront pas dans les tranchées après la signature de la paix.

"L'infortuné poilu qui sera tué le dernier le regrettera toute sa vie.

"Chaque jour qui s'écoule est un jour de moins de guerre."

—o—

POUR LES TORPILLES

ON ne sait généralement pas que chaque torpille est couverte d'une épaisse couche de vaseline.

Celle-ci sert à deux fins: elle protège d'abord ce coûteux engin contre la rouille et l'eau de mer; elle lui permet enfin de glisser aisément dans le tube lance-torpille au moment de faire feu.

GRATIS POUR LES HERNIEUX

5,000 MALADES PEUVENT FAIRE UN ESSAI GRATUIT DU PLAPAO

IL N'Y A PLUS BESOIN DE PORTER TOUTE LA VIE UN BANDAGE INUTILE

Cette offre généreuse est faite par l'inventeur d'une merveilleuse méthode opérant "nuit et jour" qui rétablit et fortifie des muscles relâchés et ensuite supprime tout-à-fait les bandages douloureux et la nécessité de dangereuses opérations.

RIEN A PAYER

Pour 5,000 malades qui écrivent — Mr. Stuart enverra une quantité suffisante de Plapao sans frais pour vous permettre d'en faire l'essai. Vous ne payez rien pour cet essai de Plapao maintenant ou dans l'avenir.

CESSEZ DE PORTER UN BANDAGE

Où, cessez, vous savez par votre propre expérience, que c'est seulement un pis-aller, un faux soutien contre un mur tombant et que cela affaiblit votre santé parce que cela retarde la circulation du sang. Pourquoi donc continuer à le porter ? Voici un meilleur procédé dont vous pouvez vous assurer sans frais.

EMPLOYE DANS UN DOUBLE BUT

Premièrement: Le premier et plus important objet du PLAPAO-PAD est de conserver toujours appliqué aux muscles relâchés le remède appelé Plapao qui est de nature contractive, et dont le but à l'aide des ingrédients de la masse médicamenteuse est d'augmenter la circulation du sang afin de revivifier les muscles. Alors, mais seulement alors vous pouvez attendre la disparition de la hernie.

Deuxièmement: Adhérer de lui-même dans le but d'empêcher le tampon de glisser, c'est une aide importante pour maintenir la hernie qui ne peut être contenue par un bandage.

Des centaines de gens, vieux et jeunes, ont affirmé sous serment devant un officier qualifié que le PLAPAO-PAD a guéri leur hernie — certains cas étant des plus graves ou des plus anciens.

ACTION CONTINUELLE NUIT ET JOUR

Une condition frappante du traitement Plapao-Pad est le temps relativement court pour en obtenir des résultats.

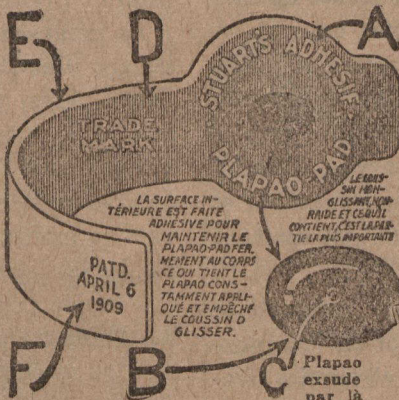
C'est parce que son action est continue — nuit et jour pendant les 24 heures entières.

Il n'y a pas d'inconvénient, pas de gêne, pas de douleur. Cependant, minute par minute — perdant votre travail quotidien — même pendant votre sommeil — ce merveilleux remède infuse invisiblement une nouvelle vie et une nouvelle force dans vos muscles et les met en état de maintenir les intestins en place sans le support artificiel d'un bandage ou de tout autre procédé.

LE PLAPAO-PAD EXPLIQUE

Le principe d'après lequel le Plapao-Pad fonctionne peut être facilement démontré par la gravure ci-jointe et la lecture de l'explication suivante.

Le PLAPAO-PAD est fait d'une partie forte et flexible "E" qui s'adapte aux mouvements du corps et est parfaitement confortable à porter. Sa surface intérieure est adhésive (comme un emplâtre adhésif, bien que complètement différente) pour empêcher le tampon "B" de glisser et de se déplacer.



"A" est une extrémité élargie du PLAPAO-PAD qui couvre les muscles atrophiés et affaiblis et les empêche de se déplacer plus loin.

"B" est un tampon convenablement fait pour Fermer l'ouverture herniaire et empêcher la saillie des intestins. En même temps, ce tampon forme réservoir. Dans ce réservoir est placé un merveilleux remède absorbant-astringent. Dès que le remède est échauffé par la chaleur du corps, il devient soluble et s'échappe à travers la petite ouverture marquée "C" et est absorbé par les pores de la peau pour fortifier les muscles affaiblis et effectuer la fermeture de la hernie.

"F" est l'extrémité du PLAPAO-PAD qui s'applique sur les os des hanches — partie du squelette qui domine la solidité et le support nécessaires au PLAPAO-PAD.

FAITES LA PREUVE A MES FRAIS

N'envoyez pas d'argent. Je veux vous prouver à mes frais que vous pouvez guérir votre hernie.

Quand les muscles affaiblis auront recouvré leur élasticité et leur force — Quand les dangereuses et douloureuses saillies auront disparu —

Quand l'horrible sensation de "pesanteur" sera bannie sans retour —

Quand vous aurez retrouvé votre vigueur, votre vitalité, votre énergie et votre force —

Quand vous paraîtrez et vous sentirez mieux en toutes circonstances et que vos amis remarqueront votre amélioration —

Alors vous connaîtrez que votre hernie est guérie — et vous me remercerez sincèrement pour vous avoir conseillé si fermement d'accepter MAINTENANT ce merveilleux remède gratuit. Et "GRATUIT" signifie GRATUIT — ce n'est pas un envoi "C.O.D." ou un essai douteux.

ECRIEZ AUJOURD'HUI POUR L'ESSAI GRATUIT

Faites un essai personnel de sa valeur. N'envoyez pas d'argent, parce que l'essai gratuit du Plapao ne vous coûte rien, bien qu'il puisse vous apporter un renouveau de santé plus précieux que beaucoup d'or fin. Acceptez cet "Essai" gratuit aujourd'hui et vous serez heureux pendant votre vie d'avoir profité de cette opportunité. Ecrivez une carte postale ou remplissez le coupon aujourd'hui et par retour de la maille, vous recevrez l'essai gratuit du Plapao avec un livre de M. Stuart de 48 pages sur la hernie contenant toute information au sujet de la méthode qui a eu un diplôme avec Médaille d'or à Rome et un diplôme avec Grand Prix à Paris. Ce livre devrait être dans les mains de tous les hernieux. Si vous avez des amis dans ce cas, partez-leur de cette offre importante.

5000 lecteurs peuvent obtenir le traitement gratuit Les réponses seront certainement considérables. Pour éviter un désappointement écrivez MAINTENANT.

Envoyez ce coupon aujourd'hui à
PLAPAO LABORATORIES, Inc.,
Block 2140, St-Louis, M., U.S.A.

Pour un essai gratuit de Plapao et le livre de Mr. Stuart pour la hernie.

Nom
Adresse

Le retour de la maille apportera l'essai gratuit de Plapao.

LA GUTTA-PERCHA TIRÉE DES FEUILLES

LE mot composé gutta-percha est une sorte de gomme résine solide de couleur rouge et grisâtre, à l'état naturel. A l'état de pureté, elle est incolore et même transparente sous une faible épaisseur. Elle est très imperméable, quoique criblée de nombreux pores. Dépourvue d'élasticité, elle est néanmoins très extensible et devient plastique dès qu'elle est un tant soit peu chauffée.

La gutta-percha n'est pas conductrice de l'électricité c'est pourquoi on l'emploie pour envelopper les câbles et les fils électriques; on en fabrique aussi des instruments de chirurgie, des semelles de souliers, des courroies de transmission, des robinets, des vases, des entonnoirs, des rouleaux d'imprimerie, etc. Elle est d'autant plus précieuse qu'elle résiste à la plupart des acides et conserve ses propriétés même à une température très froide, quoique cependant le contact du froid la rende un peu cassante.

Jusqu'à ces dernières années, pour se procurer la gutta-percha, les indigènes des pays tropicaux d'où elle nous vient, abattaient les arbres pour en retirer la gomme; ils tuaient la poule aux oeufs d'or et les arbres devenant de plus en plus rares à mesure que la consommation devenait plus grande, ce produit augmentait de prix et était appelé à devenir un jour très cher.

Heureusement on a trouvé un procédé bien plus simple et plus pratique pour récolter la gutta-percha; au lieu d'abattre les arbres, on en cueille les feuilles et c'est

de ces feuilles recueillies qu'on extrait le produit précieux.

La gomme tirée des feuilles est non seulement plus pure mais elle est plus abondante. Ainsi un arbre adulte de 25 à 30 ans, en le coupant, donne à peine une livre et demie de gomme tandis que de ses feuilles recueillies on en extrait trois livres au moins, et l'arbre n'étant pas sacrifié, les feuilles repoussent et donnent chaque année la même récolte. Pour activer la croissance des feuilles et obtenir le maximum de rendement on coupe soigneusement toutes les petites tiges sauvages qui repoussent sur les racines des arbres.

Grâce à ce nouveau procédé d'extraction de la gutta-percha, sa production augmentera à mesure que repousseront les arbres détruits du temps de l'ancienne méthode. Dès lors quoique la consommation de ce produit augmente sans cesse, du moment que le produit deviendra de plus en plus abondant, son prix ne sera plus exposé à augmenter d'une façon considérable comme on le redoutait avant la découverte du nouveau procédé.

—o—

Les Japonais fabriquent des coussins en papier, très solides, imperméables et pouvant servir de ceinture de sauvetage au besoin. Ils sont plus commodes que les coussins en caoutchouc, dans ce sens qu'on peut les plier plus facilement et prennent moins de place. Ils servent également d'oreillers et n'ont pas cette odeur désagréable que dégagent ceux en caoutchouc.

LA POUDRE A PATE

Cook's Friend

BAKING POWDER

Se vend maintenant en boîtes de
fer-blanc aux mêmes prix
qu'elle se vendait en boî-
tes de carton.

25c la livre—20c les 12 onces
15c la demi-livre—10c le
quarçon.

Ne contient pas d'alun. Rend la pâte digestive.

En vente depuis l'année 1862

Fabrique par W. D. McLaren, Limitée,
MONTREAL.

Un Buste Bien Dessine

FAIT VALOIR LA BEAUTE, LA GRACE DE LA
TAILLE

Les PILULES PERSANES

de Tawfik Pacha de
Téhéran, Perso.



ont pour effet de déve-
lopper le buste, de cor-
riger la maigreur exces-
sive, de supprimer le
creux des épaules et
d'effacer les angles dis-
gracieux qui déparent
une jeune fille ou une

jeune femme.

Prix: \$1.00 la boîte; 6 boîtes pour \$5.

Mlle Angela V., écrit: "Je viens de prendre
la quatrième boîte de vos fameuses PILULES
PERSANES; l'effet est merveilleux—j'en suis
enchantée."

SOCIÉTÉ DES PRODUITS PERSANS

Nouvelle Boîte Postale 2675

Dépt. A., Montréal.

INDISPENSABLES AUX MÉNAGÈRES

pour nettoyer vos boiseries et obtenir un bon résul-
tat, n'employez que des articles de première qualité.
Tordeuses à torchons, de plancher, depuis

\$1.75 à	\$3.00
Torchons à plancher, 25c à	50c
Torchons avec manches, 35c à	90c
O-Ce-dar Mops, pour polir et épousseter, 40c à	\$1.00
Poli à meubles	25c
Epoussettes en plumes, depuis 50c à	\$1.50
Paillassons en acier, le pied carré	65c
Paillassons en cuir, depuis	\$1.75
Paillassons en coco, depuis	\$1.25

Aussi brosses, cuvettes en pulpe, ou galvanisées,
seaux, etc.



L. J. A. SURVEYER

QUINCAILLIER

LIMITÉ

52 BOULEVARD ST-LAURENT,

TEL. MAIN 1914

COMMENT OBTENIR FACILEMENT DE TRES CURIEUSES PHOTOGRAPHIES

Aujourd'hui encore, vous trouverez bien des gens qui vous diront: "Je ne connais pas telle personne mais je la reconnaîtrais bien si je la rencontrais car j'ai vu sa photographie."

Ceci était peut-être une vérité hier mais c'est une erreur complète aujourd'hui. Rien n'est plus menteur qu'une photo et nous allons vous en donner quelques preuves, sans parler du cinématographe qui est encore un bien plus grand menteur que l'ordinaire camera.

Les *trucs* ou plutôt les *truquages* de photos que chacun est à même de faire avec un vulgaire appareil sont extraordinaires et point n'est besoin, pour cela, d'avoir un objet coûteux et des accessoires difficiles à se procurer: avec un simple appareil de deux piastres et quelques menus objets il est possible de combiner des tableaux qui stupéfieront vos amis s'ils ne connaissent pas vos procédés.

Que dites-vous, par exemple d'une photo qui vous représenterait jouant aux cartes AVEC VOUS-MÊME ?

Et il ne s'agit pas là d'une épreuve obtenue au moyen d'une combinaison de miroirs, difficile parfois à installer et qui a le défaut de reproduire les mêmes gestes du personnage sur chaque double obtenu. La curieuse photo que nous allons vous apprendre à faire pourra vous représenter par exemple comme ceci: d'un côté d'une table on vous verra montrer, avec un large sourire un jeu gagnant à un partenaire placé en face de vous et dont la mine dé-

sappointée traduira bien l'ennui de perdre la partie.

Et ce partenaire, ce sera encore vous-même!

Les scènes doubles qu'il vous sera possible d'obtenir pourront être variées selon votre fantaisie; vous pouvez représenter quelqu'un se versant à boire à lui-même, se faisant la grimace ou même s'envoyant un coup de pied bier appliqué à l'endroit que la bienséance défend de nommer...

Pour obtenir ces curieuses photos, fabriquez-vous l'accessoire ci-après, qui est d'une construction très simple.

Procurez-vous une petite boîte ronde, en carton, comme celles qui servent à contenir des pilules; choisissez la légèrement plus large que le diamètre de votre objectif.

Tracez une ligne sur le fond de la boîte de manière à le partager en deux moitiés égales. Ensuite, à côté de cette première ligne, tracez-en une autre distante de la première d'un sixième du diamètre de la boîte. Cette deuxième ligne divise le fond de la boîte en deux parts dont l'une est un tiers et l'autre les deux tiers de la surface totale; avec un canif bien aiguisé, enlevez cette petite surface équivalant au tiers, en ayant soin de laisser un petit rebord sur le côté courbe.

Ceci peut paraître, à première lecture, un peu compliqué mais il n'en est rien. Etudiez bien notre gravure et elle vous indiquera comment faire. A gauche, c'est le fond de la boîte; au milieu, c'est le

GRATIS !

EMBELLISSEZ VOTRE POITRINE EN 25 JOURS

TOUTES LES FEMMES DOIVENT ETRE BELLES, ET TOUTES
PEUVENT L'ETRE GRACE AU REFORMATEUR MYRRIAM
DUBREUIL. SUCCES ASSURE EN 25 JOURS



Avoir une belle poitrine, être grasse, rétablir vos nerfs, cela en 25 jours avec le **Réformateur Myrriam Dubreuil**, approuvé par les meilleurs médecins du monde, les hôpitaux, etc. Les chairs se raffermissent et se tonifient la poitrine prend une forme parfaite sous l'action bienfaisante du **Réformateur**. Il mérite la plus entière confiance, car il est le résultat de longues études consciencieuses; approuvé par les sommités médicales.

LE REFORMATEUR MYRRIAM DUBREUIL

est un produit naturel, possédant la propriété de raffermir et de développer la poitrine, en même temps que, sous son action, se comblent les creux des épaules. Seul produit véritablement sérieux, garanti absolument inoffensif, bienfaisant pour la santé générale. Le **Réformateur** est très bon pour les personnes maigres et nerveuses. Convenant aussi bien à la jeune fille qu'à la femme dont la **Poitrine** a perdu sa forme harmonieuse par suite de maladies, ou qui n'était pas développée.

LE REFORMATEUR MYRRIAM DUBREUIL

jouit dans le monde médical d'une renommée universelle et déjà ancienne comme reconstituant et aliment de la beauté, tout en restaurant ou en augmentant la vitalité sans oublier qu'il contribue, en même temps, à chasser la nervosité.

ENGRAISSERA LES PERSONNES MAIGRES EN 25 JOURS

Echantillons Gratifs. Envoyez 2c en timbres et nous vous enverrons GRATIS notre brochure illustrée de 32 pages.

Notre **Réformateur** est également efficace aux hommes maigres, déprimés et souffrant d'épuisement nerveux, quel que soit leur âge.

Toute correspondance strictement confidentielle.

Les jours de Bureau sont: Jeudi et Samedi de chaque semaine
de 2 à 5 p.m.

Mme Myrriam Dubreuil, 451 rue Rivard

Tous les Mercredis soirs de 7 à 9 p. m.

Dépt. 8, Boîte postale 2353

tracé à faire, et à droite, c'est le fond découpé comme il convient.

Vous êtes alors possesseur d'un *Duplicateur* grâce auquel vous obtiendrez les curieuses photos dont je vous ai parlé.

Voici comment procéder :



Placez le duplicateur sur votre objectif, comme un bouchon. Ayez soin de placer bien verticalement le côté droit de

la coupure que vous avez faite. De cette façon, il n'y aura que la moitié de votre plaque ou de votre film qui sera exposée à la lumière et impressionnée; déplacez ensuite votre sujet, faites-lui prendre une autre attitude, tournez votre duplicateur pour changer également la coupure de côté et allez-y carrément d'une seconde photo.

Le résultat c'est que les deux seront sur la même plaque avec la même intensité de lumière et se développeront parfaitement bien sans que rien ne puisse indiquer la supercherie.

Essayez, c'est facile et amusant.

Voici maintenant quelque chose de très intéressant encore mais que l'on n'obtiendra qu'avec un appareil à plaques ou à film-pack muni d'une glace en verre dépoli pour l'exacte mise au point.

Avec un tel appareil, vous pourrez très facilement reproduire une statue, ou mieux encore une demoiselle à l'intérieur d'une bouteille quelconque.

Pour cela placez la statuette ou la jeune fille—vêtue de blanc, ceci est important—devant un fonds noir, mettez au point et photographiez. Fermez votre châssis à plaque, retirez-le, faites ôter la jeune fille et remplacez la par une bouteille qui sera suffisamment rapprochée de l'appareil pour couvrir la précédente image. Mettez bien au point au moyen du verre dépoli, replacez le châssis dans lequel il y a la plaque déjà impressionnée et prenez une deuxième photo.

Au développement vous constatarez que vous avez atteint le but cherché.

Ce système de deux poses sur la même plaque, à des distances différentes et devant un fond noir permet d'obtenir les effets les plus inattendus. Vous pouvez photographier ainsi votre ami tenant sa

Maison Fondée en 1840

E. AUGER**MANUFACTURIER
ET MARCHAND**

— de —

HARNAIS, VALISES

et toutes sortes de réparation

EN CUIR.Nous avons constamment en magasin
des**Suit Cases et Sacs de Voyages**
à des prix très réduits.**148 rue Ste-Catherine Est**

(Près Ave de l'Hôtel-de-Ville)

Tel Est 5562

Montréal.

— LA —

X X X
Farine préparée de BrodieLa Farine préparée **XXX** de Brodie
jouit de la plus grande popularité parmi les
ménagères économes. Cette bonne renommée
est justifiée, parce que:La Farine préparée **XXX** de Brodie
fait des pâtisseries, gâteaux et biscuits meil-
leurs et plus légers qu'avec tout autre pro-
duit;La préparation soignée de cette farine lui
conserve en totalité le gluten et les phos-
phates qui en sont les éléments principaux;La Farine préparée **XXX** de Brodie
est non seulement saine, économique, nourris-
sante et de conservation facile mais, de plus,
elle donne droit à de superbes primes, ar-
genterie, vaisselle, verrerie, etc., obtenues
avec les sacs vides. **Demandez partout**La Farine préparée **XXX** de Brodie

Brodie & Harvie, Ltée, 14-16 Bleury, Montréal

LA REVUE POPULAIRE

MAGAZINE MENSUEL ILLUSTRE DE 164 PAGES

POUR \$1.00 PAR AN, OU 50 CENTS POUR 6 MOIS

Poirier, Bessette & Cie, Editeurs-Props., 200, Bld St-Laurent, Montréal.

Chaque numéro contient d'intéressants articles très documentés sur les moeurs
des peuples peu connus, les animaux étranges, les monuments remarquables ou les
faits curieux du monde entier.Vous y trouverez également des nouvel
les sentimentales et humoristiques choi-
sies avec soin.A chaque fois, également, un beau ro-
man complet et qu'il serait souvent diffi-
cile de se procurer ailleurs.Le tout, dû à une collaboration choisie,
est illustré de nombreuses et superbes
gravures.L'abonnement pour un an est le plus
avantageux pour vous; il vous fait ga-
gner deux numéros puisque pour 1 dollar
vous recevez douze numéros à dix cents.N'hésitez pas à découper et à envoyer le
coupon ci-dessous.**COUPON D'ABONNEMENT**Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$1.00
pour 1 an, ou 50c pour 6 mois (excepté Mont-
réal et banlieue) d'abonnement à la *Revue Po-
pulaire*.Nom
M., Mme ou Mlle. (Bien spécifier votre qualité)

Rue

Localité

Adressez comme suit: MM. Poirier, Bessette
et Cie, 200 Boul. St-Laurent, Montréal.

blonde, de grandeur réduite, dans le creux de sa main, ou encore la même personne tenant sa propre tête sur un plat, ou toute autre combinaison qui vous passera dans l'idée.

Vous pourrez ainsi vous constituer un album original qui surprendra fort ceux qui ne sont pas au courant des mille supercheries possibles avec la photographie.

— o —

L'ADMIRABLE AVIATEUR

ON pourrait citer à la douzaine les exploits de nos "oiseaux de guerre". En voici un, choisi au hasard, parmi tant d'actes d'héroïsme.

"Le lieutenant français P... exécutait une reconnaissance avec son observateur, afin de découvrir l'emplacement d'une batterie boche qui nous "taquinait".

"Comme leur monoplan évoluait au-dessus des lignes allemandes, il fut soumis à une canonnade infructueuse et les Allemands se décidèrent à lancer contre les Français un aviatik.

moment, une panne de moteur obligea les nôtres à atterrir.

Les Allemands crurent qu'ils étaient hors de combat: ils descendirent à une centaine de verges des Français.

"Le lieutenant P... simula aussitôt la mort. Il laissa le Boche approcher, puis, se levant d'un bond il le tua d'une balle dans la tête et, d'un autre coup de feu, tua aussi l'observateur allemand.

"Vingt minutes après, les deux Français regagnaient nos lignes: le lieutenant pilotant l'aviatik allemand capturé, l'adjudant pilotant la machine française."

— o —

LES PLANTES PULICIFUGES

CONNAISSEZ-VOUS les plantes pulicifuges? Saviez-vous qu'on désigne ainsi des herbes qui ont la propriété de chasser les puces?

La grande marguerite, appelée aussi grande pâquerette, grand oeil de boeuf, est le "*chrysanthemum leucanthemum*" de Linné. On la trouve le long des chemins, au bord des bois, dans les prairies, où on la fauche pour la faire entrer comme tonique dans l'alimentation du bétail. On l'appelle aussi herbe de la Saint-Jean,



Il le tua d'une balle dans la tête.

"Mais les aviateurs boches, décidément, n'ont "rien à faire" contre les Français. En quelques coups d'ailes, notre monoplan survola l'aviatik, qui prit la fuite. A ce

Le
Fromage
à la
Crème

Meadow
Sweet

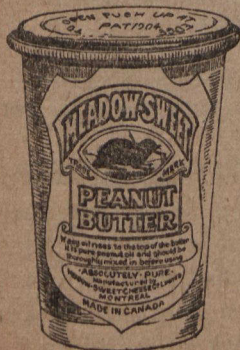
VENDU { EN PAQUETS
EN POTS



LE PAQUET DE 12c



CHEESE



Hum... ! c'est délicieux

Voilà l'opinion de tous ceux qui ont goûté notre

BEURRE de PISTACHE (Peanut Butter)

Marque "MEADOW-SWEET"

ce mets relativement nouveau sur le marché canadien, a déjà conquis la faveur des gourmets.

Commandez-en un verre aujourd'hui.

En vente chez tous les épiciers en verres de 4, 6, 8 onces et à la livre.

MEADOW SWEET CHEESE CO.,

MONTREAL.

parce qu'elle est en pleine floraison vers le 24 juin. Elle servait autrefois à la confection de divers remèdes contre l'inflammation des yeux; aujourd'hui son efficacité est beaucoup plus réelle contre les puces, dont on ne peut, sans elle, se garer qu'avec les plus grandes difficultés dans les contrées où elles pullulent.

M. le professeur Cantraine, qui professait avant la guerre à l'Université de Gand, en recommande l'emploi:

"Pendant mon séjour dans les contrées orientales de l'Europe, écrit-il dans les *Annales de l'Université de Gand*, je fus étonné de la petite quantité de puces qu'on y trouve, malgré l'excessive malpropreté des habitants. J'ai appris plus tard, à Raguse, que les Bosniaques et les Dalmates ont reconnu, dans la grande marguerite, un spécifique contre les suceuses incommodes. Ils le font entrer dans la litière des animaux domestiques tels que le chien, le chat, etc. Les puces sont détruites en très peu de temps."

On peut toujours essayer.

— o —

EPOUVANTAILS COREENS

BIEN que les Japonais s'efforcent de les civiliser, les Coréens restent obstinément fidèles à leurs vieilles superstitions. Témoin, notre photographie, rapportée récemment par un ingénieur français qui a traversé l'intérieur du "Royaume-Ermité".

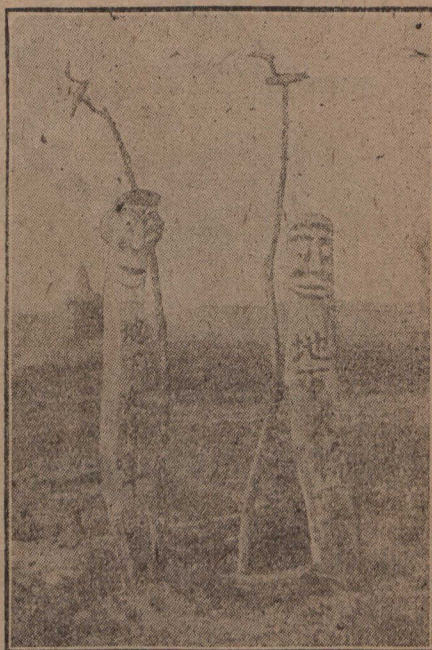
Elle montre deux des épouvantails que les paysans coréens aiment à planter aux carrefours des routes, dans le voisinage de leurs fermes.

Quand on les interroge sur cette étrange pratique, les uns se contentent de ré-

pondre que les "anciens" la leur ont léguée, et que, de tout temps, leurs ancêtres plantaient près de leurs champs de ces hideuses images. Mais d'autres, moins réservés, affirment que ces épouvantails jouissent de la propriété d'écarter les mauvais esprits.

Les diables, se rencontrant face à face

EPOUVANTAILS COREENS



Les indigènes affirment que les mauvais esprits susceptibles de se trouver face à face avec ces hideux personnages rebroussement aussitôt leur chemin.

avec des "êtres" plus laids qu'eux-mêmes, rebroussement chemin et vont chercher fortune ailleurs!

La manie des collectionneurs américains s'est tournée depuis quelques années vers la Corée, et il est de ces grotesques statues qui, achetées fort cher, ont pris place dans les galeries de plusieurs millionnaires de New-York et de Chicago!

— o —

- Nous Avons Toujours Les Derniers Modeles -

Profitez-en pour vos achats du Printemps ;
Emmagasinage gratuit.

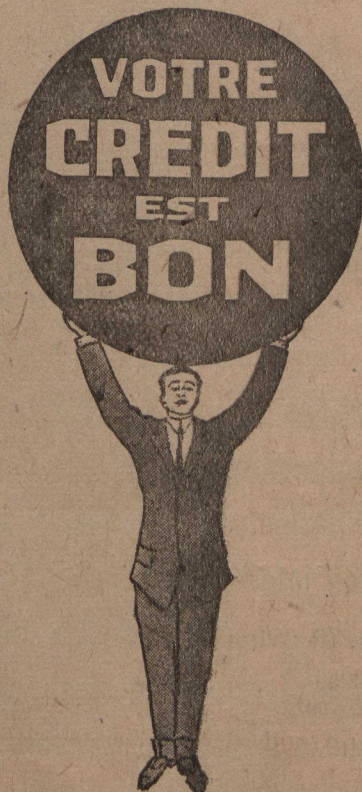
Le seul magasin en ville où acheter à des

PRIX AUSSI BAS QUE CEUX QUE NOUS EN DEMANDONS ;

Un ameublement complet ou partiel

— DE —

*Boudoir,
Chambre
à Coucher,
Salle à Manger
Bibliothèque,
Salon.*



*Spécial :
Tapis,
Prélart,
Rideau,
Portières.*

Une visite vous intéressera et sera de nature à vous convaincre que notre devise n'est pas un vain mot, que réellement nous vendons à des

**PRIX PLUS BAS QUE PAR-
TOUT AILLEURS**

De plus nous vous offrons une ligne complète de Phonolas, cette machine parlante si connue.

Nous avons en main plus de 5,000 records comprenant ce qu'il y a de plus nouveau.

THE J. S. PRINCE COMPANY

WILLIAM LALONDE, PRÉSIDENT.

85 BLVD. ST-LAURENT, TEL. EST 209

A Notre Aimable Clientèle

Les Bureaux et ateliers du "SAMEDI" et de la "REVUE POPULAIRE" viennent d'être transférés, pour agrandissements, aux Nos 129 - 131 - 133 rue Cadieux.

Malgré le long et délicat travail du déménagement des presses, de l'atelier de composition, des services d'Administration et de Rédaction, le tirage du "SAMEDI" et de la "REVUE POPULAIRE" n'ont pas été interrompus.

C'est un effort qui a été pénible et qui n'est pas encore terminé car l'installation définitive comporte de multiples détails qui compliquent la besogne de chaque jour.

Nous sommes persuadés que nos lecteurs comprendront cette situation momentanée, qu'ils nous sauront gré de ne pas avoir interrompu la publication de nos deux magazines et qu'en conséquence, ils excuseront très volontiers les petites erreurs ou imperfections qui pourraient nous échapper dans le texte ou les gravures.

A toute notre aimable et fidèle clientèle, merci d'avance.



J. BRUNET LIMITEE

Manufacturiers et Importateurs

Monuments Funéraires

Granit pour Constructions

Gros et Détail

Réparations de tous Genres

Renseignements et estimations sur
demande aux bureaux et ateliers.

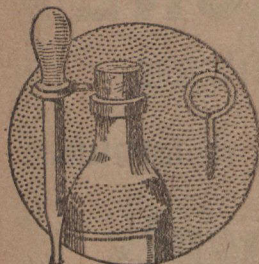
- 675 -

Chemin de la Côte des Neiges

Tel. Uptown 1466

Montréal

POUR NE PAS EGARER LE COMPTE-GOUTTES



Lorsqu'on est obligé de se servir souvent d'un compte-gouttes, ce qui est le cas fréquent dans les hôpitaux, il est bon de l'avoir toujours sous la main.

Voici un moyen bien simple et facile, pour éviter le trouble de l'égarer, et permettre de l'avoir toujours à la portée. Un simple piton va faire l'affaire.

Prenez-en un qui soit un peu plus lar-

ge en diamètre que le compte-gouttes lui-même. On l'adapte simplement au bouchon, comme le représente si clairement notre gravure et on sera toujours sûr de trouver le compte-gouttes, si l'on a soin ou si la personne qui s'en sert a soin de le remettre toujours à la même place.

Si la bouteille est trop petite ou, si vous aimez mieux, si le compte-gouttes est trop long, prenez un petit élastique que vous passerez autour de la bouteille et qui maintiendra de cette façon, d'un bout, votre compte-gouttes suspendu de l'autre, dans le piton.

— o —



EXAMEN DES YEUX

GUERISON DES YEUX sans médicaments, opération ni douleur. Nos "Verres Toric", nouveau style A ORDRE, sont garantis pour bien VOIR de LOIN ou de PRES, tracer, coudre, lire et écrire.

Consultez le meilleur de
Montréal.

LE SPECIALISTE BEAUMIER
A L'INSTITUT 144, RUE SAINTE-CATHERINE EST, Coin Av. Hôtel-de-Ville
D'OPTIQUE MONTREAL.



AVIS.— Cette annonce rapportée vaut 15c par dollar sur tout achat en lunetterie. Spécialité : Yeux artificiels. N'achetez jamais des "pedlers", ni aux magasins "à tout faire" si vous tenez à vos yeux.

QUAND VOUS DEMENAGEZ

Envoyez-nous votre nouvelle et votre ancienne adresse. Le Bureau de Poste ne fait pas suivre les magazines comme les lettres. Surtout, envoyez-nous ces renseignements pour le 15 au plus tard du mois précédent, date à laquelle nous révisons nos listes, car nous sommes dans l'impossibilité d'envoyer des Nos duplicata.

Nom

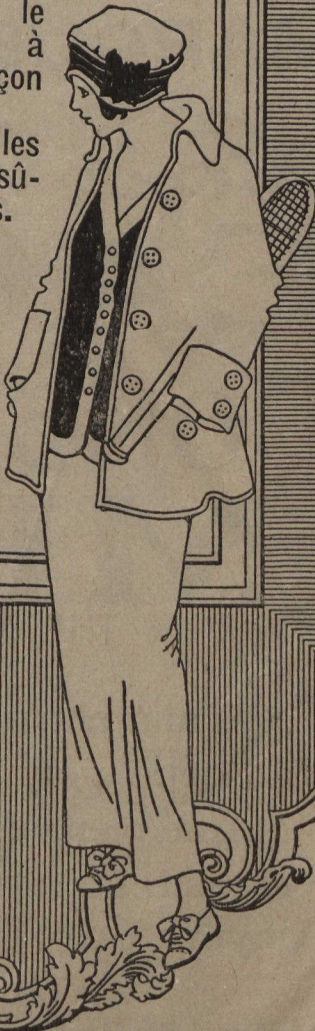
Rue

Localité

Ancienne adresse

Localité

LA REVUE POPULAIRE, 129-131-133 Cadieux, Montréal.



Costumes en toile, en flanelle, en piqué ou en serge, pour le Tennis, nettoyés à sec et d'une façon supérieure.

Vous pouvez les confier en toute sûreté à nos experts.

Déchaux Frères,
Experts Nettoyeurs
Français

Tel. Bell Est 51-52 et 301

Succursales:
197 Ste-Catherine Est
710 Ste-Catherine Est

Atelier:
661 rue Montcalm

Lait
Condensé
BORDEN'S
MARQUE "EAGLE"
Gail Borden
EAGLE
BRAND
CONDENSED
MILK
THE ORIGINAL

C'est l'aliment naturel indispensable
au bébé pour qu'il digère bien,
dorme bien, se porte à merveille
et soit une vraie joie pour le
foyer.

Borden Milk Co, Limited, Montreal